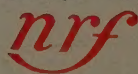
ANNÉE Nº 265 1er OCTOBRE 1935

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

— CHRONIQUES —

— NOTES —

— L'AIR DU MOIS —



RANCE : 6 FR. ÉTRANGER : 7.50

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

A PROPOS DE DEGAS

Degas et la Révolution.

Le 28 juillet 1904, Degas me raconte ce souvenir :

Il avait quatre ou cinq ans. Sa mère, un jour, le conduisit avec elle faire visite à Madame Le Bas, veuve du célèbre conventionnel, ami de Robespierre, qui se tua d'un coup de pistolet, le 9 Thermidor. Le fils de Madame Le Bas, Philippe, était un éminent érudit. Il avait été précepteur des oncles de Degas.

Cette vieille dame habitait rue de Tournon. Degas se souvenait du *rouge* des carreaux cirés qui pavaient l'appartement.

La visite achevée, comme Madame Degas, tenant son fils par la main, se retirait, raccompagnée jusqu'à la porte par Madame Le Bas, elle aperçut sur les murs du couloir d'entrée les portraits de Robespierre, de Saint-Just, de Couthon...

« Comment, s'écria-t-elle, vous conservez toujours les têtes de ces monstres !... »

— Tais-toi, Célestine, c'étaient des saints !...

Le même 28 juillet 1904, Degas, en veine de souvenirs,

me parle de son grand-père, qu'il a connu et dont il a fait le portrait à Naples (ou à Rome ?) en 18..

Ce grand-père agiotait sur les blés pendant la Révolution. Un jour, en 1793, comme il était en affaires à la Bourse aux Grains qui se tenait alors au Palais-Royal, un ami passe dans son dos et lui souffle : « F..s le camp !... Sauve-toi !... On est chez toi... »

Il ne perd point de temps, emprunte tous les assignats qu'il peut se procurer sur la place, sort de Paris sur l'heure, crève deux chevaux, gagne Bordeaux, s'embarque sur un navire en partance. Le navire touche à Marseille. Ce navire, d'après le récit de Degas (que je me garde d'interrompre), charge à Marseille de la pierre ponce, — ce qui me semble invraisemblable... Peut-être allait-il chercher du soufre en Sicile ?

M. Degas arrive enfin à Naples, où il s'établit. Il était homme si capable et si honnête qu'il est chargé, deux ans après son arrivée, de créer le Grand Livre de la Dette Publique de la République Parthénopéenne invention récente de Cambon. Il épouse une demoiselle noble de Gênes, une Frappa, et fait souche.

Degas avait conservé des liens de famille à Naples où il se rendait quelquefois. C'est pendant un de ces voyages qu'il fut victime d'un vol en chemin de fer. Il prétendait qu'on l'avait piqué pendant qu'il dormait et inoculé avec quelque substance narcotique puissante, et qu'on lui avait dérobé son portefeuille à la faveur de ce sommeil renforcé.

Il gardait aussi de Naples des impressions et des souvenirs qu'il aimait de se rappeler. Il parlait napolitain avec la volubilité et l'accent le plus authentiques, chantonnait parfois quelques fragments de chansons populaires comme il s'en chante là-bas au coin des rues.

Il y avait, dans le récit de Degas que je viens de rapporter, un détail de quelque importance.

Ce grand-père menacé de l'échafaud, et qui fuit si

vivement le marché aux Grains, avait été inscrit sur la liste des suspects pour avoir été signalé comme fiancé à l'une de ces fameuses « Jeunes vierges de Verdun », dont plusieurs payèrent de leur vie l'accueil qu'elles avaient fait, en 1792, à l'armée prussienne envahissant la France pour rétablir la monarchie. Elles avaient reçu avec des fleurs et des drapeaux blancs ces troupes étrangères, ennemies pour les uns, alliées et libératrices pour les autres.

J'avais oublié tout ceci quand il m'arriva, quelques années après ma conversation avec Degas, d'ouvrir sous l'Odéon je ne sais quel ouvrage d'histoire. Il traitait de la Révolution. Prêt à le refermer, le nom de *Mallarmé* arrêta mon regard. Je lus que le conventionnel Mallarmé avait été chargé, en 1793, par le Comité de Salut Public, d'instruire l'affaire de Verdun, de poursuivre non seulement les personnes directement impliquées dans cette démonstration de connivence avec l'ennemi, mais encore (comme il est d'usage dans toutes les poursuites politiques bien comprises) toutes celles qui les touchaient de plus ou moins près.

Ce Mallarmé, je le savais, était de la famille du poète, ancêtre ou non.

Je m'attardai avec complaisance sur cette pensée délicieuse d'un Mallarmé s'inquiétant de faire couper la tête à un Degas, et les rapports d'Edgar Degas avec Stéphane Mallarmé me revinrent en mémoire.

Ces rapports n'étaient, ni ne pouvaient être, fort simples. Rien ne ressemblait moins au caractère *voulu dur* et direct (jusqu'à la brutalité) de Degas, que le caractère *voulu* de Mallarmé. Mallarmé vivait pour une certaine pensée : une œuvre imaginaire absolue, but suprême, justification de son existence, fin unique et unique prétexte de l'univers, l'habitait. Il avait transformé, reconstruit sa vie extérieure, son attitude à l'égard des autres et des circonstances, en vue de la

préservation et de l'édification toujours plus précise de cette idée essentielle, pure et sublime, à laquelle il rapportait toutes les valeurs. Il est probable que les hommes et les œuvres *valaient* à ses yeux et se classaient selon le sentiment plus ou moins net qu'il y trouvait de cette « vérité » qu'il avait découverte. C'est dire qu'il devait abolir mentalement, guillotiner idéalement bien des êtres : ce qui l'engageait à se montrer à tous, d'une grâce, d'une patience, d'une courtoisie véritablement *exquises*, à ouvrir sa porte à qui que ce fût, à répondre dans les termes les plus élégants, et toujours les plus neufs dans le tour, à toutes les lettres... Il étonnait par cette prodigieuse civilité raffinée et ce système d'égards universels, dont j'étais parfois naïvement choqué, mais de quoi il s'était fait une « sphère de garde » impénétrable où la merveille de son orgueil demeurait parfaitement sienne, intacte, trésor de l'intimité de cet homme avec sa propre étrangeté.

Rien ne ressemblait moins à l'intransigeance éclatante de Degas, à ses jugements par la blague implacable, aux exécutions sommaires et sarcastiques qu'il ne se refusait jamais, à son amertume toujours sensible, à ses terribles variations d'humeur, à ses emportements, que la manière égale, amène, délicate, mystérieusement ironique de Mallarmé.

Je crois que Mallarmé n'était pas sans redouter assez ce caractère si différent du sien.

Quant à Degas, il parlait fort aimablement de Mallarmé, mais de l'homme surtout. L'œuvre lui paraissait le fruit d'une douce démence qui se fût emparée d'un esprit de poète merveilleusement doué. Ces méconnaissances ne sont pas rares entre artistes. Il est aisément concevable qu'ils soient plus faits pour ne se point comprendre que pour se comprendre. D'ailleurs, les écrits de Mallarmé offraient de grandes facilités aux rieurs et aux railleurs de tous degrés. L'opinion de Degas était

toute conforme sur ce point à celle des habitués du Grenier de Goncourt, où Mallarmé allait quelquefois. Ces écrivains le trouvaient charmant, et ils s'émerveillaient qu'un homme d'une intelligence si fine et qui s'exprimait avec une pureté, une précision, un art de dire et de suggérer incomparables, pût produire des monstres d'obscurité et de complication quand il écrivait, et se résoudre surtout à braver le public dont eux-mêmes recherchaient si avidement la faveur et la clientèle. On eût bien étonné cette petite société de grands auteurs, assoiffés de gros « tirages » et furieusement jaloux les uns des autres, si on leur eût prédit qu'un demi siècle ne s'écoulerait pas que ne fléchissent à l'extrême l'autorité de leurs doctrines, la renommée et la vente de leurs romans, cependant que l'œuvre mince et absconse, indépendante de la vogue et du nombre à cause de ses vertus formelles si longuement et rigoureusement élaborées, développerait dans les esprits les plus attentifs toutes les puissances de la perfection.

Un jour qu'ils discutaient dans le Grenier, Zola dit à Mallarmé qu'à ses yeux, la m.... valait le diamant. « Oui, dit Mallarmé, mais le diamant, — c'est plus rare. »

Degas ne se privait pas de faire diverses charges dont la poésie de Mallarmé était l'objet :

Victime lamentable à son destin offerte.

Il racontait, par exemple, que Mallarmé ayant lu un sonnet devant quelques disciples, et ceux-ci, dans leur admiration, voulant paraphraser le poème, l'expliquaient chacun à sa façon, les uns y voyant un coucher de soleil, les autres le triomphe de l'aurore. Mallarmé leur dit : « Mais pas du tout... C'est ma commode. »

Il paraît que Degas alla jusqu'à raconter cette histoire devant son héros, dont on dit qu'il sourit de l'entendre, mais d'un sourire un peu nécessaire.

J'ajoute que l'anecdote elle-même me semble peu vraisemblable. Mallarmé, à ma connaissance, ne lisait jamais ses vers devant témoin. Il m'a bien lu le *Coup de Dés* en 1897 ; mais c'était dans le tête-à-tête, et l'extraordinaire nouveauté de cet ouvrage lui a paru, sans doute, justifier une expérience directe de son effet.

Il y eut enfin entre Degas et Mallarmé des conflits singuliers dont le mauvais caractère du premier était l'invariable cause.

Mallarmé avait eu l'idée de faire acheter un « Degas » par l'État. Il finit par obtenir de son ami Roujon, alors Directeur des Beaux-Arts, la décision qu'il souhaitait et vole chez Degas.

Degas, que le seul nom des « Beaux-Arts » jetait aux extrêmes de la fureur, entre dans une colère désordonnée, vomit l'injure et l'anathème, va et vient dans l'atelier comme un lion irrité dans sa cage.

« Les chevalets avaient l'air de voltiger sous ses doigts », disait Mallarmé...

Il ajoutait (selon le récit que m'en fait Madame Ernest Rouart) « qu'il eût aimé développer lui-même une belle colère, mais une colère bien conduite, savamment réglée, et non cette rage discordante et grossière ».

Il y eut d'autres difficultés entre eux.

Ces relations coupées d'orages m'étant connues, la découverte que je fis fortuitement du rôle joué par le conventionnel Mallarmé dans la fuite à Naples du grand-père de Degas, et par conséquence, dans la génération de notre peintre, me divertit assez.

Ce Mallarmé (François-Auguste), né en Lorraine vers 1756, fut député de la Meurthe à l'Assemblée Législative, puis conventionnel et votant pour la mort. Le 9 Nivôse, an II, le Comité de Salut Public le députait dans les départements de Meuse et de Moselle, en mission toute spéciale « pour l'exécution des mesures de salut public et pour l'établissement du gouvernement révo-

lutionnaire ». C'est ainsi qu'il connut de l'affaire de Verdun, dut poursuivre selon toute la rigueur des lois les fauteurs de troubles, qu'il fit traduire devant le tribunal révolutionnaire. Trente-cinq têtes tombèrent. Il fut remplacé en Lorraine par le représentant Charles Delacroix, qui n'est autre que le père nominal, — sans doute, — d'Eugène Delacroix...

François-Auguste Mallarmé fut nommé par Napoléon sous-préfet d'Avesnes en 1814 ; il avait employé sa fortune à lever des corps de partisans au moment de l'invasion. La Restauration le bannit comme régicide, et il mourut en 1835.

J'ai trouvé tous ces détails sur son rôle et sur lui dans l'*Essai sur la Révolution à Verdun*, ouvrage très intéressant de M. Edmond Pionnier (1905).

Du Nu.

La mode, — les jeux nouveaux, — diverses théories, — des cures merveilleuses, la simplification des mœurs qui compense la complication du matériel de la vie, — l'affaiblissement de toutes les gênes de convention (et le diable, sans doute), ont singulièrement adouci l'antique rigueur du statut de la Nudité.

Sur les plages aux nus innombrables, se prépare peut-être une Société toute nouvelle. On ne s'y tutoie pas encore ; il y a quelques formes encore, — comme il y a quelques *régions* voilées ; — mais entendre : « *Bonjour, Monsieur,* — *Bonjour, Madame* », entre Monsieur nu et Madame nue, commence de choquer.

Il y a quelques années à peine, le médecin, le peintre, et l'habitué des maisons entr'ouvertes étaient les seuls mortels qui connussent le nu, — chacun selon son affaire. Les amants en usaient dans quelque mesure ; mais un homme qui boit n'est pas nécessairement un véritable

amateur et connaisseur de vins. L'ivresse n'a rien à voir avec la connaissance.

Le Nu était chose sacrée, c'est-à-dire impure. On le permettait aux statues, parfois avec quelques réserves. Des personnes graves qui l'avaient en horreur à l'état vivant, l'admiraient dans le marbre. Tout le monde sentait confusément que ni l'État, ni la Justice, ni l'Enseignement, ni les Cultes, ni rien de sérieux ne peut « fonctionner » si la vérité est toute visible. Il faut des vêtements au juge, au prêtre, au maître, car leur nudité ruinerait ce qu'il doit y avoir d'impeccable et d'inhumain dans un personnage qui figure une abstraction.

Le Nu n'avait en somme que deux significations dans les esprits : tantôt, le symbole du Beau ; et tantôt, celui de l'Obscène.

Mais pour les peintres de figures, il était l'objet du monde le plus important. Ce que fut l'amour aux conteurs et aux poètes, le Nu le fut aux artistes de la forme ; et comme aux premiers, l'amour offrait une diversité infinie de manières d'exercer leurs talents, depuis la représentation la plus libre des êtres et des actes jusqu'à l'analyse la plus abstraite des sentiments et des pensées, ainsi, depuis le corps idéal jusqu'aux nudités les plus réelles, les peintres dans le Nu trouvèrent le prétexte par excellence.

On sent bien que pour Titien, quand il dispose une Vénus de la chair la plus pure, mollement assemblée sur la pourpre dans la plénitude de sa perfection de déesse et de chose peinte, *peindre* fut caresser, joindre deux voluptés dans un acte sublime, où la possession de soi-même et de ses moyens, la possession de la Belle par tous les sens se fondent.

Le fusain de M. Ingres poursuit la grâce jusqu'au monstre : jamais assez souple et longue l'échine, ni le col assez flexible, et les cuisses assez lisses, et toutes

les courbes des corps assez conductrices du regard qui les enveloppe et les touche plus qu'il ne les voit. *L'Odalisque* tient du plésiosaure ; donne à rêver à ce qu'une sélection bien dirigée eût fait d'une race de femmes spécialisée depuis des siècles dans le plaisir, comme un cheval anglais l'est dans la course.

Rembrandt sait que la chair est de la boue dont la lumière fait de l'or. Il supporte et accepte ce qu'il voit : les femmes sont ce qu'elles sont. Il n'en trouve guère que d'obèses ou de décharnées. Même les quelques belles qu'il a peintes le sont par je ne sais quelle émanation de vie plus que par la forme. Il ne craint pas les ventres pesants, plissés en tabliers de peau épaisse et grasse, les membres gros, les mains rouges et lourdes, les visages très vulgaires. Mais ces croupes, ces panses, ces tétines, ces masses charnues, ces laiderons et ces servantes qu'il fait passer de la cuisine à la couche des dieux et des rois, il les imprègne ou les effleure d'un soleil qui n'est qu'à lui, il mélange comme personne le réel, le mystère, le bestial et le divin, — le « métier » le plus subtil et le plus puissant, et le sentiment le plus profond, le plus solitaire que la peinture ait jamais exprimé.

Degas, toute sa vie, cherche dans le Nu, observé sous toutes ses faces, dans une quantité incroyable de poses, et jusqu'en pleine action, le système unique de lignes qui *formule* tel moment d'un corps avec la plus grande précision, mais aussi la plus grande généralité possible. La grâce ni la poésie apparente ne sont pas ses objets. Ses ouvrages ne chantent guère. Il faut laisser quelque place au « hasard » dans le travail, pour que certains charmes agissent, exaltent, s'emparent de la palette et de la main... Mais lui, essentiellement volontaire, jamais satisfait de ce qui vient du premier jet, l'esprit terriblement armé pour la critique et trop nourri

des plus grands maîtres, ne s'abandonne jamais à la volupté naturelle. J'aime cette rigueur. Il est des êtres qui n'ont pas la sensation d'agir, d'avoir accompli quoi que ce soit s'ils ne l'ont fait contre soi-même. C'est là peut-être le secret des hommes vraiment vertueux.

Au Louvre, un jour, je parcourais avec Degas la grande galerie. Nous nous sommes arrêtés devant une importante toile de Rousseau qui représente magnifiquement une allée de chênes énormes.

Après un temps d'admiration, j'observai avec quelle conscience et quelle patience, le peintre, sans rien perdre du grand effet des masses de feuillage, avait exécuté le détail infini ou produit l'illusion suffisante de ce détail au point de faire penser à un labeur infini.

« *C'est superbe,* dis-je, *mais quel ennui de faire toutes ces feuilles... Ce doit être rudement embêtant...*

— *Tais-toi,* me dit Degas, *si ce n'était pas embêtant, ce ne serait pas amusant.* »

Le fait est que l'on ne *s'amuse* guère plus de cette laborieuse sorte, et je n'avais que naïvement traduit la répugnance croissante des hommes pour tout travail d'allure monotone ou qui doit s'accomplir par actes peu différents longtemps répétés. La machine a exterminé la patience.

Une œuvre était pour Degas le résultat d'une quantité indéfinie d'études, et puis, d'une *série d'opérations.* Je crois bien qu'il pensait qu'une œuvre ne peut jamais être dite « achevée », et qu'il ne concevait pas qu'un artiste pût revoir un de ses tableaux après quelque temps, sans ressentir le besoin de le reprendre et d'y remettre la main. Il lui arrivait de se ressaisir de toiles depuis longtemps accrochées aux murs chez ses amis, de les remporter dans son antre, d'où rarement elles revenaient. Certains, dont il était le familier, en arrivaient à cacher ce qu'ils avaient de lui.

Il y aurait à philosopher beaucoup sur ces questions. Deux problèmes, en particulier, se lèvent en ce point. Pour tel artiste donné, que représente son ouvrage ? — Passion ? — Divertissement ? — Moyen ou fin ? — Pour les uns, il domine leur vie ; pour les autres, il se confond avec elle. Selon ces natures, les uns passent aisément d'une œuvre à l'autre, déchirent ou vendent, et commencent toute autre chose ; certains, au contraire, s'acharnent, s'attardent, corrigent et s'enchaînent ; ils ne peuvent lâcher la partie, sortir du cercle de leurs gains et de leurs pertes : ce sont des joueurs qui doublent la mise de durée et de volonté.

L'autre problème naît du premier. Que pense (ou que pensait) de soi-même, tel artiste ?

Quelle idée se faisait de ce qui est pour nous sa *maîtrise*, un Velasquez, un Poussin, un des Douze Dieux de l'Olympe des Musées ? — Mon problème est insoluble. L'eût-on posé à eux-mêmes et eussent-ils répondu nous pourrions douter de la réponse, même la plus sincère, car la question va plus loin, ou plus avant, que toute « sincérité ». L'idée que l'on se fait de soi et qui joue un rôle essentiel dans une carrière toute fondée sur les forces que l'on se sent, ne se développe ni ne s'exprime clairement à la conscience. Elle varie, d'ailleurs, comme ces forces, qui s'exaltent, s'exténuent, renaissent pour si peu.

Tout insoluble qu'il est, ce problème me semble réel et utile à poser.

Mimique.

Il y avait en Degas une curieuse sensibilité pour la mimique. D'ailleurs, les danseuses et repasseuses qu'il a traitées, il les a saisies dans des attitudes professionnelles significatives, ce qui lui a permis de renouveler la vision des corps et d'analyser quantité de poses dont

les peintres jamais ne s'étaient occupés avant lui. Il délaissa les belles personnes mollement couchées, les délectables Vénus et Odalisques ; il ne chercha pas à établir sur un lit quelque obscène et souveraine Olympia, brutale comme un fait. La chair, soit d'or, soit blanche, ou carminée, ne sembla point l'exciter à la peindre. Mais il s'acharne à reconstruire l'animal féminin spécialisé, esclave de la danse, ou de l'empois, ou du trottoir ; et ces corps, plus ou moins déformés, auxquels il fait prendre des états de leur structure articulée très instables (comme de rattacher un chausson, — de presser des deux poings le fer sur le linge) font songer que tout le système mécanique d'un être vivant peut *grimacer* comme un visage.

Si je faisais de la critique d'art, je crois bien que je risquerais ici une hypothèse à triple racine. Je tenterais d'expliquer cette *manière mimique de voir* chez Degas par la coexistence de trois conditions. Il y a d'abord ce sang napolitain dont j'ai parlé : la mimique est de Naples, où il n'est point de paroles sans gestes, de récits sans imitations, de personne sans sa multitude de personnages, toujours possibles et toujours prêts.

J'observerais ensuite que le problème de Degas — c'est-à-dire le parti qu'il dût prendre à l'âge des décisions d'un artiste, en présence des tendances du jour, des écoles et des styles rivaux, — il le résolut en adoptant les formules simplificatrices du « réalisme ». Il abandonna Sémiramis et les fabrications du genre noble pour s'attacher à regarder ce qui se voit.

Mais il avait beaucoup trop de culture et d'esprit pour se résoudre à n'être qu'un observateur sans choix et un exécutant purement révolutionnaire qui prétend abolir tout ce qui fut et tout remplacer par soi-même. Degas porta dans ses études du réel le souci qui fait les « classiques ». C'est là ma troisième condition.

Un désir passionné de la ligne unique qui détermine

une figure, — mais cette figure trouvée dans la vie, dans la rue, à l'Opéra, chez la modiste, — et même en d'autres lieux ; — mais encore, figure surprise dans son pli le plus spécial, à tel instant, jamais sans action, toujours expressive, me résume (tant bien que mal) Degas. Il tenta et osa tenter de combiner l'instantané et le labeur infini dans l'atelier ; d'enfermer l'impression dans l'étude approfondie ; et l'immédiat, dans la durée de la volonté réfléchie.

Quant à la sensibilité mimique dont je parlais, j'essaierai d'en donner un exemple.

Degas, de plus en plus solitaire et morose, ne sachant que faire de ses soirées, avait imaginé de les passer, pendant la belle saison, sur les « impériales » des tramways ou des omnibus ; il montait, il se laissait mener jusqu'au bout de la course ; et de ce terminus, reconduire jusqu'au plus près de chez lui. Il me raconta, un jour, une observation qu'il avait faite la veille sur son impériale. Elle est de ces observations qui peignent surtout l'observateur. Il disait donc qu'une femme étant venue s'asseoir non loin de lui, il remarqua le soin qu'elle prenait d'être bien assise et bien arrangée. Elle passa les mains sur sa robe, la déplissa, se disposa et s'enfonça pour mieux épouser la courbure de la banquette ; elle tira sur ses gants au plus près de ses mains, les boutonna avec soin, se passa la langue sur les lèvres qu'elle se mordilla un peu, se remua dans son vêtement, pour se sentir tout à l'aise, et fraîche dans le linge tiède. Enfin, elle tendit sa voilette, après s'être pincé légèrement le bout du nez, remit une boucle en bonne place d'un doigt preste, et non sans avoir vérifié d'un coup d'œil le contenu de son sac, parut conclure cette série d'opérations en prenant la mine d'une personne qui a terminé son ouvrage, ou qui ayant tout fait ce qu'on peut faire d'humain avant d'entreprendre, a l'esprit en repos et s'en remet à Dieu.

Le tramway branlait et allait. La dame définitivement installée, demeura bien cinquante secondes dans cette perfection de tout son être. Mais au bout de ce temps qui dut lui paraître éternel, Degas (qui mimait à merveille ce que je décris à grand'peine) la voit insatisfaite : elle se redresse, fait jouer son cou dans son col, fronce un peu les narines, essaye une moue ; puis, reprend ses rectifications d'attitude et d'ajustement, la robe, les gants, le nez, la voilette... Tout un travail « bien personnel », suivi d'un nouvel état d'équilibre apparemment stable, mais qui ne dure qu'un moment.

Degas, de son côté, me reprenait sa pantomime. Il était ravi. Il se mêlait à son contentement quelque misogynie. J'ai parlé tout à l'heure d'animal féminin : je crains d'avoir bien dit. Huysmans n'a-t-il pas écrit qu'il peignait les danseuses avec horreur ? Huysmans exagérait ; mais, à part quelques personnes fort rares, auxquelles il trouvait toute la grâce et tout l'esprit que ce raffiné pouvait souhaiter, Degas jugeait sans doute le sexe d'après ses modèles ordinaires considérés dans les attitudes que j'ai dites. Il ne mettait aucune complaisance à les embellir.

Je ne sais quelle a été son histoire sentimentale : nos jugements sur les dames se ressentent souvent de nos expériences. Il faut être une sorte de sage pour ne s'en prendre qu'à soi-même quand les affaires de ce genre ne nous laissent que des dégoûts, de l'amertume, et quelquefois bien pis encore. Mais le caractère de Degas me donne à penser que sa vie passée était pour peu de chose dans sa manière de réduire la femme à ce qu'il en faisait dans ses ouvrages. Son noir regard ne voyait rien en rose.

PAUL VALÉRY

SPORADES [1]

Sauveurs

Joab *ne veut pas sauver le monde parce qu'il le croit perdu ; il le proclame perdu parce qu'il veut le sauver.*

Il marche, tête baissée, le menton dans la main, regardant de droite et de gauche, comme un loup d'une espèce singulière, quaerens quem salvaret.

Tout sauveur est tenu de semer la panique. Qui veut me sauver doit publier que je suis perdu.

■

Il est certain que Pallide *fait, pour gagner son pain, d'assez vilaines besognes* ; *mais ce n'est pas à vous,* Pastor, *du haut de votre héritage, à prononcer son blâme. Il faut vous résigner : il y a des leçons dont le riche doit se priver.*

Oui, Pastor, *Jésus a dit aux hommes : « Il y aura toujours des pauvres parmi vous. » Seulement, il était pauvre, et vous êtes riche.*

1. Voir la *Nouvelle Revue Française* du 1er Août et du 1er Septembre.

Puisque vous n'avez pas, Crésule, *le cœur d'abandonner vos biens, jouissez-en donc en toute vérité, sans orgueil comme sans honte. Le pauvre vous en voudra bien moins, et je crois Dieu lui-même, que de vos développements sur la souffrance des riches.*

■

Jonas *a hérité de ses pères un immense bien, qu'il a déjà triplé par sa science de l'argent. Mais il mange des carottes et cire ses bottes lui-même, et il est confondu de l'injustice du pauvre qui ne l'aime pas comme un frère.*

■

Octave, *féroce bourgeois conservateur, convie à ses mardis le révolutionnaire* Thibaud, *lequel s'y rend régulièrement.* Octave *camoufle ainsi son fanatisme sous l'allure d'un grand libéral, ouvert à toutes les thèses, planant au-dessus des sectes.* Thibaud, *qui est un petit homme, s'abandonne, sous le couvert de l'échange des idées, au plaisir d'être reçu dans la haute bourgeoisie. « Je serai ton bourgeois ; tu seras mon prolétaire. » Toutes les fringales du biais trouvent ici leur pâture.*

*

Digeste *a une formule par laquelle il repousse toutes les thèses qui le dérangent ; c'est que « les choses sont bien plus compliquées que cela ». Je dis qui le dérangent ; car pour celles qui lui agréent, je suis confondu de leur simplisme.*

*

Erasme *est communiste comme ces mondains qui ne croient pas à la résurrection de Jésus, mais sont catholiques tout de même.*

*

Vous chercherez en vain, dans les écrits de Nabal *le moindre mot de pitié pour les déshérités, d'appel à plus de justice sociale, de vœu pour la paix.* Nabal *a décidé d'être terrible. La dureté lui paraît le propre du noble et il meurt de douleur d'être né roturier.*

Ce que Nabal *ne pardonne pas à la République, c'est qu'elle n'aime pas la guerre.*

Une espèce : le bourgeois qui donnerait une partie de sa vie, voire de son bien, pour avoir un colonel dans ses ancêtres.

*

Irus, *pour les besoins de sa cause, viole l'histoire, les textes, la raison. Je dois, paraît-il, l'absoudre : il est sincère !*

*

« *Oui, les raisonnements d'*Euthyme *pour concilier son communisme et son individualisme sont misérables ; mais j'aime la sincérité de son effort, la générosité de son cœur.* »

Quand serez-vous, Démos, *sensible aux idées et non aux personnes ? Quand serez-vous sérieux ?*

*

Raymond Poincaré : un prud'homme d'Etat.

*

Faut-il que les grands soient ignobles pour ne pas me dégoûter des petits, qui sont si bêtes !

*

Elie *se frappe le sein ; il est né riche et se voudrait pauvre.* Pauper *s'arrache les cheveux ; il est devenu un petit bourgeois et gémit de trahir sa race prolétarienne.*

Plusieurs font ainsi leur carrière dans l'écartèlement.

*

Les femmes ne perdent pas leur temps. Elles perdent le temps des hommes.

*

Irène *laisse dire à ses amis que la chatte eut cinq petits alors qu'elle en eut quatre. Vivre avec elle est délicieux.*

*

Je définis le monde un lieu où chacun joue avec des jetons faux, mais où règne l'honnêteté parce que chacun sait qu'ils sont faux.

*

Alcide *est revenu de l'amour, de la gloire, de la science, où il n'est jamais allé.*

*

Charlotte *a besoin de s'agiter, de s'inquiéter. Cela fait partie de son repos.*

*

Ursule *n'a ni grande beauté, ni grande fortune, ni grand nom, ni grand esprit, rien donc qui lui permette, dans le monde, aucun air supérieur. Elle se fait antisémite.*

*

Vous offensez Yvonne *en lui rappelant qu'elle a dit l'autre jour qu'elle n'aime pas la montagne. Elle ne veut pas être conséquente avec elle-même.*

*

Le bien est l'ennemi du mieux.

*

Antoine *a proprement réduit sa femme en esclavage. Elle tient son ménage, lui sert de secrétaire, reçoit les gens utiles à sa carrière. En retour, il ne lui donne aucun amour, mais il l'a faite riche et considérée, et elle se trouve suffisamment payée. C'est la parfaite entente dans la parfaite laideur.*

*

Je n'admets point, Eucrate, *qu'ayant pris femme et vous étant fait un foyer, vous ne leur donniez rien de vous et ne soyez qu'à vos livres. Si vous avez voulu un bien-être dont j'ai consenti à me priver pour ne vivre que de l'esprit, vous devez le payer.*

■

Quelles sont ces forteresses dont les habitants ne pensent qu'à s'entretuer, mais se tiennent tous devant l'étranger ? qui ont leurs dieux, leurs mythes, leur code, leur justice, leurs mots de passe ? où le noir devient blanc si la défense l'exige ? où vous ne serez jamais reçu, si vous êtes du dehors, que comme un passager suspect ? où vous serez tout de suite protégé, quoique toujours détesté, si l'un des habitants daigne vous unir à lui ?

Ces forteresses sont les familles françaises.

■

Mais oui, Thalès, *ceux qui élèvent une famille jugent qu'ils sont, de ce seul fait, les plus grands exemplaires humains, plus grands qu'un Descartes ou un Goethe. Ils ont assez d'ennuis pour que vous leur laissiez cette satisfaction.*

■

Vous m'assurez, Ciboire, *que les affirmations fondées sur la raison sont dénuées de toute valeur. Mais pour me le démontrer, vous vous servez de la raison !*

■

Voyez la force de cette Eglise : elle permet à Macer *d'être un « écrivain catholique », alors que sans elle il ne serait que* Macer.

■

Comprenez donc, Hermann, *que cette femme est catholique et ne* veut *pas être heureuse.*

*

Se sacrifier, se rendre sacré.

*

L'abbé R... *m'a donné un jour le secret des contradictions du catholicisme. « Que voulez-vous, me dit-il, les commandements de Jésus ont été faits pour un monde qui devait finir. Et le monde nous a joué le mauvais tour de durer. »*

*

Pensée de leur Dieu :
Le jour où l'Homme aura supprimé la guerre, il sera dieu. Je ne veux pas qu'il soit dieu.

*

Sous-titre pour l'œuvre de Bergson : Cours de métaphysique appliquée.

*

Satan a le temps pour lui. Le cas de Dieu est moins bon ; il n'a que l'éternité.

*

Dans le modernisme, Dieu pense : Je m'en tirerai avec l'aide de l'Homme.

JULIEN BENDA

QUE ME MANQUE-T-IL ENCORE ?

James Pinnock regardait, par la porte basse donnant sur la lande de Tadnol, le domaine qui maintenant lui appartenait tout entier. Devant lui se dressait une petite colline couverte de bruyères, mais aussi coupée de taches de sable blanc. Au bas de la colline, une vache boîteuse était couchée, et un peu à droite s'étendait un champ de trois arpents que, pendant toutes les heures de travail, James (depuis l'âge de quatorze ans, jusqu'au moment présent où il en avait trente) avait cultivé de ses propres mains.

James se détourna de la porte et entra dans le cottage. Sur une table branlante, dans la seule pièce du rez-de-chaussée, se trouvaient une bouteille d'alcool et six verres à vin. Le nombre des verres était significatif. Sa mère, qu'il avait enterrée la veille, était une femme lourde, et James avait dû louer six porteurs. James s'assit à la table. Il regarda les verres, et il pensa à sa mère. Une vague odeur lui disait qu'elle n'était pas partie depuis longtemps.

La marche jusqu'au cimetière lui avait été assez agréable, car aussi loin que remontaient ses souvenirs, sa mère ne s'était jamais lassée de le quereller. Elle l'avait même grondé quand son père, en tombant d'une charrette de foin, s'était rompu le cou.

« Tu es tellement exigeant », disait-elle, « tu veux toujours embellir la ferme et faire mieux dans la vie que ta pauvre mère. »

Chaque fois que James essayait de mettre un peu d'argent de côté pour acheter une vache laitière ou quelques petits cochons, sa mère ne manquait pas de découvrir le magot, de l'emporter en ville, et d'acheter ce qui ne pouvait servir à personne. Mais en route elle disait toujours à Madame Barber, la riche veuve de la ferme d'Appleccombe, quel bon fils elle avait et comme il travaillait dur. « Et il ne s'intéresse pas aux filles, absolument pas ! » Jane Barber écoutait attentivement tout ce qu'elle lui disait.

Quand Madame Pinnock n'allait pas en ville, elle passait toute la matinée à bavarder avec les gens du village, et puis elle rentrait à la maison de fort mauvaise humeur pour quereller James.

Après l'enterrement, James dit à M. Dottery, le pasteur : « C'est agréable de savoir où est maman, car souvent j'étais obligé de courir dans la moitié des maisons de Tadnol pour la trouver, mais maintenant que je sais où elle est, je me sens plus tranquille. »

L'enterrement avait eu lieu un dimanche avant les vêpres. Après avoir regardé le sacristain combler la fosse, et s'être fait la réflexion que, bien que sa mère eût toujours été agitée, elle avait enfin trouvé un lieu de repos, James, par hasard, passa devant la porte de l'église, au moment où M. Dottery lisait le verset qui devait lui servir de texte : « Le jeune homme lui dit : J'ai observé toutes ces choses-là dès ma jeunesse. Que me manque-t-il encore ? »

Quand James, à l'occasion, parlait d'une jeune femme à sa mère, elle répondait habituellement :

« Si tu m'amènes une de ces petites garces à la maison, je lui grifferai la figure. »

Alors James s'en allait aux champs et oubliait les filles.

Bien que le corps de sa mère semblât s'attarder d'une façon désagréable dans le cottage, James ainsi qu'il

l'avait dit au pasteur, savait maintenant où elle se trouvait. Il savait aussi qu'il était libre, et il pensait qu'il pouvait répondre à la question du verset entendu en passant. Il se rendait compte de ce qui lui manquait

James Pinnock quitta le cottage. Il gravit la petite colline au bas de laquelle était couchée la vache boîteuse, et il regarda la ferme d'Appleccombe.

Cette ferme où habitait Madame Barber était à peu de distance de la lande stérile. On arrivait à la ferme d'Appleccombe, depuis la grand'route, par une allée de beaux arbres — leurs feuilles à l'arrière automne brillaient comme des pièces d'or.

Toute la terre par-là était bonne, des champs de blé blond, des pentes vertes, et de riches pâturages. Près de la ferme, il y avait un grand verger de pommiers.

James connut qu'il lui fallait ce beau verger, où près d'une centaine de boisseaux de bonnes pommes pouvaient être cueillies chaque année. Il savait bien qu'il lui fallait aussi le blé, le bétail et les moutons qui étaient à Jane Barber.

De l'endroit où il se tenait, le contraste entre sa ferme et celle de Madame Barber était assez frappant. James était fort comme un lion. Il était beau aussi, d'une beauté rude. Il se sentait de force à vaincre n'importe quelle femme. Il connaissait les animaux, et il croyait qu'il connaissait les femmes.

Il avait vu sa propre vache boîteuse (une pauvre bête mélancolique) à peine capable de porter un veau, il l'avait vue redevenir jeune et pleine d'ardeur quand le taureau rugissait. Il avait l'intention d'être le taureau pour Jane Barber, une femme flétrie, entre deux âges aussi, bien qu'elle ne fût pas boîteuse comme la vache.

James Pinnock alla près de la vache et lui donna un coup de pied dans le flanc : « Tu ne le demandes pas, mais il vaut mieux que je te mène au taureau de Jane Barber », dit-il. James continua à donner des coups de

pied à la vache jusqu'à ce qu'elle fût debout. Il ramassa une branche de genêt épineux et commença de pousser la vache le long du chemin sur la lande qui conduisait à la ferme d'Applecombe. La vache marchait clopin-clopant, lourdement, et chaque fois qu'elle s'arrêtait pour reposer sa mauvaise patte, James la battait et la poussait en avant.

Quand il l'eut amenée dans la grande cour de madame Barber, le vacher lui dit que le taureau était dans un champ éloigné et qu'il ferait mieux de laisser là sa vache. « Quoique, » ajouta-t-il finement, « ce n'est pas du taureau qu'elle a besoin. »

James Pinnock alla chercher madame Barber pour lui dire qu'il avait amené sa vache.

Jane Barber était dans le verger, surveillant ses arbres qu'on passait à la chaux et qu'on élaguait pour qu'ils pussent donner une meilleure récolte à la prochaine saison. Le soleil d'hiver brillait, et l'herbe, sous les arbres, était un riche tapis de verdure. Jane Barber, debout sous l'un des arbres, ressemblait elle-même au tronc noueux de l'un d'eux. Elle se tourna d'une façon amicale vers James Pinnock qui la toisa comme un homme robuste qui a l'intention d'en faire à son gré avec une femme.

Un mois après la mort de sa mère, James Pinnock épousa madame Barber. A la porte de la sacristie, lorsqu'il serra la main au Révérend Dottery, James dit : « Il m'est indifférent à présent de quitter ma mère, car je sais où elle est ». M. Dottery lui souhaita bonne chance.

La noce terminée, James mit le nez dans les affaires de sa femme. Il découvrit que la ferme ne lui appartenait pas, ainsi qu'il le supposait, et que même le bétail et le matériel étaient hypothéqués. James sut ce qui lui manquait — il s'attaqua à libérer la ferme de toute dette.

Il entreprit une rude bataille à la fois contre la nature,

et contre ses journaliers, et il acquit le renom d'un maître avare et dur pour ses hommes. Lentement, mais avec les années nécessaires à la réalisation de ses plans, toutes les tentatives entreprises par James Pinnock portèrent de bons fruits. Il débarrassa la terre de toutes les herbes folles, usant de ses mains autant que de celles de ses ouvriers. Il augmenta et améliora le troupeau de moutons, éleva les meilleurs de ses veaux, de sorte qu'après avoir habité la ferme d'Appleccombe pendant dix ans, il possédait le plus beau troupeau de vaches laitières du pays.

James Pinnock batailla pour la ferme et gagna la bataille. Sa femme Jane n'avait jamais compté pour lui plus qu'un arbre noueux, mais son apparence lui était indifférente du moment qu'elle donnait de l'ouvrage aux servantes et qu'elle veillait à la maison et à la laiterie.

De toutes les récoltes que James surveillait si soigneusement, celle des pommes retenait le meilleur de ses soins. C'était dans le verger que Jane Barber l'avait agréé, et il avait fini par croire que le verger était l'endroit où naîtrait son succès ou sa ruine. Souvent, le dimanche après-midi, il y allait, se couchait à l'ombre d'un de ses arbres préférés et là il mûrissait des projets pour l'embellissement de la ferme.

James Pinnock habitait Appleccombe depuis quinze ans et son ambition n'était pas satisfaite : il put alors se poser de nouveau la question : « Que me manque-t-il encore ? »

La ferme appartenait maintenant à sa femme. En plus du prix d'achat, il y avait un dépôt de mille livres à la banque. Mais James Pinnock devint plus que jamais dur et serré dans son commerce avec les autres hommes, et quoiqu'il eût commencé à se poser cette question de nouveau, il vivait suivant les habitudes qu'il avait prises. Ses ouvriers le détestaient autant qu'ils le craignaient

et ceux qui le pouvaient le quittaient toujours pour prendre une autre place.

La grande foire de louage avait lieu à Maidenbridge le 14 février, et James Pinnock décida d'y assister. Il avait des affaires à régler, des récoltes à vendre, les actes de la ferme d'Appleccombe à déposer à la Banque et un nouveau vacher à engager.

Après s'être occupé des affaires les plus importantes, James se rendit à la place du marché pour embaucher l'homme dont il avait besoin. Il y avait la cohue habituelle de journaliers, les uns d'une profession, les autres d'une autre, et James Pinnock choisit John Petch parmi tout un lot de candidats. John Petch était le plus misérable de tous, mais il n'avait pas l'air d'un homme qui pût se révolter contre son maître.

« Sais-tu travailler ? » demanda James. M. Petch pour montrer ce dont il était capable, fit en courant le tour de la place du marché, poussant des cris, comme s'il rassemblait son troupeau de vaches. « Ça va, dit James Pinnock. Et je pense que ta famille est convenable, mais si je prends un de tes garçons dans mon verger, je le battrai à mort. »

M. Petch sourit : « Je n'ai que des filles, dit-il, et ma femme est morte. » — M. Petch sourit de nouveau...

Pendant le tout premier printemps et pendant l'été, James Pinnock passa son temps à embellir les alentours de la ferme. Il planta une allée de fusains et acheta des clôtures de fer pour entourer le pré de la ferme où paissaient son taureau et ses béliers. Il dressa un mur de briques autour du jardin potager. Il tira du gravier des carrières, sur la lande et nivela son allée, qui devint lisse comme le sentier d'un jardin.

Il n'y avait plus rien de négligé à Appleccombe maintenant, sauf M. Petch, et c'était miracle que ses vêtements tinssent encore, car le moindre souffle de vent, ou un clou malencontreux les auraient arrachés.

Le temps de la fenaison passa, et celui de la moisson ; mais ainsi qu'il arrive souvent, les premiers jours d'octobre furent plus chauds qu'aucune des heures de l'été. Le premier dimanche d'octobre, James, bien qu'il ne sût pas pourquoi, éprouva le désir d'aller regarder sa vieille maison qu'il avait laissée à la merci des chardons et du chiendent, quand il s'était transporté à Applec-combe. Il descendit l'allée, écrasant le gravier sous ses pas, entre les arbres qui commençaient à se dorer. Il traversa la grand'route, et prit le même sentier où il avait poussé sa vache devant lui. James gravit la petite colline sur la lande, d'où il pouvait voir, non seulement la splendeur d'Appleccombe, mais la pauvre ferme aride qu'il avait abandonnée à la mort de sa mère. Quoiqu'il ne se fût jamais préoccupé de ce qu'il en adviendrait, le cottage lui appartenait encore, mais la toiture était tellement pourrie et abîmée que la pluie traversait le chaume et coulait le long des murs. Le champ n'était plus qu'une herbe drue. La palissade était tombée.

James Pinnock se retourna et regarda la ferme d'Appleccombe. Il l'avait désirée jadis, mais maintenant elle lui appartenait, et c'était une propriété aussi belle qu'aucun homme ait pu souhaiter en posséder une.

Une couleuvre remua dans la bruyère. « Que me manque-t-il encore ? » dit James Pinnock à haute voix.

Il commença à descendre la colline et rencontra M. Petch qui remontait vers lui.

« Que se passe-t-il à la maison ? Pourquoi me suivez-vous ici ? » demanda James avec colère. — « Ces sales gosses, dit M. Petch, ces mauvaises filles se sont fourrées dans ton verger. »

James Pinnock dépassa M. Petch, à grandes enjambées, agitant son bâton.

« C'est Eve, la grande ! cria M. Petch, c'est elle, la grande fille, que tu devrais battre ! »

M. Pinnock désira tout-à-coup attraper les voleuses.

Il se rappela que sa femme lui avait dit que Petch s'était obstiné à garder chez lui sa fille aînée, Eve, âgée de dix-sept ans, au lieu de lui permettre de travailler à la ferme ou d'aller se placer ailleurs. Et une fois ou deux, Eve, une jolie fille, bien venue, avec des joues rouges et des lèvres plus rouges encore, avait ouvert à James Pinnock le portail de l'allée, mais il ne l'avait pas remarquée.

Depuis un jour à peine, le fermier avait décidé que la récolte des pommes commencerait dès que les regains du champ de trèfle seraient cueillis et rentrés. On porterait le trèfle, si le temps restait beau, le lundi ; le lendemain, il espérait cueillir les pommes. Et maintenant les filles Petch étaient en train de les voler dans son verger !

James Pinnock se glissa le long d'un talus qui le dissimulait. Il désirait atteindre, invisible, un endroit de la haie du verger qui lui avait semblé plus d'une fois avoir été piétiné par quelqu'un. Tandis qu'il se faufilait furtivement, à l'abri du talus, sous le soleil calme et brûlant, son bâton fortement serré, il savait qu'il n'avait rien de bon en perspective. Il était renfrogné et courroucé, mais il n'aurait pu dire ce qui lui manquait. Cependant, quelle que fût la chose qui lui faisait défaut, elle semblait le remplir d'une rage sourde, surgissant du fond même de son être ainsi qu'une force obscure qui le déchirait et le ravageait. Ces coquines qui lui volaient ses belles pommes — car James sentait bien que c'était sur son arbre préféré qu'Eve Petch dérobait les fruits — il allait à présent les attraper. Toutes ses forces, tout son corps, tandis qu'il avançait avec précaution, aspiraient et criaient vers ce quelque chose qui lui manquait. Sa fureur augmenta tandis qu'il approchait du verger. Là on était en train de lui prendre ces pommes qu'il avait si jalousement surveillées. Peu importe qu'il en restât cent boisseaux, les quelques fruits dérobés

avaient plus de valeur à présent pour lui que la récolte toute entière.

Ah ! pensait-il brutalement, ma femme, cet arbre noueux de femme, veille bien à ce que rien ne soit volé dans la maison, mais maintenant, à ce moment précis, les dents aiguës d'une jeune fille mordent dans mon fruit le plus beau.

Il se souvenait d'avoir vu les deux petites filles de M. Petch, Bossy et Mary, ramasser des primevères dans le pré autour de sa maison et piétiner l'herbe. Le lendemain il avait donné l'ordre à M. Petch de conduire le taureau dans ce champ, et M. Petch l'avait fait en souriant.

James Pinnock rampa le long de la haie du verger pour chercher la brèche. La dernière chaleur de l'été brûlait sous la haie ; le talus du verger en vibrait. Des papillons (des paons de pin) se reposaient sur les fleurs chaudes et l'odeur du lierre écrasé remplissait l'air brûlant.

James Pinnock arriva à la brèche et se mit à épier prudemment. Il entendit le rire des enfants et aperçut Eve Petch grimpée sur une haute branche de son pommier préféré et qui tendait à ses sœurs les plus grosses pommes qu'elle pouvait atteindre.

James Pinnock serra très fort son bâton. Il bondit à travers la haie et arriva à l'arbre. Les deux petites filles s'enfuirent en criant. M. Pinnock leva les yeux vers Eve. Il en avait au moins attrapé une ! Les cheveux d'Eve étaient ébouriffés (elle ne portait pas de chapeau), sa mince robe d'été révélait son corps plus qu'elle ne le cachait, tandis que sa poitrine haletait et que son cœur battait de terreur.

M. Pinnock n'avait jamais vu piller son verger avec autant d'effronterie. Il ordonna à Eve de descendre. Elle obéit, espérant qu'il la laisserait s'enfuir comme les autres.

Aussitôt que ses pieds touchèrent l'herbe molle, James la jeta brutalement par terre et se mit à la battre. Eve se retournait de côté et d'autre, essayant de protéger son corps de ses mains. Sa robe fut bientôt déchirée, sa poitrine dénudée, mais James Pinnock continuait toujours de la battre. Tout à coup, il jeta son bâton. Eve cessa de pleurer, et même elle lui sourit. James Pinnock la contempla. Il savait maintenant ce qui lui manquait. Il la saisit avec sauvagerie et l'attira à lui. Eve était trop heureuse que la bastonnade eût cessé pour résister à sa volonté et dès qu'il la relâcha de nouveau, elle sourit. Elle sourit parce que M. Pinnock ne lui avait pas ôté une pomme qu'elle tenait encore dans sa main, James Pinnock souleva Eve de l'herbe, il la tint serrée contre lui. Quelqu'un se tenait debout près d'eux et les observait. C'était M. Petch...

James Pinnock ne retourna pas à la ferme. Il conduisit Eve, qui portait un petit paquet de hardes, à sa vieille maison sur la lande. Quand elle y fut arrivée, Eve s'affaira de ci, de là, remuant les meubles qui n'avaient jamais été vendus, et mettant les choses en place. James Pinnock la contemplait. Il croyait qu'il n'aurait plus jamais de raisons de dire : « Que me manque-t-il ? » Il ne pouvait ôter ses yeux de la jeune fille, et quand elle posa la pomme qu'elle avait volée sur son assiette pour la manger au souper, il la prit dans ses bras et l'embrassa avec frénésie. Il l'emporta au lit dans ses bras, et quand elle rit de lui, sa passion devint si sauvage qu'il lui arracha ses vêtements. Le lendemain, le temps changea. Il y avait eu du tonnerre pendant la nuit, et toute la matinée une pluie continue et morose tomba. Eve alla rendre visite à son père, dans le but de rapporter les nouvelles de la ferme d'Applecombe. Elle laissa James Pinnock seul dans le cottage. Dès qu'elle y revint, elle se mit à parler avec volubilité ainsi que le fait un enfant qui a beaucoup de choses à raconter.

« Qu'est-ce que vous croyez qui est arrivé ? Eh bien ! le taureau qu'on appelle tous Dragon, il s'est détaché (il a couru dans le verger) et il n'y a eu que madame Barber qui a pu le chasser. Mais ce n'est pas tout comme nouvelles, puisque madame Barber dit que vous ne devez plus revenir à la maison. »

James Pinnock attira Eve à lui : « Tes vêtements sont trempés à fond » dit-il.

— « Alors il vaut mieux nous mettre au lit » répondit-elle, et elle rit. Le jour suivant Eve alla au magasin et se mouilla encore. Une aigre bise soufflait et elle fut glacée et trempée à la fois. James Pinnock s'efforça de réchauffer son corps par ses embrassements, mais elle se tourna et se retourna toute la nuit, parlant avec agitation dans son sommeil.

Le matin, elle avait une fièvre intense. Trois jours après, Eve était morte.

James Pinnock fut abasourdi. Il resta muet d'angoisse. Il lui prit un dernier baiser avant que son visage ne fût caché par le couvercle du cercueil, et en levant les yeux, il aperçut M. Petch qui souriait. Au cimetière, quand l'enterrement fut terminé, madame Barber (ainsi qu'on l'appelait toujours) attendit son mari. « Aucun d'eux ne peut maîtriser le taureau », dit-elle d'un ton suppliant, « et je crois bien que Petch se faufile la nuit dans le grenier et vole du maïs pour ses poules. On a toujours besoin d'un homme robuste à la ferme pour tenir la main à tout ».

James Pinnock ne répondit pas à sa femme. Il se retourna de nouveau vers la tombe et regarda le fossoyeur qui remuait des pelletées de terre. Une vieille femme toquée, dont les dents claquaient de froid, murmura qu'elle avait oublié d'acheter le moindre riz au magasin pour jeter à la mariée.

James Pinnock regarda dans la fosse. Un gros morceau de calcaire tomba bruyamment dans le trou. Une

rafale de vent arracha quelques feuilles jaunes d'un arbre qui se trouvait à côté du mur du cimetière. Les feuilles glissèrent doucement dans la tombe.

James Pinnock se souvint du verset de M. Dottery. En regardant la tombe d'Eve, il se posa la question : « Que me manque-t-il ? »

Madame Barber le prit par le bras et le conduisit à la ferme d'Appleccombe. En chemin elle lui dit qu'elle était sûre que s'il sortait au milieu de la nuit, il surprendrait Petch en train de voler le maïs. James Pinnock ne prenait pas garde à ce qu'elle disait, mais madame Barber continuait tout de même de parler. Elle dit qu'un des chevaux de labour boîtait et qu'il aurait besoin de quelques soins du maître, et aussi qu'il fallait des claies neuves avant qu'on puisse parquer les moutons pour manger les navets nouveaux. Mais ce n'étaient pas les claies neuves qui manquaient à James Pinnock.

Il resta étendu cette nuit-là à regarder fixement le plafond. Une seule chose lui plaisait dans ses pensées. Il savait où était Eve. James Pinnock s'assit dans son lit et regarda sa femme. Elle était allongée de tout son long. Son corps étique et maigre semblait raide et décharné. Son visage, même avec les yeux fermés, était dur et mesquin.

James Pinnock quitta le lit et s'habilla en silence. Il sortit de la maison. Là, sous la pleine lune, toutes les améliorations qu'il avait apportées au domaine lui sautèrent aux yeux. La nuit d'automne était très calme. Il y avait de la gelée. Un léger bruit se fit entendre — la porte du grenier qu'on fermait. James vit M. Petch qui descendait les marches du grenier, un sac de grains de maïs à la main. En rencontrant son maître dans la cour, M. Petch oublia de sourire.

James Pinnock alla dans l'écurie et trouva une corde.

Le cheval boîteux se tenait sur trois pattes et reposait la quatrième.

James Pinnock marcha jusqu'au verger. Il trouva la brèche qui n'avait pas été réparée. La lune brillait sur son arbre préféré qui était à présent privé de fruits. James s'agenouilla dans l'herbe où il avait battu et outragé Eve. Il leva les mains, mais personne ne le plaignit. Il sollicita le pardon d'Eve pour ce qu'il avait fait. Quand il se releva il savait que ce n'était pas Eve qui lui manquait, mais quelque autre chose.

James Pinnock attacha la corde sur la branche où Eve avait grimpé. Il fit un nœud coulant qu'il passa sur sa tête et il se laissa tomber.

T. F. POWYS

(*Traduit de l'anglais par* HENRI FLUCHÈRE)

LE CARNET DES NUITS

Quelquefois — on recherche les voyages.
L'Une rêve des Iles.
Sans se lasser —
Toi — tu lis les albums de Kate Greenway
Dans cette grande chambre cachée
Aux tentures sombres.
A ce concert — l'Unijambiste dansait
Comme une sourde
et pas plus que sur l'image
Sa belle tête ne bougeait.

Désespoirs de Grenade
Vous n'êtes pas oubliés
Prisons et Palais
Sommeil — eau limpide — Cavaliers
étincelants la nuit —
passaient devant tes yeux
le jour poussière et souvenir
D'un feuillage dans un vase blanc
D'Arabesques peintes aux murs
Obscurcies par les larmes.

Filles de Lord Oakburn
Revenez
Votre maison est préparée
Les grands chiens aux nez glacés
Vous attendent
Laisses et colliers —
J'aime le luxe
Les Belles Maisons des Autres
Et les couronnes de lauriers
faites à la main
et posées sur le front des Enfants

Ce soir
Pas une rose.
Tous vos monstres
ne sont rien auprès d'elle.
Nous nous sommes rencontrées
Elle — vêtue de rouge sombre.
Hélas —
Dans cette famille — ils couraient tous
Après la brise
Cette fois sa robe était bleue
Elle détourna la tête —
O Soif — Avoir soif
et Boire —
Comment te décrire le but, l'objet
de ma vie maintenant
Belles jambes et bras nus
du Temps passé
Poupées !
vous ai-je aimées —
et les dînettes.

Nous souhaitions voir nos sœurs
Se lever de bonne heure.
et pendant que l'une dormait
l'autre parcourait la campagne.
Je préfère la tuer que lui parler
durement —
Assise sur le pas de ma porte
Marches de pierre
Je bois un bol de lait
Herbe à mes pieds — et tout si propre.

MARIE LAURENCIN

MŒURS ET COUTUMES DES EMANGLONS

(Voyage en Grande Garabagne).

Si l'un d'eux pendant quelque temps respire mal, ils préfèrent ne plus le voir vivre. Car ils estiment qu'il ne peut plus atteindre la vraie joie, quelqu'effort qu'il y apporte. Le malade ne peut, par le fait de la sympathie naturelle aux hommes, qu'apporter du trouble dans la respiration d'une ville entière.

Donc, mais tout à fait sans se fâcher, on l'étouffe.

A la campagne, où les gens sont plus frustes, on s'entend à quelques-uns, et un soir on va chez lui et on l'étouffe.

Ils pénètrent dans la cabane, crient « *Amis* », ensuite l'étouffent. Ils avancent, serrés les uns contre les autres, les mains tendues. C'est vite fait. Le malade n'a pas le temps d'être vraiment étonné que déjà il est étranglé par des mains fortes et décidées, des mains d'hommes de devoir. Puis, ils s'en vont placidement, et disent à qui ils rencontrent : « Vous savez, un tel qui avait le souffle si chaotique, eh bien, soudain il l'a perdu devant nous. »

— Ah ! » fait-on et le village retrouve sa paix et sa tranquillité.

Mais dans les villes, il y a pour l'étouffement une cérémonie, d'ailleurs simple, comme il convient.

Pour étouffer, on choisit une belle jeune fille vierge.

Grand instant pour elle que d'être appelée ainsi au point entre vie et mort ! La douceur avec laquelle ces souffrants trépassent est comptée en faveur de la jeune fille. Car avoir fait qu'un malade s'éteigne doucement dans des mains agréables, est, disent-ils, excellent présage, dévouement aux enfants, charité aux pauvres et, pour les biens, gestion sûre. Elle trouve aussitôt bien plus de maris qu'il ne lui en faut, et il lui est permis de choisir elle-même.

La difficulté est d'être douce à la fois et de serrer fort.

Une coquette ne réussira pas, une brutale non plus. Il y faut des qualités de fond, une nature vraiment féminine.

Mais quel bonheur quand on a réussi et comme on comprend les larmes de joie de la jeune fille cependant que l'assistance la félicite avec émotion !

***

Là où vient, tout proche, le murmure d'un ruisseau, le scintillement de la lumière sur les vaguelettes et les rides de l'eau, attendez-vous à trouver aussi quelques Emanglons.

Les Emanglons se sentent incessamment égratignés par le murmure des petits bonds de l'eau des ruisseaux, égratignés et tout de suite après pansés.

Aussi est-ce près des eaux courantes qu'on les voit le plus à leur avantage. Comme des convalescents, encore un peu souffrants, mais en très bonne voie de guérison, ils sont alors ouverts à autrui, et il n'est pas impossible, si le ruisseau est très sauteur et cascadant, énervant à souhait, quoique simple et maintenu dans son petit cadre, il n'est pas impossible qu'ils s'occupent de vous et vous adressent gentiment la parole.

On sent alors le plaisir émaner d'eux. Mais n'étant pas habitués à s'exprimer, surtout avec les étrangers,

il vient d'eux, avec peu de paroles, un plus abondant gloussement, plein, à n'en pas douter, d'excellents sentiments.

***

Le travail est mal vu des Emanglons, et, prolongé, entraîne souvent chez eux des accidents.

Après quelques jours de labeur soutenu, il arrive qu'un Emanglon ne puisse plus dormir.

On le fait coucher la tête en bas, on le serre dans un sac, rien n'y fait. Cet homme est épuisé. Il n'a même plus la force de dormir. Car dormir est une réaction. Il faut encore être capable de cet effort, et cela en pleine fatigue. Ce pauvre Emanglon donc dépérit. Car comment ne pas dépérir, insomnieux, au milieu de gens dormant tout leur saoul ? Mais quelques-uns vivant au bord d'un lac, se reposent tant bien que mal par la vue des eaux et des dessins sans raison qu'y forment la lumière de la lune et arrivent à vivre quelques mois, quoi que mortellement entraînés par la nostalgie du plein sommeil.

Ils sont faciles à distinguer à leurs regards vagues à la fois et insistants, regards qui absorbent le jour et la nuit.

Imprudents qui ont voulu travailler ! Et maintenant il est trop tard.

***

Le sommeil a d'ailleurs toujours été pour les Emanglons le problème numéro 1.

Aussi ont-ils, de façon incroyable, approprié à la variété de leurs humeurs les positions qui engagent au sommeil.

Les pauvres eux-mêmes ne se contentent pas de

deux ou trois lits de différents modèles. Il faut aussi qu'ils puissent s'installer en l'air dans un fouillis de draps et de lanières.

Les riches ont un choix plus grand.

Enroulés autour d'un tambour auquel un serviteur imprime un lent mouvement rotatif, cousus dans un matelas (la tête seule émergeant) cependant qu'on leur tape dessus avec des lattes, car ils sont un peu lymphatiques) étendus dans un bain de boue chaude, ils jouissent d'une infinité de commodités.

Quel que soit le mode employé, on en revient à ceci : il faut que le candidat au sommeil sente qu'il est inutile de lutter, qu'il est battu d'avance.

C'est le matin après le sommeil épais et lourd de la nuit, que l'expression du visage de l'Emanglon est la plus étrange, et comme hors de l'humanité ; avec ce regard sombre et parlant, quoique pour ne rien dire d'intelligible, qu'ont parfois de vieux chiens malades et rhumatisants près d'un maître méchant mais auquel ils se sont attachés.

***

Quand l'Emanglon voyage de jour, c'est enfermé comme un colis. Il hait le soleil (sauf dans la forêt où il est en miettes) et l'idée de lui rendre un culte ne serait jamais venue à un Emanglon. D'ailleurs il se sent observé dans la lumière mauvaise du soleil. Et il déteste être observé.

Ils sortent volontiers la nuit, avec des porteurs de lanternes aux multiples couleurs et se répandent dans les bois, silencieux, mais jouissant du spectacle comme on ne saurait croire.

Les plus habiles grimpent aux branches pour y accrocher des lumières à différentes hauteurs. Plusieurs s'installent dans les branches où ils connaissent un

intense ravissement et on est parfois obligé d'en ramener chez eux, inanimés et absents d'eux-mêmes.



Une odeur, un parfum complexe occupe toujours la demeure d'un Emanglon.

S'il est fruste et grossier, c'est la fumée de bois qui la donne avec un peu d'herbes sèches, bien dense, et de laquelle il se saoule.

Vulgarité ! Le but est autre : par des parfums diversifiés, infimes ou forts, obtenir des horizons, des parcours, un petit ruisseau comme un ver, la forêt en automne, la mer iodée et tumultueuse, les ports où les navires attendent dans une apparente torpeur.

C'est l'art de la maîtresse de maison d'y arriver. Et elle y arrive ; la renommée, acquise ainsi par l'Emanglonne, est considérable en Grande Garabagne.



L'Emanglon, vous avez pu le deviner, n'a pas un caractère à aimer être dérangé.

Au-dessus de la porte d'entrée de sa maison est gravée en relief dans la pierre ou le bois une grosse tête d'homme. Cette figure exprime une tranquillité en route vers la colère. Attachées à un court gilet, pendent devant la porte, et jusqu'au sol, deux jambes de pantalon. De cette manière le visiteur qui entre écarte les jambes du pantalon.

Voilà qui est grossier !

Ainsi donc, le propriétaire a déjà réussi à vous mettre en grande gêne, en défaut même, avant d'entrer. Il est l'offensé, qui peut se venger quand il lui plaira.

Ce qui fait bien réfléchir et hésiter à rendre des visites non indispensables.

Par contre, reçu chez un très grand ami, c'est lui en personne qui écarte pour vous le pantalon d'entrée. Hommage extrêmement délicat de la part du propriétaire, comme s'il disait « C'est moi l'intrus. Excusez ma présence chez vous ».

Néanmoins, de toute façon il vaut mieux ne pas rester en visite longtemps.

***

Les Emanglons ne tolèrent pas les célibataires. Pas deux semaines, ils ne vous laisseront seul. Non, il faut que vous vous décidiez tout de suite à prendre femme. « Car, disent-ils, un célibataire, il faut toujours s'en méfier. Un jour, il tuera, violera une fillette, à qui cela fera grand mal. Il voudra fonder une nouvelle religion. Ou bien il deviendra excessivement honnête et logique, et il n'y a plus aucun plaisir à vivre avec lui. » Les voisins se sentent gênés, hésitent à prendre avec leurs femmes les positions les plus naturelles. Enfin, ça devient intenable. Donc, ils sortent à trois ou quatre, guettent le chaste et l'abattent froidement et peut-être même haineusement.

Car les hommes atteints dans leur virilité sont volontiers pris de frénésie.

Dès qu'ils voient de ces mines tendues et enflammées, de ces regards portés à l'intransigeance, ils les surveillent.

Aussi, seuls quelques criminels endurcis osent parler continence et religion, mais à l'écart toujours et à mots couverts. Arrêtés, prétendent avoir été mal compris, que jamais il ne fut question de chasteté, mais au contraire d'une immense partouse. Alors on les relâche, « Mais veuillez parler plus clairement, leur dit-on, ces méprises pourraient vous coûter cher. »

***

Chez les Emanglons, du moins dans la principauté d'Aples, le malade (chronique, s'entend) occupe une place spéciale. C'est un coupable ou un imbécile. On recherche toujours si c'est l'un ou l'autre. Car ils considèrent qu'un homme intelligent, agissant selon l'intuition qu'il a de soi, ne peut tomber malade.

Pourtant les malades ne sont pas mal vus, sauf s'ils toussent. Selon eux, malade, on retombe à sa vraie base, la santé étant plutôt semblable à la surface de la mer. (La place y est meilleure mais le trouble plus grand.)

Les malades ayant cette réputation d'être de bon conseil, tous les ministres sont des malades et même des malades accablés. Ils ont à leur solde des commis dévoués qu'ils envoient de ci de là et sur le rapport desquels ils commandent et gouvernent.

Certains décident des navires et des choses de la mer, sans avoir jamais pu se transporter jusque-là, encore qu'on les transporte volontiers, à moins qu'ils ne soient fiévreux. Mais dans ce cas il est rare qu'ils soient ministres, seulement conseillers, mais de première importance dans les circonstances graves et de qui aucun ministre même fort malade n'oserait se passer. « Des malades vient la sagesse, des fiévreux, la lumière », aphorisme auquel il ne faut pas manquer de se soumettre.

***

Les Emanglons de la presqu'île d'Avord, ont bien des ennuis avec leurs maisons. Ils ne le montrent pas, car ils sont très fiers. Mais ils vivent dans l'inquiétude que leur maison ne leur tombe dessus. Ils passent continuellement la main dans leurs cheveux, comme si elle

était déjà pleine de gravats et des débris vermoulus du toit.

C'est un ver qui ronge le bois de leurs maisons et qui vient porté par le brouillard.

Dès que la brèche est faite (est-ce pour ça aussi qu'ils ont si peur des fenêtres ?) une maison entière est consommée en quelques jours.

Une nuit de brouillard suffit à l'invasion.



La lèpre cornée des Emanglons. Ils commencent par présenter de petits points noirs au dessous et au bout de la langue ; et ils durcissent ces points et l'homme pourrait déchirer de la viande avec. Mais peu en ont envie, on ne tient pas à se mettre en évidence. Et ses ongles tombent. Des points noirs sous les ongles d'abord, puis les ongles tombent. Et les cheveux tombent, les points noirs étaient déjà tout formés en dessous, il les sentait bien, car il avait l'impression de reposer, la tête dans une casserole, mais il ne disait rien, espoir tenace qu'on garde longtemps. Cependant la maladie inexorable avance. Les pieds, les genoux, les jambes, les bras, le bas ventre, le front, tout l'homme est encerclé. Seul le dos reste intact. Il y a une période d'arrêt de huit à dix jours. Puis les points convergent, vers le cou, qui cependant reste intact. Mais le malade, sa peau ne transpire plus, ne respire plus, l'asphyxie le prend, sans qu'aucun organe se soit plaint, ni ne semble attaqué. Le malade meurt doucement avec une expression caractéristique qui suffirait à faire connaître la cause du décès en dehors de très nombreux points noirs, véritable cuirasse. Le malade a une expression d'étonnement presque ravi, comme s'il allait dire « Pas vrai ! Pas possible ! »

Dans cette maladie on n'intervient pas, ni pour

retarder son développement, ni pour y mettre fin par étouffement du malade. Non ! Jamais ! Elle est même considérée comme la fin type de l'Emanglon.

LES ECARASSINS

Les Ecarassins dodus sont la nourriture préférée des Emanglons. Mais cet animal ne se trouve que chez les Birques et les Udes, qui n'en font aucun cas, vu qu'il n'a que peu de goût et peu de maigre.

Mais pour obtenir en échange des étoffes (ces étoffes lourdes et richement teintes comme seuls les Emanglonnes savent en préparer), ils se donnent grand mal à chasser et à prendre vivant cet animal rare, terne et méfiant, habitant les marais et les eaux boueuses, quoique bon nageur dans l'eau pure, où il est aussi agile que la loutre avec qui il présente bien de la ressemblance. Son aspect extérieur donc : un peu comme la loutre, mais le corps plus tassé, et les yeux munis de trois paupières. Sa nourriture : grenouilles, crapauds, anguilles et œufs de toute sorte, de poules, de serpents, de tortues. Il sort la nuit.

Dans un bon marais, l'écarassin est dodu à deux ans. Les Emanglons le cuisent dans une grande cuve d'eau limoneuse, mais aromatisée. La cuisson dure toute une matinée. L'animal se plaint plus d'une demi-heure dans la chaleur montante, puis il n'y est plus, ne laissant dans la cuve que son corps bon à manger.

HENRI MICHAUX

QU'EST-CE QUE LA DIALECTIQUE ? [1]

Pour Marx-Engels, le Troisième terme est la solution *pratique* aux problèmes posés par la vie, aux conflits et aux contradictions éprouvées pratiquement [2]. Le dépassement est situé par eux non dans le temps pur de l'esprit philosophique (« le philosophe étant forme abstraite de l'homme devenu étranger à lui-même »), mais dans le mouvement de l'action et de la vie. Là où il y a conflit, il peut y avoir solution pratique et vivante, qui transforme les termes en présence et mette fin à leur lutte en les dépassant. A l'analyse de découvrir, à l'action de réaliser cette solution. Comme rien n'est fatal et mécanique, il arrive qu'il n'y ait pas de solution ; ainsi les conflits qui ébranlaient le monde antique étaient insolubles ; aucun groupe social *(aucune classe)* n'était capable de mettre fin aux difficultés économico-politiques de l'empire romain

1. Voir la *N. R. F.* du 1er Septembre.
2. Il n'existe pas d'exposé complet et satisfaisant du matérialisme dialectique. Marx-Engels et Lénine n'ont laissé que des ébauches et des brouillons. Le texte essentiel en ce qui concerne les rapports de Marx et de l'hégélianisme est le *Manuscrit de* 1844, publié en 1931, partiellement traduit dans la revue « *Avant-Poste* », nos 1 et 2, 1933. « Critique de la dialectique hégélienne ». — « La grandeur de Hégel... consiste en ceci, que Hégel considère la création de l'homme par lui-même comme un processus..... Mais quand il étudie la richesse, le pouvoir étatique, etc., comme essences devenues étrangères à l'essence humaine, il ne les prend que dans leur forme abstraite. »

finissant et de résoudre les conflits. Il n'y avait pas de classe révolutionnaire. Dans le monde moderne, au contraire, toutes les difficultés (rapports et contradictions de la consommation et des forces productives — de la richesse et de la privation —, concurrences, crises, etc.) enveloppent une contradiction fondamentale : celle de la bourgeoisie et du prolétariat. Le prolétariat, classe révolutionnaire, est appelé à résoudre le conflit, à réorganiser l'économie, à détruire la bourgeoisie tout en se dépassant lui-même en créant une société nouvelle en qui se continuera l'œuvre que la bourgeoisie, ruinée par les contradictions, abandonne : le développement de l'économie et de la culture. Dans le monde actuel, il y a une solution pratique révolutionnaire, un Troisième terme vivant en formation.

Est-il possible dans une doctrine de transformation du monde, d'action pratique et politique, de maintenir l'armature théorique de l'hégélianisme ? — La contradiction, le dépassement, le mouvement vers des formes *supérieures*, ne supposent-ils pas un *esprit* supérieur préexistant, qui dirige ou organise du dedans le mouvement ? Lorsqu'on nie cette spiritualité « immanente » du devenir, lorsqu'on prend comme termes des forces « brutales », la dialectique hégélienne (et c'est ici le fondement de toutes les objections à la dialectique marxiste) ce cesse-t-elle pas d'être une conception du monde pour devenir un vocabulaire commode, un simple empirisme politique ?

Non. C'est tout naturellement à son contraire, le matérialisme des philosophes du XVIIIe et des sciences de la nature, et conformément à son aspiration essentielle, en se délivrant de sa forme momentanée et figée, que la dialectique conceptuelle de Hegel devient le marxisme. En dépassant son apparence idéaliste, sa première manifestation dans une enveloppe « mystificatrice », la dialectique, loin de se perdre, trouve sa vérité.

Le rapport des contradictoires cesse dans le marxisme d'être un rapport statique — d'abord défini logiquement et ensuite retrouvé dans les choses comme une sorte de forme *a priori* — pour devenir un rapport vivant, dont la dialectique est l'expression et le reflet. La plupart des illustrations hégéliennes de la détermination réciproque des contraires (ex. : « *Summum jus, summa injuria* — la route vers l'est est aussi la route vers l'ouest », etc.) deviennent insuffisantes. Les termes en présence sont des forces, des actes ; l'unité des contraires n'est pas seulement pénétration ou déchirement interne, mais conflit, lutte, choc. La lutte est une relation, où les contraires se produisent et s'entretiennent l'un l'autre, jusqu'au triomphe de l'un d'eux ou jusqu'à leur ruine mutuelle. Au cours du devenir, fait premier et immédiat de la nature et de la vie, (Selbstbewegung — autodynamique) naissent de nouvelles déterminations qui restent en rapport et souvent entrent en conflit avec celles qui leur ont donné naissance ; dans ce rapport réciproque se manifestent et se déploient les propriétés, l'activité, l'essence de chaque terme. La contradiction cesse d'être conçue comme fait logique pour être reconnue comme fait historique qui passe par des phases (latence, acuité croissante, paroxysme, crise, révolution, dépassement ou destruction) ; le dépassement est donc action et vie (« Am Anfang war die Tat »), il est victoire d'une des forces qui l'emporte, détruit l'autre force en la transformant et en se surmontant soi-même (négation de la négation). La contradiction a donc toujours un caractère concret spécifique, propre à chaque domaine et à chaque moment. L'idée hégélienne de construction spéculative et de synthèse se dissocie ; son caractère *a priori* et conceptuel (métaphysique) est rejeté ; elle laisse place d'une part à une théorie générale des lois du développement, et d'autre part à une méthode d'analyse des particula-

rités spécifiques. Cette analyse dialectique, tout en reflétant sans cesse « l'universel lien de toutes choses » (Lénine), s'applique à d'innombrables formes d'oppositions et de contradictions qu'elle découvre dans le monde. Et si le problème humain et politique reste central, si le cas essentiel et probant est actuellement l'opposition : prolétariat-bourgeoisie (de telle sorte que la dialectique matérialiste est apparue à son heure, avec le prolétariat, comme théorie de ses intérêts et de ses buts politiques, comme expression scientifique de sa réalité, de son avenir, des contradictions qu'il éprouve douloureusement), cependant l'analyse dialectique s'intégrant les connaissances scientifiques et se vérifiant par elles — découvre jusqu'au fond de la nature un devenir et des actions réciproques, des activités et des passivités, des énergies polarisées, — des qualités et des quantités, des continuités et des discontinuités, du positif et du négatif (cf. la théorie électronique de la matière — l'interaction biologique du milieu intérieur et du milieu extérieur, — le subjectif et l'objectif et leur unité psychologique, etc.) [1],

Dans tous les cas, du rapport complexe et spécifique des opposés, sort un mouvement d'ensemble, une structure, un tout dynamique et fécond à travers les incidents et accidents du développement. L'interdépendance universelle (Zusammenhang) n'est pas un enchevêtrement sans forme, un chaos sans structure. Il a fallu la déchéance de la spéculation (la décadence de la pensée bourgeoise !) pour que le bergsonisme, dépréciant une partie des déterminations (les éléments structurels du devenir : la quantité, la discontinuité, la distinction) et les dissociant de la qualité, de la continuité et de l'unité, arrive à la formule « tout est dans tout », à « l'obscène

1. Sur l'interdépendance universelle, cf. *Antidühring*, p. 9 ; les notes de Lénine, *Empirocriticisme*, p. 325, etc. ; les annotations à *W. d. L.*, pp. 103, 116, etc.

chaos »[1] qui mène au mysticisme. La dialectique matérialiste évite à la pensée humaine ces rechutes vers l'unilatéralité et la confusion. La totalité du monde, l'infini — fini de la nature, a une structure déterminable et son mouvement est intelligible sans qu'il soit suscité par un esprit ordonnateur. La structure, l'ordre, l'équilibre, sortent de l'action réciproque, du rapport des forces en présence — de l'ensemble des destructions et des créations, des éliminations et des dépassements, des hasards et des nécessités, l'un en l'autre et l'un par l'autre. L'ordre sort du devenir ; la structure est identique au mouvement dialectique. Les désordres, les crises sont des moments d'un ordre supérieur naissant.

Toute réalité est une totalité, une et multiple, de moments qui s'enveloppent en profondeur et dont chacun contient d'autres moments, d'autres aspects, d'autres éléments venus de son histoire. La réalité déborde ainsi la pensée et l'être est antérieur à la conscience[2] ; la réalité est nature, « matière », mais cependant saisissable dans son infinie richesse de déterminations par la pensée humaine qui progresse, appuyée sur la praxis, et devient de plus en plus pénétrante, souple, « polyscopique » (Lénine), et tend donc comme vers une limite vers la connaissance absolue.

Telle fut — limitée à son aspect philosophique — la vision créatrice de Marx, le dépassement de l'hégélianisme. La dialectique, loin d'être le mouvement intérieur de l'esprit qui se ressaisit à la suite de dédoublements et de déchirements successifs, est réelle hors de l'esprit humain, et avant lui. La dialectique élève la nature au niveau de la conscience en reflétant le mou-

1. Formule de Maurras dans la préface au *Chemin de Paradis*, 1re éd.
2. Sur cette formule fondamentale, cf. Engels, *Feuerbach*, pp. 59 et sq. — K. Marx, préface à *Contribution à la critique de l'Econ. polit.*, p. 51, etc.

vement de la nature. Vision bouleversante et neuve, cosmique et humaine, dramatique et pratique, agissante et pénétrante, qui rompt enfin avec la solitude, l'intériorité, l'onanisme de la pensée métaphysique !

Le savoir n'est plus considéré comme clos par la théorie de la dialectique. Sous forme de théorie de l'évolution, ou de théorie de la connaissance, ou de logique renouvelée, la dialectique est un instrument de pénétration et de transformation du monde, — une méthode, pas un dogme. Aucune construction ne peut remplacer le contact pratique avec les choses, l'action sur elles, — la praxis.

La Solution (le troisième terme) n'est pas une vue de l'esprit. Il faut connaître le mouvement, la direction interne des choses, et coopérer pratiquement. La praxis est doublement créatrice : créatrice de connaissance et de transformation, de contact avec les réalités et de réalités nouvelles. La dialectique matérialiste met donc fin à la série des doctrines qui limitent l'activité humaine et la réduisent à la contemplation de ce qui est accompli ou à l'auto-contemplation. La dialectique est plus exigeante. Elle affirme l'unité de la pratique et de la théorie, l'unité de l'être et de la pensée — l'être et la pratique ayant le primat dans cette unité ; car la théorie et la pensée sont l'expression, pratiquement nécessaire, de la nécessité objective et de la praxis humaine.

La praxis (l'activité productrice matérielle et « spirituelle », considérée comme un tout dans la vie sociale), est ainsi déterminée comme base de la réalité et de la pensée humaine. L'homme crée sa propre nature en créant une nature humanisée, en agissant sur les choses. Le rapport pratique avec la nature (le travail productif, son niveau, son organisation) sont donc fondamentaux dans l'histoire [1]. La dialectique matérialiste

1. Dans l'étude de la société, « cette méthode part des rap-

prend ici la forme du *matérialisme historique* qui ne réduit pas la réalité humaine aux besoins « grossiers » mais montre au contraire comment des besoins de plus en plus complexes et élevés naissent de la puissance croissante de l'homme sur les choses et de la transformation par la praxis humaine de la nature objective et de sa propre nature. Conscience et culture sont bien des faits *supérieurs*, mais il faut en chercher les conditions (c'est-à-dire le mode de production et de reproduction de la vie humaine, la technique, l'organisation du travail, la famille, les luttes de classes, etc.).

La dialectique matérialiste diffère donc profondément de la dialectique hégélienne, et même s'oppose à elle tout en continuant son mouvement [1]. Dans Hegel, comme chez les marxistes, la nature, l'histoire, l'esprit, sont « décrits comme un processus » dont il s'agit de montrer « la logique immanente » et la « nécessité interne » [2]. Mais chez Hegel, la dialectique devient une méthode de construction synthétique, de déduction *a priori* des catégories. Pour le matérialiste, la dialectique est une méthode d'analyse ; elle doit, comme la Raison hégélienne, saisir le mouvement total ; mais les catégories sont des formes d'un contenu vivant réel (Lénine), des résultats de la praxis et de l'histoire, des « points nodaux », des abréviations de la masse infinie des particularités de l'existence (Lénine). Dans le « Capital », modèle d'application de la méthode, l'induction et la déduction, le mouvement théorique

ports les plus simples que nous rencontrons en fait, historiquement, c'est-à-dire des rapports économiques » (Engels, *Matérialisme et dialectique*, en appendice au *Feuerbach*, p. 135). Il faut noter que Engels ne dit pas « les seuls rapports », mais « les plus simples ».

1. « Lire Hegel en matérialiste..., 90 % de débris, d'écailles ». (Notes de Lénine sur *W. d. L.*).

2. Cf. *Antidühring*, éd. Giard, pp. 10 et 11.

et l'explication historique l'analyse et la synthèse, s'enveloppent et s'unissent.

Pour Hegel, le Troisième terme s'appuie rigidement sur les deux premiers. Ce sont les trois côtés d'un triangle. L'ensemble est hiérarchique et spatial. Rien n'est perdu. Le philosophe s'occupe d'intégrer à l'Esprit éternel la totalité des éléments de l'existence. Les moments inférieurs coexistent donc tous et toujours avec les moments supérieurs, dans l'éternité de l'idée et du système. Le temps, le mouvement, l'histoire, la liberté redeviennent irréels ; ils se laissent disposer en un tableau synoptique vrai de toute éternité [1] où figurent par exemple le droit bourgeois, la moralité bourgeoise, la famille, la société, l'État bourgeois. Dans le matérialisme dialectique, le Troisième terme est « négation » plus que synthèse. Le caractère dynamique et positif de la négativité est aperçu avec plus de profondeur. Le Troisième terme est lutte et triomphe, qui certes ressaisit le contenu de l'opposition, mais le transforme profondément, sans cette solennité conservatrice dont la dialectique hégélienne garde l'empreinte. Alors et ainsi seulement il y a vraiment mouvement et théorie du mouvement, histoire dramatique et action, unité des contraires et développement complexe « en spirale » (Lénine), disparitions et enrichissements, accidents créateurs et brusques progrès, bonds, transformations concrètes de quantité en qualité. La théorie dialectique enrichit considérablement la théorie de l'évolution ; le schéma habituel du devenir linéaire, du progrès continu, était « maigre et stérile » (Lénine). La théorie renouvelée de l'évolution devient le reflet vivant de l'histoire

1. Marx critique, dans le *Manuscrit* de 1844, le « rôle particulier de la notion de *aufheben* dans Hegel et son caractère de « conservation ». — Lénine, dans ses notes, remarque combien la déduction spéculative du « réfléchi » et du « Für-sich-sein » est obscure et suspecte.

naturelle et spirituelle. La représentation statique est remplacée par une notion vivante de la succession, du temps, de l'activité créatrice ; certaines formes inférieures disparaissent éliminées ou intégrées en étant transformées. L'homme peut donc s'assigner en toute conscience un but qui soit un dépassement et un épanouissement [1].

Pour Hegel, l'idée, l'esprit (donc en dernière analyse la subjectivité, la conscience de soi) sont au principe et ne paraissent se produire que parce qu'ils sont déjà. L'histoire garde l'allure d'une grande plaisanterie, d'assez mauvais goût, qui ne crée pas, qui n'est qu'une épreuve philosophique, un prétexte pour qu'apparaisse la conscience spéculative. L'Esprit se réfracte en un immense jeu de miroirs, et se reconquiert dans un monde fait d'aspects et de reflets ; il s'objective pour se désobjectiver ; il s'aliène pour abolir l'aliénation. Mais au bout du devenir on ne retrouve que le principe du devenir. De deux choses l'une : ou bien tout le devenir est une apparence absurde — ou bien l'épreuve, la douleur, le malheur de la conscience, le déchirement de l'être ont une nécessité mystique. Et l'on retrouve, après Hegel, les vieux, les insolubles problèmes théologiques du Mal et du Péché. De toutes façons la dialectique est rejetée dans l'apparence, et niée en dernier lieu.

Feuerbach avait montré contre Hegel que c'est l'homme, l'homme vivant et quotidien qui veut se penser, se conquérir et se réaliser. Son « aliénation » est oppression éprouvée et subie : tyrannie, religion. Pour Marx (qui atteint l'unité de toutes ces directions

1. La notion hégélienne de synthèse et de totalité-statique et « réactionnaire » aboutit à l'idée fasciste d'Etat *totalitaire*. La notion marxiste de « négation de la négation » et de « dépassement » aboutit à l'idée de l'homme total, ensemble de puissances librement épanouies : amour, reconnaissance, etc.

philosophiques, totalité « dispersée » dans l'humanisme de Feuerbach, dans l'idéalisme de Hegel, dans l'empirisme et dans le rationalisme), l'homme, l'homme actif et vivant, modifie la nature dont il est issu ; il la dépasse en lui et se dépasse en elle ; c'est la praxis, l'activité sociale, qui se saisit et se crée en créant des objets, des « produits » matériels et spirituels. L'homme peut et doit vouloir une solution totale, un épanouissement ; mais il n'est pas à l'avance, métaphysiquement. Il se produit réellement dans son histoire. La praxis modifie la nature objective et la façonne aux besoins de l'homme ; par une action réciproque incessante, l'homme produit ses propres besoins ; il progresse en résolvant les problèmes posés par la praxis, il se façonne en créant des œuvres sans cesse nouvelles. Longuement il a été victime de ces œuvres ; le travail producteur devient oppression : esclavage, salariat. Religion et idéalisme, fétiches de toutes sortes, marchandise et capital, Etats et institutions, solitude et tourment, dépossession et possession tyrannique, luttes et ruines, furent les formes multiples, tragiques, de cette « aliénation » réelle à travers laquelle l'homme se formait. Il doit s'affranchir en dépassant les aliénations et les limites, en résolvant ces conflits. Un dépassement total révolutionnaire est à l'ordre du siècle. De cette activité révolutionnaire totale — économique, politique, idéologique — seul le prolétariat est capable.

Marx reprend ainsi l'idée antique de l'Homme Total, nature et esprit, instinct élevé à la lucidité. Mais il sait ce que n'ont pu savoir Platon, ni Rabelais, ni les utopistes ; un communisme aristocratique, fondé sur l'esclavage au service d'une « élite » n'a plus de sens ; et l'idéal d'un communisme ascétique, mise en commun d'une pure morale dans la médiocrité de la vie, est également dépassé. La domination infiniment accrue sur la nature (les machines, les techniques !) permettra

à la société communiste d'élever la masse des hommes au plus haut développement humain. Et cet « humain total » ne sera pas intériorité abstraite, mais expansion vitale, vie charnelle dépassée et retrouvée au niveau de l'esprit.

L'apport de Lénine à la Weltanschauung révolutionnaire est considérable. En fonction de faits nouveaux (la crise générale du capitalisme commence vers 1900 et se traduit bientôt par la guerre mondiale ; la transformation révolutionnaire du monde devient une nécessité pratique et vitale), Lénine a développé la dialectique et en même temps approfondi son point de départ et défendu ses principes contre les « révisionnistes ». Il l'a développée en une *méthodologie générale de la pensée et de l'action*, laissant aux continuateurs de son œuvre un programme complet, « encyclopédique », dans un sens nouveau, c'est-à-dire pratique, politique et « philosophique. »[1]

Lénine, c'est l'esprit efficient, devenu force politique. Sa grandeur philosophique est d'avoir complètement dépassé la spéculation philosophique ; il a vérifié une conception du monde et l'a approfondie, en la faisant passer dans la vie.

***

L'homme est aujourd'hui infiniment divisé et infiniment menacé. Parfois il nous semble bien faible, bien perdu, en proie à des forces si puissantes, si étrangères,

1. Lettre aux matérialistes militants (trad. dans *Revue Marxiste*, 1er mars 1929 ; cf. notamment p. 211, sur la collaboration des techniciens des sciences et des dialecticiens).

« La continuation de l'œuvre de Hegel et de Marx doit être l'élaboration dialectique d'une histoire de la science, de la technique, de la pensée humaines » (notes sur Hegel). — Il est seulement possible, dans ce trop bref essai, d'indiquer cet apport de Lénine.

que l'on abandonne tout espoir dans la pensée et la volonté. Parfois au contraire il nous apparaît clairement que d'infinies possibilités, qui auraient passé il y a peu d'années encore pour utopiques, s'ouvrent devant nous. De ce conflit, de notre interrogation passionnée, vient notre angoisse.

On réclame une nouvelle vision du monde. Il faut que cette Weltanschauung unisse le réalisme et le besoin moderne d'efficience à l'enthousiasme de la grande tradition spirituelle. Il faut qu'elle exprime notre époque, et l'unité que nous pressentons du problème politique et du problème spirituel. Nous voulons une image de nous-mêmes et de notre destin, mais une image qui apporte une solution. Nous ne voulons plus d'un esprit détaché de la vie. Si nous souhaitons une exaltation créatrice, nous ne voulons plus d'un acte de foi qui nous lancerait dans le vide. La méfiance s'est accrue en même temps que les exigences. Nous voulons une rénovation, mais qui ne soit pas verbale, et qui ne soit pas une duperie.

La Weltanschauung vraiment « moderne » (faute de laquelle nous accepterions la métaphysique du néant !) exprimera donc l'homme tout entier engagé dans la vie. Il faut qu'elle soit totale, encyclopédique, perspective de solution et d'action en même temps qu'intégration de l'acquis, de l'histoire. Elle doit répondre à la grande question : « Comment vivre ? que faire ? » et être à la fois universelle et concrète, individuelle et sociale.

La dialectique matérialiste semble répondre à ces exigences. Elle apporte une « synthèse », une unité totale du savoir et de l'action — une détermination de l'essence de l'homme non comme être idéal et lointain, mais comme être vivant et vraiment « le plus humain ».

La rejeter, c'est peut-être rejeter l'ambition de vivre,

— l'espoir et le désir de vivre humainement. Puisque ce monde est déchiré par des contradictions, seule la dialectique permet de l'envisager dans son ensemble et d'en trouver le sens et la direction. Dans un monde contradictoire, rejeter la théorie de la contradiction, c'est renoncer à mettre fin au décalage, au conflit plutôt, entre les expressions de la vie et la vie.

HENRI LEFEBVRE

IL FAUT QUE VOUS NAISSIEZ DE NOUVEAU [1]

La direction du personnel estima que je devais me remettre au chemin de fer sérieux et me nomma à Hirson, gare de jonction des réseaux Nord et Est. Je profitai de l'intervalle entre les deux services pour venir à Paris voir Arthur Fontaine et calculer avec lui les délais du concours à l'emploi d'inspecteur du Travail. Plus d'un an restait pour m'y préparer. Six mois d'études continues avant l'épreuve suffiraient sous la direction de Léon Eyrolles, maître de l'auto-didactisme en France et inventeur de l'enseignement par correspondance. Ancien piqueur des Ponts et Chaussées, il avait commencé par instruire ses camarades dans sa chambre. Il comprenait que dans une société où beaucoup de pauvres sont ambitieux l'éducation ne doit pas s'arrêter aux années d'école. Avec la méthode de Léon Eyrolles c'en était fini de l'ignorance ouvrière vouée à ne jamais connaître les calculs de l'ingénieur. Il suffisait à un mécanicien d'avoir de la patience et d'éviter le bistrot pour acquérir en quelques années de veille les connaissances d'un candidat aux Arts et Métiers. La fonction de Léon Eyrolles était très différente de celle de Paul Desjardins. L'un voyait devant lui le visage de ses élèves, l'autre en avait des milliers dont il ne connaîtrait jamais la figure. Paul Desjardins don-

1. Voir la *Nouvelle Revue Française* des 1er Juin, 1er Juillet, 1er Août et 1er Septembre.

nait à une classe l'éducation générale. Léon Eyrolles propageait dans une foule l'enseignement spécialisé au métier. Il agrandissait ses locaux et augmentait son activité tant et si bien qu'on le trouvait à trois heures du matin non pas seulement endormi mais évanoui sur son travail.

Chez lui et chez Paul Desjardins la même passion d'enseigner, mais si différemment qu'il semblait que ces deux hommes n'avaient rien à se dire, cependant c'était par là qu'ils s'accrochaient. Le démocratisme didactique de Léon Eyrolles était de même espèce que l'apostolat de Paul Desjardins fondant l'Union pour la vérité afin de répandre dans l'esprit d'inconnus le sens critique et la passion du vrai.

Ces hommes ne pouvaient pas garder leur âme pour eux. Il leur fallait une audience, une communication constantes. Aucune possibilité de solitude, au contraire, le retirement leur était une préparation à atteindre les autres, une poursuite et nullement une fuite. Ils cherchaient toujours l'esprit d'autrui. Ils ne vivaient que pour en augmenter la force, en dissiper les ombres.

Chez Paul Desjardins, une indifférence majestueuse et fine envers le réel. Ayant exprimé l'idée, il avait achevé sa fonction. C'était aux auditeurs à la traduire en acte. La décision dans le vif n'était pas nécessaire à un professeur de Belles-Lettres. Elle devenait indispensable à un éducateur des métiers. Chez Léon Eyrolles un sens pratique fort et adroit, un esprit industriel, une certitude que tout ce qu'il faisait devait se transformer en objets palpables, routes, ponts, moteurs.

Les élèves arrivaient à Paul Desjardins triés par les examens, les concours. Il avait été professeur à La Flèche ; il l'était à Sèvres et à Saint-Cloud. Partout il s'adressait à une audience déjà assise quand il entrait dans la classe.

Léon Eyrolles recevait des lettres de jeunes hommes faisant tous les métiers ou en cherchant un. Il les dirigeait avec sûreté, évitant les déconvenues, les dévoiements.

Une grande différence entre Paul Desjardins et Léon Eyrolles était encore que si le Maître des Lettres s'adonnait à l'ironie, le professeur des Métiers n'y entendait rien. On pouvait parfois le faire rire, mais il ne faisait jamais rire les autres. Son enseignement consistait en un commandement plus qu'en une proposition à penser.

Il appartenait avec Arthur Fontaine et Paul Desjardins à l'Union pour la vérité, et sur leur recommandation me reçut dans sa maison d'Arcueil comme si nous étions de vieux amis. Sa promptitude à conclure me ravit. Avec lui les choses ne traînaient pas. Il me traça un plan complet d'études et d'emploi du temps avant le concours, calcula mon enseignement par correspondance jusqu'à six mois avant l'épreuve et ensuite la dernière chauffe à son école de la rue du Sommerard, quand je serais venu me loger à Paris. Tout cela sans frais. Je n'étais pas le seul à qui Léon Eyrolles rendait ce service. A la foule de ses élèves payants il ajoutait des élèves gratuits à qui manquait l'argent mais non l'intelligence et la volonté. Véritable éducateur en ce sens qu'il ne pouvait voir quelqu'un souffrir de n'être pas instruit.

La gratuité des études et les appointements de secrétaire à l'Union pour la vérité me permettraient le saut du chemin de fer à l'Inspection du Travail. Quant à manquer d'élan et tomber entre les deux métiers, démissionnaire d'un côté, raté de l'autre, l'espoir et la volonté m'interdisaient d'y croire.

Ainsi instruit de ce que j'avais à faire je pris poste à Hirson, une des gares les plus dures du réseau. Comme en beaucoup de triages du Nord l'abondance du trafic dépassait l'ampleur des voies. On en construisait un

neuf sur l'emplacement élargi de l'ancien et sans pour cela arrêter un instant le roulage. Il était regrettable que cette belle école de chemin de fer fût offerte à un agent qui, en esprit, n'était déjà plus de la Compagnie. Les difficultés de formation des trains dans le remuement du ballast n'arrangeaient pas les caractères du personnel de l'Exploitation qui devait abandonner des parties de voies aux cantonniers des Travaux aux jours et heures affichés.

***

Le froid de Janvier atteignait maintenant vingt degrés au-dessous de zéro à deux heures du matin, heure réglementaire du constat de la température pour justification des bons de boisson chaude. Les hommes du triage avaient des stalactites de glace à leurs moustaches. La vapeur de leur bouche se gelait sous leur nez. L'huile des lanternes de manœuvre et des burettes du mécanicien durcissait à bloc. Il fallait décoller à la torche les lames d'aiguilles soudées au rail. Dans ces périodes de grand froid qui arrêtaient la navigation sur les canaux, le trafic affluait sur les rails. Le travail des bateliers immobilisés revenait sur nous. Le transit à Hirson totalisait 4.000 wagons par nuit. Dans tant de rames de houille qui passaient sur les voies, le ravitaillement des poêles de cabine était facile à assurer copieusement. Les hommes ne perdaient pas leur temps à pousser la brouette jusqu'au parc à charbon de la Compagnie, défendu contre les pillards par une palissade de vieilles traverses goudronnées. Ils tapaient dans la marchandise du commerce, choisissant les grosses gaillettes bien flambantes. Lagneau excellait à grimper sur les vingt tonnes pour en précipiter de quoi réchauffer ses harengs saurs, son café et sa peau. Ce bien-être était compté par minutes car il y avait

trop de mouvement sur les voies pour permettre aux hommes d'aller s'abriter. Un si bon feu qu'ils faisaient au corps de garde ne leur était pas aussi utile que les braseros rouges entre les faisceaux d'aiguilles. La flambée leur brûlait le dos pendant que le vent de glace leur cinglait le nez.

— On ne sent plus où on a le pif et où on a le cul, disait Lagneau.

Le dur hiver pesait lourd sur nos mains. Le froid fait bien sentir à un homme où son corps finit : les pieds, le nez, les ongles. L'air nous assaillait comme les mâchoires d'une bête.

Le bureau des sous-chefs dans le bâtiment des voyageurs était beaucoup trop loin de la manœuvre pour leur servir d'abri. Il devenait une archiverie crasseuse où l'on rangeait à coup de pied les papiers le long des murs chaque fois qu'ils s'approchaient trop du centre de la pièce.

La pendule, modèle réglementaire du Petit Matériel pour bureaux de troisième catégorie marquait neuf heures depuis quelques années. Un bibliophile de réseau aurait pu extirper des angles ou des étagères de ce crassoir les circulaires S. T. de 1878 annonçant la mise en marche des trains spéciaux de l'Exposition Universelle.

La nécessité de trouver de la place et le renoncement de chacun à opérer du rangement faisaient qu'on mettait au feu le sommet des piles à mesure qu'elles s'écroulaient par le tassement des tunnels qu'y creusaient les rats.

Un peu de dignité était redonnée à ce lieu de commandement par une casquette de sous-chef. Personne ne savait à qui elle avait appartenu. On pouvait la joindre au compte du Matériel à céder à l'Etat, à l'expiration de la concession de la Compagnie.

Cette situation d'archives classées par le balai et le

poêle me convenait parfaitement mais désolait notre camarade Bihet, un garçon craintif qui n'avait pas dans cette gare de gros trafic l'usage de son goût de l'ordre.

Incapable de commander à la poigne, il se traînait derrière son équipe dont les coups de trompe couvraient sa faible voix.

Fait pour une petite station fleurie où il aurait salué M. le Maire, classé toutes les circulaires, répondu dans les 24 heures à chaque dossier, il se trouvait parmi des gaillards à la débrouille qui attendaient de se tirer de là pour y laisser les autres.

D'un caractère à vivre assis dans un bureau chauffé, la fatigue du Triage lui courbait le dos et le froid lui rapprochait les genoux. Quand on le relevait de service de nuit, sa figure ressemblait à un modèle pour Descente de Croix. L'exténuation creusait des rides profondes dans sa chair molle. Pas fainéant, il emportait des papiers chez lui afin de se plaire à une besogne calme. Il aimait les feuilles de route plus que les wagons. Quand il nous voyait accélérer la lecture des ordres de service et partir la lanterne au poing en laissant les feuilles se classer par courant d'air, il protestait, les ramassait et collait au mur celles qui concernaient des mesures applicables toute la semaine, car il ne lui suffisait pas d'avoir obéi une fois à leurs prescriptions pour s'en souvenir pendant huit jours. La lecture l'instruisait plus que la pratique. Il lui fallait toujours se reporter à un écrit. Il notait ce qu'il devait accomplir et cela en deux encres, rouge et noire, avec des soulignés, des parenthèses. Tellement il doutait de lui qu'après plusieurs mois de service il se comportait dans la gare comme s'il venait d'y arriver. Il ne se décidait à rien sans ouvrir son carnet. La manie d'hésiter ne lui permettait pas de siffler un départ avant qu'il en eût lu l'heure dont il n'était jamais certain.

Le travail de gare ne nous laissait pas le temps d'apprendre par cœur les horaires du réseau ; nous

avions bien assez de savoir précisément ce qui devait se passer sous le vent de notre sifflet. Mais chacun connaissait la marche des trains des régions où il avait travaillé. On gardait mémoire d'une gare comme d'un livre et on en récitait les arrivées et les départs aussi bien qu'un enfant à l'école répète une fable. Bihet qui crayonnait tant de numéros et prenait note de tout semblait venir d'un pays sans trains. Il ne savait rien du réseau.

Quand un voyageur nous surprenait par des questions hors de notre pratique, nous lui répondions par l'accès de toux, c'était le rhume de renseignement, même au mois d'août. Ou bien on répliquait par un rappel à la discipline du voyage :

— En voiture. Le contrôleur vous le dira.

Bihet était le seul d'entre nous qui n'esquivait point par sournoiserie ou vigueur ces conversations. Il tirait de ses poches le livret Chaix mensuel acheté de ses deniers à la bibliothèque de la gare et y cherchait sa pitance de minutes. Aussi le public impatient n'exprimait qu'à lui son mécontentement.

J'essayai plusieurs fois de l'affranchir du papier, de le faire se fier au vif plus qu'à l'écrit. Il y avait une mémoire générale du métier que la sienne n'avait qu'à suivre. Au bout de quinze jours il en serait imprégné. Elle accomplissait l'horaire de travail autour de lui. Chaque conducteur de train, chaque surveillant de manœuvre savait précisément ce qu'il avait à faire. A se tenir auprès d'eux, à tout observer, à glaner des renseignements sur le chantier, on connaissait plus vite les choses qu'à s'éloigner d'elles par le bureau et la paperasse. Tant écrire l'empêchait de se souvenir. Mais il avait trop peu de confiance en soi pour en accorder beaucoup aux autres. Il lui fallait chaque jour toucher de l'encre afin de ne pas se sentir perdu. Sa plus grande satisfaction de carrière était de dresser

un procès-verbal pour infraction aux règlements de la Compagnie.

Nous avions plus de rancune contre le voyageur qui traversait les voies aux passages interdits que contre celui qui voyageait sans billet. L'homme dans le compartiment ne nous gênait pas. Notre ordre du métier était sur les rails, non dans la caisse de la Compagnie. La perception du prix du voyage regardait le guichet aux billets et les contrôleurs. Maix ceux-ci pouvaient nous requérir, ce qui m'arriva une fois pour une voyageuse toute jeune et bien jolie installée avec un billet de troisième classe dans un compartiment de première, aussi heureuse que si la gare l'y avait placée sur dépêche du Service central avec étiquette « Réservé ». On apposait cette mention pour les personnages à ménager, ce qui permettait au voyageur l'orgueil de monter dans un compartiment vide et d'étonner la foule du quai. Au coup de sifflet le contrôleur enlevait le papier de gracieuseté et ainsi on ne privait pas la ligne de l'usage d'un compartiment.

Les « Réservés au départ » ne valaient point pour le parcours. La jolie déclassée paraissait aussi définitivement installée que si elle avait eu les honneurs de l'étiquette jusqu'à Paris.

Je ne pouvais cependant pas la tirer par les pieds qui étaient mignons et joliment chaussés de petits souliers noirs très propres. Elle avait dû les essuyer sur les coussins.

Je lui dis brusquement : Descendez !

D'un fort gracieux mouvement de la tête elle me signifia qu'elle n'en ferait rien et me répondit gentiment, en se calant dans le rembourrage de crin et de drap :

— J'aime bien avoir le cul au doux.

Une gare est lieu d'asile et de vol. Les sans-logis y dorment dans les salles d'attente. Les escrocs de par-

cours prennent le train mais pas de billet. Dans le filoutage du transport, deux catégories d'astucieux : les brûleurs de dur qui ne payent pas, ne le pouvant, les tricheurs pour qui le billet est une monnaie à fausser. Ils essaient de s'en servir plusieurs fois ou l'utilisent dans une classe supérieure à celle de leur titre. Ce n'est plus un trafic de miséreux mais de personnes de bonne bourgeoisie comme cette dame véhémente qu'un contrôleur pria un jour d'entrer dans mon bureau pour qu'elle s'expliquât posément, car il était incorrect de le faire à si haute voix sur le quai de la gare. Elle répétait la formule de vengeance des gens établis : « Je vous ferai voir qui je suis ». J'entrepris un interrogatoire dont la voyageuse prétendait s'évader pour monter en wagon.

— Ah, disait-elle, si vous me faites manquer *mon* train, vous aurez de mes nouvelles.

Je l'assurai que nous serions heureux d'en recevoir et que pour faciliter nos relations elle voulut bien me donner son nom, son adresse. Elle habitait Laon, y était fort bien établie et prétendait transformer son billet simple 3e classe en carte d'abonnement de première. Il portait la trace de maquillages nombreux et délicats pour lesquels elle fournissait des justifications énergiques et détaillées.

Elle reconnaissait que son Retour était composté du mois passé mais ce retard signifiait simplement qu'elle n'avait pas pu prendre le train ce jour-là. Qu'est-ce que cela pouvait faire à la Compagnie que l'on prît le train un jour ou l'autre, ces sales trains si mal tenus qu'une personne honorablement vêtue ne pouvait pas s'asseoir décemment en 3e classe. Elle n'avait pas envie de perdre sa robe.

Il me fut impossible de la confondre. Devant les indices les plus accablants elle répétait :

— Nous verrons bien.

Elle se plaignait hautement d'avoir été bousculée par le contrôleur, amenée par le bras dans mon bureau comme une voleuse, insultée par moi.

J'éprouvais autant de plaisir à traquer le bourgeois ladre de la Thiérache qu'à regarder les rois sous le nez sur le quai à tapis rouge de Calais-Maritime. Cet amusement d'exercer envers les prétentieux une autorité de police ne se maintenait pas à l'égard des pauvres diables qui transformaient en asile de nuit les wagons vides de la cour P. V. fermée par une barrière facile à sauter.

Le vagabond était rare dans ce pays campagnard. On n'y rencontrait pas, comme dans les ports, les malheureux venus gagner un peu de leur pauvre vie au déchargement, les rôdeurs de l'embauche qui traînaient leurs pieds mouillés et leur espoir du litre.

Les dormeurs de la cour Capécure à Boulogne qu'il fallait sortir des fourgons à marée pour y charger les colis de glace et de poisson à la place encore chaude du corps des miséreux n'avaient pas ici leurs pareils, sauf un que je trouvai une nuit sur le quai du bâtiment principal, non pas dissimulé mais marchant sous les lanternes car, me dit-il, il m'attendait. Il voulait du travail. Comme tous les indigents peu vêtus il se serrait dans sa peau ; il tenait dans l'air froid le moins de place possible.

A deux heures du matin dans le triage bourré de wagons, j'avais mieux à faire qu'à m'attendrir sur un rôdeur de campagne qui prenait la gare pour un bureau d'assistance publique. Je lui dis de foutre le camp, que l'embauche pour la manutention se faisait le matin dans la cour des marchandises. Il disparut, nuit d'homme dans la nuit du temps, et aussitôt je regrettai de lui avoir si durement parlé. C'était un bien misérable événement que la rencontre d'un sous-chef de gare du réseau du Nord et d'un vagabond inconnu, mais cela restait dans

mon esprit comme le souvenir d'un crépuscule sur les forêts de la Thiérache. Un visage humain me donnait l'impression de l'infini.

Le choc littéraire me venait autant des couleurs du ciel que d'un homme à la crève. Je n'étais pas débarrassé par l'écriture du tourment d'avoir contemplé. Définir ne me comblait pas. Il me restait toujours le désespoir du mot que je n'avais pas atteint. Ce tourment d'impuissance verbale me saisissait aussi fortement devant la face d'un homme en misère que devant la face de Dieu qui est dans l'aurore mais définir l'humain contenait encore pour moi un autre inaccessible : le secourir.

A quoi pouvait servir qu'après le service je m'inquiète de la phrase dans laquelle je saisissais l'homme qui m'avait demandé secours ? Qu'est-ce que ça pouvait bien lui faire, ma littérature ? De quelle aide lui seraient ces signes tracés par une plume ?

Une rencontre moins brève que celle du vagabond de nuit fut dans la salle d'attente sans feu ni lumière trois heures avant le premier train du matin.

Je distinguai une femme jeune, assise dans un fauteuil. Les yeux bien éveillés luisant dans l'ombre de la pièce, elle semblait attendre d'avoir à se défendre. Des paquets rangés autour de ses pieds tenaient dans des journaux et des ficelles : un voyage hâtivement préparé, à en juger par les emballages. Elle venait d'être jetée à la rue, en pleine nuit. Elle ne me répondait que :

— Eh bien alors, j'attends le train.

Je n'avais qu'à la laisser tranquille ; elle ne gênait personne. Derrière la vitre dépolie du guichet fermé veillait la lumière du télégraphiste. Ce n'était pas l'heure de la distribution des billets. Cette créature tapie dans la gare déserte m'était une énigme plus difficile qu'un homme à la traîne cherchant de l'embauche. Femme, et d'intention dissimulée, ne poussant pas la conversation

comme un quémandeur de travail, ne s'accrochant pas à moi, au contraire, fuyant dans le fond de son fauteuil, elle se mettait en boule derrière ses paquets. Elle n'avait pas besoin que je lui dise de me foutre la paix, celle-là. Elle ne demandait pas autre chose. Ce fut elle qui m'en pria poliment.

— Laissez-moi. Je fais pas de mal. Ils m'ont pas mise à la porte. C'est moi qui suis partie.

Elle tenait beaucoup à cet honneur de s'en être allée parce qu'elle l'avait bien voulu et même exigé. On tenait à la garder. Elle avait sauté par la fenêtre.

Je finis par comprendre qu'elle venait du bordel qui était dans ce pays campagnard une maison dont le numéro d'enseigne tenait tout le pignon.

Je la quittai si brusquement qu'elle eut plus de peur de me voir sortir qu'elle n'en avait eu de me voir entrer. Elle se baissa vers ses paquets. Quand je revins deux heures après, pour la première série de trains de voyageurs, elle n'était plus là, probablement partie épouvantée. Il n'aurait fallu qu'une parole pour rassurer cette malheureuse et lui laisser l'abri. A quoi me servait de tant écrire, de si patiemment chercher le mot propre dans le récit alors que je ne le trouvais pas dans l'humanité. Une pauvre petite putain traquée par un tenancier de campagne valait au moins autant de pitié qu'un chien perdu. Ma main aurait caressé le chien, mon esprit n'avait pas su rassurer la femme. J'avais cru lui laisser la paix, je lui avais laissé la terreur. Plus habituée à craindre qu'à espérer, elle avait dû se dire que puisqu'on l'avait découverte il ne lui restait qu'à fuir malgré qu'elle eût affirmé sa dignité de n'avoir pas été mise à la porte, de n'avoir rien fait de mal. Au contraire de mon collègue Bihet, j'emportais du service plus d'humanité que de papier. Il avait son héroïsme de métier qui était de se charger de dossiers. Je les fuyais mais pour en constituer d'autres, littéraires. Les événements de chan-

tiers, la pauvre aventure de quelques hommes remuant des wagons m'étaient une méditation par quoi je m'empêchais de dormir.

L'insomnie de jour gênait plus l'agilité de l'esprit que son attention. On gagnait en application ce qu'on perdait en vivacité. Mes yeux remuaient les mots comme mes mains des fardeaux. J'en éprouvais tout le sens. Un homme qui va dormir et qui veut penser utilise ses instants de vie comme s'ils étaient en lisière de la mort.

Sommeil aussi lourd que le trépas. Non pas un repos vers lequel on va le corps heureux, encore alerte et qui choisit sa place, se berce lui-même, mais une fatigue dont la chair est pleine. La torpeur déborde de l'homme ; cela se voit à ses yeux, à son teint. Sur cet anéantissement remue sa volonté de veiller.

Assoupissements d'un clin d'œil ou d'un quart d'heure. L'horloge est juge, non la conscience. Combien de temps a duré ce voile que j'arrache de mes yeux ? Je veux encore lire cette page, peser les mots comme si tous étaient rares et précieux. Ai-je encore une heure ou quelques instants avant d'être écrasé ?

***

Ce pays de forêts contenait des verreries qui, autrefois, chauffaient au bois. Le chemin de fer leur amenait aujourd'hui les wagons de houille. De l'extrémité Nord du triage on voyait la nuit les feux de l'usine où l'on soufflait les champenoises. Y entrer faisait partie de mon service puisque je devais amener les arrivages sur son embranchement et y prendre les expéditions, mais cela ne justifiait pas les longs séjours que j'y faisais, y mettant tant de zèle que j'y restais après mes heures de travail. Je voyais des hommes trimer bien plus dure-

ment que nous et comme jamais cela ne m'était arrivé dans aucun métier.

Venant de la plaine glacée où sonnaient les trompes du triage on éprouvait un bon moment de chauffe dans la verrerie torride où le sable fondait sous 1.400 degrés. Le feu était aux verriers une plus grande épreuve qu'à nous le gel et l'intempérie. Un peu de l'air glacé qui dans la plaine nous coupait la figure leur aurait donné le bien-être. Le vent nous semblait une matière dure tant il portait de froid. Notre peau s'y heurtait ainsi qu'à un mur mouvant. Nous frappions du front penché sa masse invisible et lourde. A la verrerie la chaleur pesait dans l'air. La vitesse des hommes y était bien plus grande qu'au triage. Nous étions cadencés par le mouvement de masses de milliers de kilogs. Les verriers payés aux pièces maniaient un objet de 900 grammes dont il ne fallait pas laisser tomber la température pendant le temps de façon. J'avais pratiqué cette allure. Du fournier de pâtisserie au souffleur de verre c'était la même obligation d'obéir au feu, de travailler sur des secondes, mais le feu n'avait tiré de mon corps que de la sueur, ici il tirait du sang. Les hommes des ouvreaux avaient les joues cicatrisées. La réverbération du four leur fendait les pommettes. Ils cueillaient au bout de leur longue canne la paraison en reculant la tête autant qu'ils pouvaient. Geste de l'homme pour qui le métier est un ennemi. Ils en approchaient les mains, ils en éloignaient le front. Leur corps était en lutte incessante contre le travail ; leurs gestes ne l'épousaient pas avec amour comme fait le tisseur pour le fil, le sculpteur pour la pierre.

Les enfants porteurs qui couraient du four des souffleurs à ceux à recuire où ils rangeaient les bouteilles incandescentes accéléraient le trot pour ne pas laisser au verre le temps de refroidir d'un feu à l'autre.

Dans ce métier baigné de sueur on ne faisait que la

champenoise à servir dans les seaux à glace. La peine de ces hommes allait se perdre dans le plaisir des autres. Sur les joues des souffleurs des cicatrices, sur celles des enfants des pleurs vite séchés par la chaleur des fours.

Une nuit où la caravane des petits porteurs d'astres n'allait pas assez vite au gré des ouvriers, je vis les cannes chaudes se lever sur les malheureux gamins affaiblis d'insomnie. Comme au chemin de fer, le travail en verrerie n'arrête jamais. Le grand feu coûtait trop cher pour qu'on n'en tirât pas le profit des minutes. Trois équipes par 24 heures se succédaient aux ouvreaux. Les hommes de relais attendaient la place vide des défaillants. Il fallait compter avec les ouvriers incapables de tenir le poste pendant huit heures.

Ces gueules brûlées, ces guenilles roussies racourcissaient leur vie à labeur d'enfer. Rien n'y était aimable pour la peau ou l'esprit. Intrépides et exténués ils supportaient le feu et la hâte autant qu'il était possible au corps humain. A ces damnés du travail manquait la justice. Il fallait fonder la religion du Travail. Plus un homme est sacrifié à la société, plus le métier qu'il fait est dur et sale, moins on recherche de lui serrer la main parce qu'il n'a pas le temps de la laver.

Le buveur de champagne frappé ignorait l'effort qu'il avait fallu pour lui en préparer le récipient. La verrerie était plus émouvante qu'Andromaque. Le drame social dépassait les tragédies classiques. S'extasier sur :

Grâce à Dieu mon malheur passe mon espérance

et ne pas savoir le malheur des hommes devant l'ouvreau de flammes, c'était une lâcheté de l'éducation, une paresse universitaire, un conformisme littéraire qui proposait l'adoration de mots magnifiques et subtils et négligeait la matière d'un art nouveau ; la réalité de souffrances plus puissantes que celles des héroïnes

raciniennes dont aucune ne savait faire la lessive, cette grande nécessité sociale.

Cessant de me presser pour arriver aux livres le plus tôt possible après la fin de mon travail, je parlais aux ouvriers bouteillers. Un jeune qui se plaignait que l'usine le logeait comme un verrat ne m'accorda pas vite sa confiance. Pour lui j'étais un autoritaire, un galonné du chemin de fer ; il paraissait plus enclin à m'injurier qu'à me dire bonjour. Enfin je sus ce qui en moi l'irritait. Ce n'était pas tant la broderie de ma casquette que la couleur de mes joues.

— Vous plaignez pas, me dit-il, vous avez une belle gueule.

Sur sa peau cuite, grillée par le four, bouillie par sa sueur, pas plus de couleur que sur de la mie de pain mouillée. Du dos de sa main à ses pommettes osseuses aucune différence de teinte. Aux figures des hommes de plein vent le sang affleurait appelé par le froid qui faisait de rouges trognes ; à celles des ouvriers de fournaises une grisaille morte, des masques de cadavres où les yeux paraissaient plus brillants dans cette extinction de l'épiderme.

Tant de désolation dans la chair des ouvriers du verre, tant de beauté dans leur travail. Des aiguilles Nord du triage, on voyait la nuit luire le reflet de leur grand feu. Le remuement des souffleurs éclipsait le trou incandescent des ouvreaux. Splendeur des grandes fournaises dans les ténèbres.

Des murs souillés par la crasse volante des brasiers, une masure d'usine, mais à l'intérieur le four : une blessure du soleil. La lumière liquide, un rampement d'étoiles qui semblaient chercher à rejoindre les constellations du ciel. C'étaient les bouteilles rouges remuées par les porteurs. Sous ces astres de verre la misère des pauvres enfants privés de sommeil. Presque tous pupilles de l'Assistance publique, car il fallait que les familles

fussent en grande misère pour donner ce dur métier de porte-flamme à des gamins de 13 ans, l'âge où l'on dort si bien. Après leurs huit heures de trotte les petits verriers mettaient leurs corps crasseux dans les draps sales du dortoir. Le feu sorcier faisait de leur travail une splendeur dans la nuit. Sur les deux chantiers du rail et du verre, l'un gelé, l'autre torride, une grande symphonie de lumière ; deux métiers illuminés. Sur les voies, feux de trois couleurs : vert, blanc, rouge. Au-dessus des lanternes au poing des hommes et des signaux aux mâts, les lampes d'électricité blanche jetaient grand jour aux manœuvres des wagons noirs. Il fallait s'approcher de la verrerie pour entendre le bruit des cannes de fer. Notre vacarme atteignait plus loin. Les souffleurs travaillaient à notre musique de coups de sifflet et de trompes. Les lumières du triage et du four interrompaient un moment pour les voyageurs de nuit, les ténèbres de la campagne. Sur le rail rien que des hommes de bonne poigne. Les apprentis du chemin de fer restaient au service de jour dans les bureaux : porteurs d'avis, transmetteurs de dépêches. Le Verre faisait la vie plus dure à sa marmaille de bâtards. Quel bienfaisant mécanicien remplacerait le travail de leur pauvre chair par celui de morceaux de métal et de l'énergie électrique ? Les derniers esclaves. Ils attendaient leur libération par la Mécanique. Damnation de l'homme qui doit accomplir l'effort que la machine n'a pas su encore imiter ! Ce bas-relief vivant de muscle et de flamme sur le sol chaud de la verrerie marqué de l'empreinte des pieds nus avait la beauté d'une sculpture de Temple. Le métier comme la statuaire parvenait à des lignes exquises. Quelle grande artiste que la souffrance du travail. Comme elle simplifie les gestes répétés. Ce petit verrier érigeant sur la canne de fer la bouteille en feu était un bel objet d'art.

Vacance de la pitié dans la joie des hommes. Le vin

de champagne symbolisait leur plaisir. Les harasses de bouteilles chargées sur wagons plats partaient aux maisons de Reims et d'Épernay dont les étiquettes avaient dans l'histoire de la joie une gloire mondiale.

Sous quel canapé de restaurant, aux pieds de quelle fille ivre, sur le plancher de quel bateau de guerre de l'Empire britannique irait rouler cette bouteille fabriquée par la gueule brûlée des souffleurs et l'insomnie suante des enfants abandonnés par leur mère, adoptés par la Verrerie ?

Drame de la Rigolade et de la bouteille. Combien de bâtards la folie du champagne ferait-elle encore pour le portage des champenoises ?

A nous, hommes de la dure, les gamins de verrerie nous enseignaient à souffrir par le métier.

Nous savions qu'il ne faut point juger les ouvriers sur leur férocité dans le travail. L'accoutumance, l'orgueil professionnel leur permettent le rire là où il semble que l'hilarité ne soit plus possible.

Pendant les nuits de grande gelée, avec des trains sifflant tout autour du triage bourré de wagons, quand la catastrophe ne tenait qu'à des centimètres, les hommes patients et exténués renonçaient à la fatigue de jurer, mais Lagneau, le sous-chef de manœuvre, annonçait la boisson chaude.

Un train parti, une voie dégagée lui donnaient un peu de conversation avec son hareng saur. Sous la dure épaisseur du travail la joie était toute prête à percer, à bondir dans les minutes de repos. Quel plaisir la nourriture contenait pour cet homme à belles dents et qui buvait le pain comme une rasade.

Compagnon qui croque ta pauvre pitance en courant sur le ballast, si tu savais que j'ai nourri des princes et accommodé des nourritures dont jamais ta bouche ne connaîtra le goût ; de ces choses que mangent les gens qui portent des noms de boulevards. Figure-toi, gourmet

de hareng saur à la Triage, qu'il y a quelque part, dans des lieux fabuleux, sur plat d'argent la Dodine de foie gras à la Metternich. Toi, si heureux le jour où tu as un rond de saucisson avec deux grains de poivre, que tu avales, car tu ne laisses rien perdre.

Jamais je ne te dirai ça, mon bon camarade. C'est un vieux temps. Je ne veux pas faire travailler ton imagination. Tu as assez d'espérer cinquante francs de plus par an et de pouvoir retrouver une demi-heure plus tôt les nichons de ta femme. Bois un coup et ris. Le triage se dégage. Car il riait, Lagneau, à deux heures du matin. Il faut être un homme solide pour rire la nuit quand le thermomètre baisse et que le trafic hausse. Mais jamais je n'ai vu rire un enfant de verrerie.

***

Sur le talus, au-delà de la cabine I, on cueillait des fraises des bois. Le triage était une île de fer dans les flots de verdure de la Thiérache. La nuit nous baignait de grande lune, les crépuscules tardifs et les aurores matineuses faisaient n'allumer les signaux qu'à vingt et une heures et les éteindre à quatre. De l'entre-voie de la une et de la deux, à l'endroit même où on releva Lagneau, tué entre deux wagons, je regardais les feux du rail et ceux des étoiles. Renoncer à la carrière me donnait une liberté de penser qui me séparait des hommes du métier. J'étais sur mes derniers jours de porter la casquette brodée des quatre lettres d'argent : NORD. Quatre cent mille hommes, dans toute la France, blasonnés géographiquement : Est — Ouest — Orléans — Midi — P.L.M., j'allais rompre avec eux la solidarité corporative. Et aussi avec ceux hors de France, car le métier dépassait la patrie. Les conducteurs belges qui venaient jusqu'à Anor nous étaient d'une

amitié créée par la profession sans que l'homme y eut fait choix. Et ce Canadien qui m'aborda à Calais :

— *I am a railroad man.*

Je n'aurais plus aucune raison de lui tendre la main, à lui et à des centaines de milliers d'autres.

Ma démission me revint, refusée par l'ingénieur en chef Albert Sartiaux. J'étais trop têtu pour changer de décision sur une si encourageante marque de bienveillance. Je ne m'en allais point par mécontentement de carrière mais par rage de me conquérir moi-même, d'être enfin libre de penser et d'écrire. Le métier me tenait plus que je ne croyais, car les dernières semaines que j'y passais me donnaient autant de tristesse que de quitter pour toujours un ami. Ma lanterne posée à la place mortuaire de Lagneau était comme une veilleuse sur une tombe où huit ans de ma jeunesse restaient ensevelies, auprès du camarade tué.

Au premier matin de mon dernier poste de jour l'inspecteur manchot s'approcha de moi. Voulait-il avant mon départ prendre sa revanche de ma grossièreté :

— Vous avez tort, me dit-il. Réfléchissez bien ! Réfléchissez ! Vous êtes déjà à 3.400 francs. C'est très beau pour votre âge. A la prochaine augmentation vous aurez 4.000 et la casquette de principal. Après 4.000 on va vite. Vous n'êtes pas un homme facile, mais vous faites très bien votre métier. Je vous le dis amicalement...

Y avait-il autour de moi plus de bienveillance que je ne croyais ? Le manchot était-il délégué pour m'influencer affectueusement ? Était-ce simplement un brave homme qui me sachant capable de brusqueries me pardonnait celles commises à son égard et me mettait en garde contre celles que je commettais à l'égard de moi-même ?

Il avait encore des choses à me dire. Il ne fallait qu'un peu de douceur de ma part pour qu'il me parlât comme à son fils ressuscité, dans la tombe de qui il avait laissé un bras. Son chagrin n'avait pas seulement fait tomber des larmes, de ses yeux mais de la chair de son corps.

Mes métiers m'étaient de grands maîtres. A l'Alimentation je devais l'habileté de main, la force de poigne, l'adresse à tenir des fardeaux sur la tête, l'endurance devant le feu, le maniement des couteaux et une vivacité de gestes égale à celle de la danse, de l'escrime ou de la boxe. La trique y avait aidé d'abord, l'orgueil ensuite.

Au chemin de fer je devais d'avoir perdu la peau bouillie de sueur des hommes de chauffe. La vie en plein vent m'avait remis le sang aux joues et créé une santé de fauve. Il fallait l'obéissance au métier et ses dures obligations pour acquérir cette aisance physique dans l'intempérie, le froid et la nuit.

Respirant pendant douze heures d'affilée le vent glacé des forêts de la Thiérache, je me souvenais de mon métier d'adolescent dans les sous-sols parisiens, crasseux et méphitiques. Le travail en contre-bas de la rue ne permet pas la propreté des locaux. L'écoulement des égouts dans beaucoup de rues est au-dessus du niveau du sol des caves. Cela empêche le lavage à grande eau et fait s'agglomérer tous les débris du travail sur le sol en terre battue. Quelle différence de cette claustration dans des caves à four à la bourrasque des triages où nous n'avions comme abri qu'une visière de casquette. Après le métier dans un trou, le métier sous le ciel. Au lieu du soupirail par où l'on voyait des pieds, j'avais l'amitié des étoiles. A l'horizon de mon travail les astres remplaçaient les empeignes.

De vieux équipiers, des manœuvres étaient aussi

résistants que des loups. En huit ans de présence à la Compagnie mon livret médical avait toutes ses pages blanches.

Quelle école aurait pu me donner cette patience acquise à remuer des masses de centaines de mille tonnes ? Et cette obéissance imprescriptible à l'ordre qui devait me sauver dans tant de situations, me permettre « d'en sortir » par l'habitude de l'effort accompli sans désespoir. Jamais de renoncement sur le rail. Quelle que soit la catastrophe il faut rétablir la circulation et que « ça passe ». On relève le cadavre. On enlève les débris, on refait la voie et on reprend le service à la même vitesse. Quelle philosophie de bibliothèque valait cette expérience pour la formation des caractères ?

Si jamais je parvenais à écrire une œuvre qui contînt de l'éternel, ne le devrais-je pas à l'âme que les métiers m'avaient formée ? Si dans ma peau naissait un autre homme, n'était-ce point par ce que les métiers m'avaient imposé ? Heureux et de loisir dans une profession facile à quoi aurais-je employé mon goût d'écrire ? A des vers aimables, à l'analyse de personnages sauvés du grand drame de la vie : gagner durement son pain. C'est grâce au métier intenable que j'avais lutté d'évasion en évasion, emportant mon âme comme un trésor volé. Me détruisant, le métier m'avait créé. M'asservissant il m'avait révolté. Grâce à lui qui exigeait tant, j'étais devenu capable de me demander beaucoup. Il m'avait aussi enseigné la dignité d'être responsable. Par lui, j'étais devenu chef et camarade des hommes de dure vie, les connaissant non pas seulement en amitié mais en expérience. J'étais à l'envers de la pancarte : « Défense de traverser les voies. Défense de pénétrer dans le chantier. » Je me tenais au cœur de cette grande position de conscience que rien ne peut remplacer : être l'homme du métier. Et si j'avais à maudire la pro-

fession, je savais pourquoi. Je pouvais calibrer mes reproches sur des actes.

L'homme nouveau que je cherchais en moi n'était pas tellement celui qui se libérerait du travail mais celui qui pourrait l'aimer. J'emportais du métier cette accusation qu'il nous assassinait l'esprit, qu'il nous donnait la possibilité d'exister mais non la joie de vivre et qu'il y avait une grande conquête sociale à accomplir, celle du bonheur de l'homme au travail. C'était cela la création nouvelle, donner à l'ouvrier le plaisir de son œuvre. Aucune religion ne l'avait prononcée, aucune société ne l'avait réalisée cette parole transformatrice des esprits et des corps :

Sois heureux dans ton métier.

Adieu les camarades et pardon de vous laisser sur la dure. Encore une rame à trier ; aussi bien que si je devais rester vingt ans avec vous. On n'aura rien à nous reprocher. Nous savons que le plus grand contentement ce n'est pas le dossier qui nous le donne ni l'inspecteur, c'est de l'un à l'autre que nous nous l'accordons. Serrons-nous la main, mes camarades et mes maîtres ; ceux qui ont fait de moi un homme, qui m'ont enseigné la rude vie. Adieu à vous dont le corps et l'âme m'ont rendu capable de demander, après les plus dures nuits du métier :

— Qu'est-ce que c'est, la fatigue ?

Renaissance. Vie nouvelle, toujours poursuivie, jamais atteinte. Ce que j'ai réalisé ne m'a servi qu'à mesurer ce dont je me suis senti incapable. Dans ma vie j'ai porté une vie qui a toujours voulu naître. Une vie de plus de mort que de vie et qui cependant a été ma raison de vivre. J'ai dédaigné ce que j'avais. J'ai espéré ce que je n'aurai jamais. Je me suis surtout mesuré à ce qui m'a manqué. La renaissance, le recommencement, la vie nouvelle ont été l'espoir non seulement de

ma carrière, de mes années, mais de mes heures, de mes instants.

Toujours j'ai attendu le mot décisif, la phrase parfaite, l'acte pur. Tout cela est enseveli dans ma vie ; mort avant d'avoir vécu.

C'est peut-être la plus délicate position de l'esprit : ne pas se laisser désespérer, ne pas s'attribuer la satisfaction.

Combien d'hommes vivent pour vivre ! J'ai vécu pour espérer vivre.

Qu'on me pardonne ce que j'ai atteint, par égard pour ce que j'ai cherché : mourir à moi-même et devenir autre.

Destin, tu m'as donné une vie, merci tout de même, mais que veux-tu que j'aie fait de grand avec ça. C'est si petit.

PIERRE HAMP

PROPOS D'ALAIN

C'était dans le haut du village, d'où l'on aperçoit la mer à travers les ormeaux et les pommiers. Au vieux marin que je rencontrai, je fis la politesse de dire que je me sentais bien dans cet air-là, et c'était vrai. Mais lui reprit cette idée comme un homme qui cause, et qui laisse là le reste. Sa manière était de me quitter en tournant la tête vers moi, et puis de revenir, comme ayant encore une dernière chose à dire. « Vous êtes donc, me dit-il, comme ce sacristain de Paris, si fâché de s'en retourner, et qui disait qu'avec cet iode dans les poumons, cet iode de la mer, on se sent rajeuni. » Ici quelque remous écarta l'homme ; puis il revint, tout confident : « Il me disait qu'on ne peut mourir ici ; je lui répondis qu'on meurt partout. » Nouvelle feinte de départ, mais le conteur regardait ici et là, comme pour chercher des témoins. Toute la scène allait jouer sur ce mouvement de partir et de revenir. Ce fut bref. « Vous savez ce que disait le terrien ; il disait au marin : « Où donc sont morts tes grands-parents et tes parents ? — Ils sont morts en mer, dit le marin. — Et tu oses t'embarquer ! dit le terrien. » Une fausse sortie. Là-dessus le marin hausse les épaules et va s'en aller ; mais il revient et demande : « Et toi, terrien, où sont donc morts tes grands-parents et tes parents ? » Le terrien répond qu'ils sont morts dans leur lit. « Et, dit le marin, tu oses te coucher ! » Il s'en alla, cette fois, sans autre commentaire.

J'ai gardé assez longtemps cette histoire. Je l'ai essayée sur des gens d'esprit, sans beaucoup de succès ; je vis qu'ils cherchaient à deviner et à me gagner sur le temps. Ce n'est pas loyal, car le temps appartient tout à celui qui conte ; et je m'étais bien gardé de penser pendant que

le vieux marin parlait. Savoir pourtant si cette histoire était naïve un peu trop, et apprêtée comme un jeu de mots. Toutefois, quand je l'essayais sur moi-même, je produisais à chaque fois le même effet de surprise, et un retour de grandeur, sans penser plus loin, mais avec l'idée qu'on pouvait penser plus loin. Pesant ces choses en moi-même, je m'aperçus que je discutais sur les conditions de la poésie. Car cette symétrie des mots ressemblait à un jeu de rimes. Et certes quand on a lu deux ou trois fois un court poème, l'effet de surprise devrait être épuisé ; dans le fait il ne l'est point. La ruse de l'auditeur (car un poème doit être lu) ressemble à la ruse des enfants, qui savent très bien tout le conte, mais qui sont avides pourtant de l'entendre, et qui se gardent un plaisir d'étonnement. N'est-ce pas dire que la terreur ou la pitié, quand elles viennent d'un conte, sont tout autres que le choc de l'événement, qui nous démolit, choc qui nous prive de nous-mêmes, qui nous interdit même le souvenir. Diable ! me disais-je, ce n'est pas une petite affaire de penser, je veux dire, car c'est la même chose, de penser qu'on pense. Et vraisemblablement un cheval ne se racontera jamais le coup de fouet ; il ne fait jamais que l'attendre, et telle est sa mémoire à lui. Or le roi de la planète (ce vieux marin) tient beaucoup à rester maître du temps et des coups de fouet ; il les donne en ses récits, sans jamais les recevoir. Il est le maître du jeu. Il dit toujours : « Si je veux bien » ; il se demande : « Est-ce que je veux bien ? » De là ses retours, et cette scène balancée. Et je sais, pourtant, je dois savoir que le grand art montre ses finesses, comme le mur montre ses joints.

Le théâtre est la clef de tout ; car les scènes ne trompent personne ; et les décors et les déguisements non plus, ils ne trompent personne. Il n'y a que les niais qui se trompent sur le poignard et sur le poison. Mais y a-t-il des niais ? Le plus lourd auditoire se donne et se reprend, se retient de vivre et se reprend à vivre, selon les touches mêmes de la poésie, qui tout de suite le place au rang des dieux. Ce qui frappe dans le mendiant, quand on le compare à un chien, c'est la majesté. Il se raconte ; il est poète. S'il verse une larme sur ses malheurs, sachez-le, cette larme

est fausse ; elle est donc plus que vraie ; mais vous le savez bien. Et cent fois vous serez touché des larmes de théâtre, et des morts de théâtre, enfin de toutes choses qui sont votre étoffe, mais que vous détachez de vous comme un vêtement, que vous suspendez sur l'acteur, qui court au malheur à votre place. Aussi ne court-il pas vite ; au contraire il revient ; il prépare la fausse sortie, qui est une vieille manœuvre, et que l'on voit venir d'une lieue. Que l'on voit venir, comme on voit venir la rime, et le compère alexandrin sur ses douze pieds. Excusez tout cet appareil ; ce n'est pas peu de chose de jouer avec le destin. Il y a des siècles que les poètes nous ont appris à nous rassasier de nos larmes et de nos malheurs. On ne meurt point d'en parler. On en parle de haut. Les dieux marchent sur la terre. Et méfions-nous des gens d'esprit.

ALAIN

RÉFLEXIONS

De l'Explication dans les Lettres.

C'est un problème plus fuyant que celui qui a fourni à Meyerson le titre *De l'Explication dans les Sciences*. Les lettres n'ont pas pour fonction d'*expliquer*, même au sens meyersonien, mais d'éclairer et d'échauffer. Les vérités littéraires ont pour première condition d'agréer : vérités d'agrément, et ce qu'on appelle les Lettres ce sont les manières de faire agréer. La République des Lettres est née chez les sophistes et les rhéteurs, et elle a toujours gardé quelque chose de ces origines. Elle a comme la République tout court ses discours et ses partis. « Des vérités littéraires c'est-à-dire vagues », a dit Taine. D'ailleurs nous vivons de vérités vagues. Leur importance littéraire et sociale égale l'importance psychologique des perceptions obscures. Le vague se précise par le discours comme la perception obscure par la conscience. Mais le discours qui le précise le restreint, et du reliquat se forme un autre discours qui l'équilibre, qui hérite du reliquat, vit de ce reliquat. Il ne s'agit pas ici, comme le disaient les sceptiques, des deux plateaux d'une balance, mais des deux jambes d'un corps en mouvement ; d'un mouvement qui appartient à la vie même des lettres. Plutôt que de dire que les lettres sont le domaine de la quasi-explication, il faudrait dire qu'elles sont celui de la demi-explication, demi-explication qu'un ordre analogue à celui de l'Etat fait collaborer avec d'autres demi-explications pour former une société d'idées. Qu'on ne voie pas là un pyrrhonisme facile, mais simplement une partie de la géographie physique de la République des Lettres, de la République autonome des

Lettres. On peut d'ailleurs très bien se passer d'une République autonome des Lettres, et certains pays s'entraînent plus ou moins à s'en passer. L'histoire de la France montre que chez nous on s'en est tout de même passé plus difficilement que de la République tout court. La France est un pays où la République des Lettres existe.

S'il m'en souvient bien, le mot « vérités littéraires c'est-à-dire vagues » était appliqué par Taine à son explication des hommes par la race et le milieu, telle qu'on la trouve utilisée, à propos de la Champagne et de La Fontaine, dans *La Fontaine et ses Fables*. Or on sait quelle brillante fortune ont fait ces sortes de « vérités », qui d'ailleurs n'ont pas été inventées par Taine, et dont on trouverait les origines dans les idées de Coppet. Barrès en a tiré l'idée de « vérité française ». Et la vérité avec une épithète ethnique de ce genre est incorporée aujourd'hui au nationalisme allemand.

En apparence, il s'agit là d'une idée singulière et dangereuse, que personne n'aurait osé formuler avant le XIXe siècle, avant ce que beaucoup appelleront le confusionnisme du XIXe siècle. Plaidons cependant en sa faveur trois circonstances atténuantes, qui nous obligeront, probablement, sinon à la mettre sur le trône, du moins à la garder en service.

D'abord, sous une forme larvée, elle a toujours fait plus ou moins partie du langage commun de la civilisation. Les anciens croyant que chaque peuple a sa vérité religieuse, répugnaient à rejeter comme inexistante une divinité qu'une cité ou une nation honorait : c'eût été tomber dans le paradoxe incivil et fanatique des Juifs. L'unicité dans la vérité a été en Grèce l'œuvre des mathématiciens et des philosophes, des spéculateurs de l'Un, contre lesquels, d'ailleurs, il s'est toujours maintenu une forte opposition cynique, pyrrhonienne, probabiliste. Le problème non résolu du *Protagoras* est toujours resté à l'ordre du jour ; et les Académiciens se fussent fort bien reconnus parmi nos pragmatismes et nos pluralismés.

En second lieu, l'usage de cette idée dépend beaucoup de l'interprétation et des suites qu'on lui donne. Des notions de vérité française et de vérité allemande, on peut tirer soit

un principe de tolérance, soit un principe de fanatisme. On peut les appliquer utilement ou dangereusement. Barrès les applique assez utilement dans les *Amitiés françaises*, où est en jeu une question d'éducation, d'homme total à former. Il les a appliquées très dangereusement dans l'affaire Dreyfus, où, de son fait et de celui des siens, la question de l'authenticité du bordereau, purement technique, a été dès le début, engagée dans l'idée de vérité nationale ou de vérité utile.

Enfin, et plus précisément, et en conformité avec ce dernier exemple, l'idée de vérité nationale (ne la confondons pas avec la notion de l'intérêt national), périlleuse et trompeuse quand il s'agit d'éclairer une action à entreprendre, de trouver une règle à suivre, de déterminer un futur, reprend ses avantages comme instrument d'explication littéraire, quand il s'agit de *montrer*, de rendre intelligible un événement passé sur lequel nous ne pouvons plus rien. Elle se lie alors à un état d'esprit historique, à un discours historique, elle appartient, comme l'a vu Taine, à un ordre et à un déterminisme oratoires, ceux de l'explication dans les lettres. Nous ne sommes pas gênés pour voir dans la Lorraine de l'*Homme Libre* un chef-d'œuvre. La même méthode appliquée dans *Scènes et Doctrines du Nationalisme* au procès de Rennes, ou, dans l'*Ame Française et la guerre*, à la guerre de 1914, nous paraît faible. De la Lorraine de l'*Homme Libre*, voyez comme le *Génie du Rhin* représente exactement la descente, la pente d'automatisme. A la réussite dans le déterminisme d'explication, répond un échec très net quand le déterminisme prétend dépasser l'explication du passé pour créer un avenir, et agir. Tentation et déception éternelles des déterminismes !

L'explication de l'homme par la terre, si insuffisante, si fragmentaire qu'elle paraisse, n'en demeure pas moins un des types de l'explication littéraire. Chez Taine elle n'appartient pas au Taine psychologue, ami de la science, disciple de Condillac. Elle appartient au Taine critique, lettré, oratoire, normalien, lecteur de Balzac et de Stendhal. Barrès, plus artiste encore que Taine, a mené à un nouveau tournant cet ordre d'explication littéraire. Il l'a échauffé d'assez

d'éloquence, d'assez d'art, pour en tirer un nationalisme, pour convertir les *causes* physiques terriennes, qui font qu'il est Français de la frontière, en *raisons* d'être Français de la frontière. Et le pas à franchir, pour un Grec et un logicien comme Maurras, consistera à consolider ces raisons en l'éternelle raison, la même que celle dont on apercevait la pointe de lance en doublant le Sunium. L'explication littéraire terrienne lancée par Taine est plus ou moins à l'origine de la philosophie nationaliste de Barrès et de Maurras.

Elle est d'ailleurs parfaitement française, et on l'imagine difficilement, avec cette forme, née ailleurs qu'en France. Il y faut d'abord une République des Lettres, puisque la République tout court reçoit une explication en somme littéraire, et que l'opinion agrée. Il y faut ensuite des habitudes de propriétaire, un goût de la terre, un réalisme de jardinier. N'oublions pas que les *Origines de la France contemporaine* elles-mêmes sont un bastion de propriétaire. Il y a fallu enfin une lenteur accordée à la durée d'un vieux pays, la transmission d'un bien d'une génération à une autre, la génération de Taine saisissant, comme on dit en droit, la génération de Barrès et de Maurras, et un discours logique, nombreux, orné, qui se produit comme un arbre, — le fameux arbre de M. Taine, l'arbre totem du nationalisme littéraire.

Mais une philosophie qui n'aurait pas d'ennemis ne serait pas une philosophie vivante. On sait ce que les ennemis de Bergson ont fait non seulement pour le succès du bergsonisme, mais pour son intelligibilité et pour sa mise en place dans l'éternel dialogue d'Ionie et d'Elée.

L'auteur de *Délice d'Eleuthère* servirait à l'attester. Il y a dans son livre un tableau bien curieux des hésitations d'Eleuthère devant le communisme. Evidemment Eleuthère est communiste de principe. « La destruction, dit-il, de l'instinct de famille et de patrimoine a tout son cœur. Mais la disparition de ces produits de l'art et de la pensée, nés eux aussi d'un instinct égoïste, et qui font son délice ? » Enfin la haine l'emporte sur ce goût des biens, sur cet attrait du dieu des femmes étrangères, et Samson se décide à secouer les colonnes du temple traditionnel des

Français dès qu'il considère comme un des avantages du communisme « l'abolition de la hideur morale que représente un Barrès » Bérénice est Dalila comme Hitler est Titus.

L'explication littéraire qui est à l'origine de la doctrine nationale descend elle-même, avons-nous dit, dans la réalité paysanne française. La *Terre* de Barrès, en effet, n'est pas une terre abstraite, c'est le champ dont les lois de la coutume et de l'usage ont fait Jean maître et seigneur, l'ont, de Pierre à Simon, puis à Jean transmis. L'œil d'Eleuthère l'a admirablement reconnu. On n'atteindra Barrès qu'à travers Jean Lapin, qui, s'il faut en croire Eleuthère, participe de la même hideur morale. Ecoutez plutôt :

« Première chose à faire, apôtres du monde nouveau : jeter l'infamie sur l'âme du paysan... Les clercs modernes, valets des possédants, possédants eux-mêmes, se sont mis à glorifier l'attachement aux choses. L'agrippement au patrimoine, ou domaine familial, est devenu une vertu ». On comprend ce que voulait dire Eleuthère quand il terminait un jour une conférence par cette décision : « La France est une victoire de l'abstrait sur le concret. » Soit du Français abstrait qu'Eleuthère voit dans son miroir sur le Français concret, sinon conquis, qui vous parle ici.

Bouteiller apportait bien à Nancy, dans sa valise, quelque chose d'analogue. Eleuthère conclut avec plus de rigueur, il est meilleur logicien. Quand il reproche « aux Guehenno et autres Français » internationalistes de méconnaître la France, j'avoue que je donnerais franchement l'absolution à ces Guehenno si par France ils entendent l' « abstrait » d'Eleuthère, la « haine du réel » français, l' « infamie » jetée sur les trente millions d'âmes paysannes françaises. C'est le nombre des Français dont les grand-parents étaient paysans, des Français concrets justiciables du *Je vous hais !* éleuthérien. Et tout cela remplacé par « l'exaltation de l'Universel, le culte des valeurs abstraites et désintéressées » ce froid absolu d'un univers défait sur lequel Eleuthère écrit d'ailleurs une belle page.

Une belle page... Cela appartient en effet à l'ordre littéraire. Et il est remarquable qu'en supprimant la terre et

l'homme de la terre, Eleuthère voudrait bien qu'on supprimât aussi l'explication par la terre et le sang. Il semble que plus encore que l'idée de vérité française l'idée de vérité juive lui fasse horreur. Il n'y a pas de vérité juive, il y a la vérité, la vérité du philosophe dans ses concepts. Voire ! Eleuthère ne perdrait-il pas les trois quarts de son intérêt si on ne l'expliquait pas par son peuple, si on ne voyait pas son peuple, ou plutôt le sacerdoce de son peuple (c'est un docteur de la loi, ce n'est pas un *nabi*) à travers lui ? Sa haine du paysan, du Français de la terre et de la terre concrète des Français, devient sympathique dès qu'on y connaît la réaction du peuple séculairement sans terre, qui se réfugie dans l'esprit, comme les Allemands d'aujourd'hui, privés d'espace, se réfugient dans l'homme. Deux explosifs ! Si Taine avait eu à examiner le cas d'Eleuthère, il l'eût repassé immédiatement à Renan : l'auteur de l'*Histoire du Peuple d'Israël* se fût retrouvé en pays de connaissance, et n'eût pas eu de peine à construire son explication littéraire d'Eleuthère. Et même avec une bienveillance et une amitié dont le secret s'est perdu. Un nègre, venu d'on ne sait où, assistait un jour à un des *Dîners Celtiques* qui furent une des joies de la vieillesse de Renan. Renan lui fit ses compliments, et développa des raisons subtiles pour que les Bretons fussent sur la planète les meilleurs amis des nègres. Devant le sémitisme intégral d'Eleuthère, un terrien nuancé, et qui ne hait point, dira peut-être poliment à Eleuthère, avec Capus : « Après tout nous ne sommes séparés que par un abîme ! » L'ennuyeux, c'est qu'il s'agit d'abîmes où nous pourrions bien tomber !

ALBERT THIBAUDET

LA PORTE FERMÉE

Oui, c'est entendu, l'on peut faire l'éloge de la poésie. Et depuis Platon jusqu'à Fargue y a-t-on manqué ?

Le dégoût du temps, l'appétit de l'éternité...

« Il y a cette différence entre une histoire et un poème, dit à peu près Shelley, que l'histoire est un catalogue de faits détachés... et le poème, l'expression des formes immuables de la nature humaine. Le temps qui détruit la beauté des faits historiques augmente celle des faits poétiques. Une histoire déforme ce qu'elle reflète ; la poésie l'embellit. »

Etre soumis au temps est insupportable à l'esprit... Il veut par tous les moyens s'évader de ce qui se *succède* et qui *n'arrive* jamais. Mais pour celui qui n'a pas renoncé au monde, quel autre moyen alors que de le transformer ?

« La poésie fait que les objets familiers cessent d'être familiers... Une nature divine s'insinue dans la nôtre, mais c'est à la façon du vent sur la mer : le calme du matin efface son passage que seules nous révèlent les rides creusées la nuit sur le sable. » (Toujours Shelley).

Tout cela est vrai. Et aussi que la poésie nous donne un piètre moyen d'évasion que seule une religion pourrait faire aboutir, car elle transformerait en vie nouvelle ce qui n'était que refus de la vie présente. Elle nous donnerait la rose sans épines que la poésie nous promet sans jamais pouvoir nous l'offrir, qu'elle nous montre et nous dérobe à la fois.

A peine ai-je trouvé cette antithèse que je m'arrête, pris de scrupule. Puis-je oublier les longues, les interminables

périodes de sécheresse, l'acedia des grands mystiques ? Durant quinze ans la Mère Angélique a souffert d'une complète privation de la présence divine, et pourtant elle était pour ceux qui l'entouraient un motif d'exaltation. Les doutes, les tourments de Tolstoï dans ses élans vers les hommes sont trop récents pour qu'on les rappelle. Saint François lui-même vit assez longtemps pour se sentir abandonné de tous : il avait tant voulu que ses disciples ne possédassent absolument rien, et ni les papes, ni les riches, ni les pauvres de son temps ne l'ont entendu ainsi. L'artiste peut au moins créer ce qu'il aime, il s'y efforce en tous cas, il a toujours l'illusion d'y parvenir ; il y a peu de suicides par désespoir de créateur. Mais quand on aime et qu'on sent se dérober l'objet de son amour devant soi...

La plus haute de toutes les vies, la vie contemplative elle-même, cache des abîmes de doute, de souffrance et de désespoir.

Mais tout cela est-il donc si redoutable ? N'est-il pas bon de vivre d'une vie humaine avec tout ce qu'elle contient d'amertume ? Ne risque-t-on pas de tomber dans le pire dessèchement, celui du soi-disant « pur esprit » ? On écrit alors dans une minute de mauvaise humeur qu'on se refuse à choisir entre les hommes, comme si, même derrière les étiquettes de partis les plus verbales, il n'y avait pas des réalités humaines, comme si soi-même on n'avait pas choisi dans la vie quotidienne, comme si la pensée pouvait rester étrangère à l'action. Le désordre, l'envie, la guerre, le chômage ne sont-ils pas (à droite et à gauche) des réalités avec lesquelles tous doivent compter ? Les rares asiles de silence et de paix qui subsistent dans le monde actuel nous resteront-ils ouverts ? Il faut bien redescendre sur la terre, quand la porte du ciel est fermée.

— Mais on a peut-être le droit alors de se décider non d'après les mouvements de la foule mais d'après la plus profonde exigence.

Cette exigence qui fait qu'on ne se ralliera pas à un groupe, parce que nos intérêts, notre milieu, nos passions nous y portent, mais qu'on osera se proposer une ligne de vie que l'expérience a fait reconnaître bonne, dût-elle être rejetée

par tous, et qu'on ne se ralliera à un parti que dans la mesure où nous ne pouvons pas nous mentir à nous-mêmes, cette exigence intérieure peut seule justifier aux yeux de certains ce qui pourrait passer pour une palinodie : la reconnaissance, la mort dans l'âme, que le poète a besoin d'autre-chose *encore* que de la poésie, et même que celle-ci sans cette autre chose ne serait qu'une fleur sans parfum.

JEAN GRENIER

NOTES SUR ANDRÉ MALRAUX

(Fragments)

« Ce que doit exiger de lui-même celui qui se sait séparé, c'est le courage ». L'œuvre de Malraux doit être lue et comprise à la lumière de cette parole : elle dégage l'énergie d'une pensée résolue, nourrie du « mépris de toutes les acceptations ». Le refus de céder à l'intimidation du malheur, aux menaces de la situation imposée, fait de l'homme ce qu'il est véritablement, détermine son rang parmi les êtres. De tous les actes possibles, celui-ci le met en présence de lui-même, et d'autant mieux qu'il s'est retiré plus profondément de l'humanité commune. L'épreuve du courage donne la mesure de l'homme tout entier. Loin de s'y dérober, l'esprit la recherche pour rassembler sa puissance — et, au besoin, la provoque. Renonçant à son immunité, il se laisse envahir, lui l'insaisissable, accepte de se lier, lui l'impalpable, à la chair souffrante.

Le conquérant de Malraux ne s'abandonne point au hasard ; il choisit de s'y exposer pleinement afin de prendre possession de lui-même dans l'effort de la décision. Sa solitude, que le combat préserve de moisissure, est le lieu où ses sentiments maîtrisés se transforment en pouvoir, où son être se ramasse devant l'imprévisible en une attente surtendue que l'aventure prolonge mais ne termine pas. La passion de l'épreuve forme ici le ressort d'un drame dont la réalité même est le théâtre. Elle libère les antagonismes latents et pousse jusqu'à leurs conséquences dernières les conflits au sein desquels le héros « joue sa vie sur un jeu plus grand que soi ». Ce courage-là, précisément parce qu'il prétend faire obstacle à l'universelle désagrégation, se maintient par l'obsession du néant. Il tire son origine d'une invin-

cible répugnance à la bassesse d'une vie « livrée à l'espoir et aux songes », vendue d'avance à la mort.

Les romans de Malraux se déroulent tous dans l'espace rigoureusement clos de la scène tragique. Tout converge vers l'instant où l'imminence du péril devient insoutenable, où l'exaltation furieuse de l'homme qui va s'écraser contre sa fatalité atteint sa limite extrême. Malraux ne se contente pas de situer ses personnages dans l'aire de la mort ; il leur retire jusqu'à la dernière chance d'évasion en les livrant à l'horreur ineffable de la torture. Le thème et l'image de la marche au supplice le hantent ; il ne peut qu'il n'y revienne dans chacune de ses œuvres et n'en fasse le centre du drame. Victime d'un énorme non-sens, l'homme, que l'indignité d'une soumission forcée à l'arbitraire d'une volonté aveugle, prive de tout ce qui le fait homme, trouve soudain en soi-même une ressource imprévue, tout inexplicable. A elle seule, la volonté héroïque demeurerait impuissante à faire surgir une possibilité de liberté de l'abîme où se sont englouties toutes les réserves de la vie. Cette faculté insoupçonnée de rebondissement, de résurrection, révèle le lien profond qui unit le courage désespéré à quelque foi inextinguible. La marche raidie de Perken vers les rangs serrés des Moïs, l'attente de Katov dans le silence coupé de gémissements — la distension même de l'espace entre le mur des condamnés à mort et le mur des suppliciés, entre la case bloquée de Grabot et la masse des Moïs à l'affût — figurent cet écartèlement de l'âme, ce paroxysme d'acceptation et de révolte qui aboutissent au choix du martyre.

Malraux prête à l'épreuve de la torture une signification quasi-métaphysique. Elle est, aux confins du possible, la « question », au double sens du mot. Le plus abandonné des hommes, « obligé de se réfugier tout entier en lui-même, est mis en demeure de faire de sa mort « un acte exalté... la suprême expression d'une vie... » Sa volonté n'a plus à quoi se prendre, son esprit fasciné contracte la durée en un présent aigu, sans communication avec le futur, sans connexion avec le passé. En cet état, il lui reste à découvrir, à conquérir, sous la menace d'une destruction imminente, les valeurs absolues de l'existence. Dans *Maître et Serviteur*, de

Tolstoï, le sens de la fraternité, de l'identité retrouvée sous la dispersion de l'être, ne se dévoile qu'à l'instant où la machine du moi se disloque à l'approche de la mort. Ainsi, dans la *Voie Royale*, Claude connaît auprès de Perken mourant « la poignante fraternité du courage et de la compassion, l'union animale des êtres devant la chair condamnée ». Cette révélation de la minute extrême implique un jugement sur l'authenticité des valeurs universelles à quoi l'homme se réfère dans la réalité commune — une nouvelle évaluation de l'existence. De l'agonie de toutes les libertés concevables naît une liberté essentielle. Elle s'élève du fond de cet enfer d'impuissance, d'humiliation, de terreur qu'est l'attente de la torture. Tout se passe comme si la peur insatiable du tortionnaire, que la suppression de l'objet redouté ne suffit point à calmer, possédait la propriété de renflammer en la créature humiliée quelque suprême fierté. A son sommet le courage est cette conquête de soi-même, à la face de la mort, qui épuise d'un seul coup les dernières disponibilités de l'être. L'impossible se réalise lorsque la victime, s'élançant où déjà on l'entraîne, échappe inexplicablement à l'oppresseur.

Il reste cependant que ce miracle ne change pas la vie, pour le héros de Malraux, mais la consomme : il est la fin de l'aventure, non son commencement absolu. Perken a beau affirmer : « Ce n'est pas pour mourir que je pense à ma mort, c'est pour vivre », déjà il sent le destin mûrir en lui sa mort. La durée humaine ne se heurte ici qu'à sa propre finitude : démasquée mais non surmontée, elle se convertit sous le regard de l'esprit en une durée spectaculaire.



Sachons gré à Malraux d'avoir pris sans équivoque un parti extrême : il nous fait ainsi sentir avec force qu'entre la révolution qui travaille à « la destruction provisoire des rapports de prisonnier à maître » et la foi qui attaque le fondement même de ces rapports, nulle entente n'est possible. En dernière instance, l'*amor fati*, la passion de la fatalité l'emporte toujours, chez Malraux comme chez

Nietzsche, sur la passion de liberté dont elle n'est pourtant que le reflux, la puissante retombée. L'insurrection contre le destin s'achève en une apothéose des « forces absurdes » qui ferment au désir d'éternité l'accès de l avenir et l'infléchissent vers la mort.

Il semble que tout homme possédé du besoin d'absolu soit, à certain point de sa progression, mis en demeure de choisir entre la découverte de soi-même, au-delà de soi, dans la transcendance de la foi et l'accomplissement de soi-même, au plus près de soi, dans l'appropriation de la mort considérée comme « la suprême expression d'une vie à quoi elle ressemble tant ». Les héros de la *Condition humaine* n'auront peut-être trouvé dans la révolution qu'une occasion de « mourir le plus haut possible », de faire de leur mort « un acte exalté » où ils se reçoivent eux-mêmes sans partage.

Mais ici, l'auteur se sépare des personnages auxquels il s'était intimement mêlé. Ceux-ci ne peuvent que suivre le chemin abrupt qui les mène de la décision à la mort. Leur aventure se déroule dans un présent tendu à se rompre. Celle de l'auteur, se développant à la fois sur différents plans de durée, parmi de changeantes perspectives temporelles, aboutit à l'œuvre qu'élabore l'imagination créatrice, entre l'avenir assiégé et le passé mortel. Libérée de l'érotisme qui l'oblige à ressasser les mêmes thèmes et de la volonté héroïque qui prétend l'asservir à une tâche déterminée, l'imagination, « reine du vrai », comme la nomme Baudelaire, ressaisit la durée en lui imprimant son propre mouvement. « Apparentée à l'infini », elle traduit l'obsession de l'individu en mythes universels nourris de la plus riche substance des temps. Le passé ne serait qu'un amoncellement d'absurdités et de catastrophes si l'œuvre, mystérieusement accrue par la durée et la mort, plus existante que ne le fut jamais son créateur périssable, ne lui restituait la vie avec le sens. Les civilisations se succèdent, impénétrables en leur essence, dans un univers disjoint. L'œuvre seule, dont l'immortalité est « faite de la mort des hommes », de la ruine des empires à quoi elle survit, des vastes espaces de temps qu'elle a traversés, fonde la continuité humaine. Par son intermédiaire la vie vague de l'humanité se précise et fait irruption dans

l'actuel. Que la fidélité à certain modèle de l'homme, due à son intercession, repose essentiellement sur un quiproquo, cela n'en diminue ni la valeur ni la portée. Il suffit que la belle œuvre ait de quoi contraindre la nécessité à s'effacer un instant devant sa propre image délivrée. La servitude, la dépendance, mille chaînes, se font l'instrument magique d'une mystérieuse libération. Aux confins de l'existence et de la mort, cette forme à peu près inattaquable, à peu près immortelle, résiste et renaît indéfiniment.

Depuis Kierkegaard, Nietzsche, Rimbaud, le divorce de la volonté de salut avec la poésie règne dans un monde divisé où les forces créatrices de l'homme ne peuvent que se nuire et s'entre-détruire. Mais en dernier lieu, l'œuvre à parfaire, ce mystérieux et puissant absorbant, détourne à son usage les passions contraires qui, tour à tour, jettent le poète dans le tumulte des luttes terrestres et l'en dégagent pour le vouer à la contemplation du spectacle qu'elles composent. Si Malraux n'a pu assouvir que dans l'action révolutionnaire son besoin de dilapider la vie, de la consommer sans mesure, ses romans témoignent du soin qu'il a mis à préserver un inestimable dépôt de sensations, de visions, d'éblouissements. Alors que ses personnages adhèrent étroitement à leur destinée, lui-même s'écarte de la sienne par quelque endroit : son destin ne le résume pas tout entier. Le poète est privilégié au-dessus de ses créatures qui meurent sans avoir été affranchies.



Le don de l écriture polypohnique va de pair, chez Malraux, avec le sens de l'universel, avec l'intelligence des rapports qui unissent les révolutions des passions humaines à l'éternel recommencement du monde. Au thème de la contemplation, l'abrupte mélodie de la terre fournit un contrepoint. Un chant désolé, comme suspendu à l'inexprimable, survole le vacarme des voix furieuses. Il s'opère un échange de rythmes entre la multitude tourmentée qui transforme en événement la pression d'une volonté dominatrice et l'animateur lucide qui transmue en connaissance

de soi la lutte contre les fatalités. La situation tragique des militants communistes coïncés entre le Kuomintang et l'Internationale, éclaire et prolonge le débat du conquérant pris entre sa fidélité à la discipline choisie et sa vocation d'insurgé.

Malraux est le seul écrivain de sa génération qui ait osé s'attaquer à l'épopée de notre temps et n'ait pas manqué de souffle dans cette entreprise. Peu importe après cela que sa fresque de la révolution soit peinte sur les murs d'une cellule, que le lyrisme ait envahi l'épopée, peu importe que les foules révolutionnaires y paraissent à peine et ne manifestent leur présence que par leur furieuse docilité à des annonciateurs intrépides dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils ne ressemblent guère aux meneurs d'aujourd'hui. Cette marge d'arbitraire entre la représentation et la réalité n'altère ni l'authenticité du récit historique, ni la vérité essentielle de la fiction : au contraire, elle permet à l'esprit dérouté d'aborder le monde du chaos, d'y reconnaître, parmi les clameurs du présent, le gémissement de l'homme assailli par la houle des souffrances millénaires. Les romans de Malraux nous proposent une nouvelle image de l'homme seul retrouvant, à la faveur d'une rébellion commune, le sens mythique et religieux de la participation à l'humain. Ils nous dévoilent, à une profondeur inaccessible aux contraintes sociales, le besoin primordial de communication qui noue, au cœur même du concret, la vie séparée à la vie collective. Cette solitude de combat, encerclée mais non submergée par des flots d'humanité, telle qu'ici elle est évoquée, devient le seul point stable dans notre désordre et notre délire. Tout ce qui subsiste d'intact, de pur, de non-contaminé dans l'âme individuelle s'y retire pour s'y fortifier.

Il n'aura manqué jusqu'ici aux personnages de Malraux, pour délivrer pleinement leur message, que cette souveraine indépendance par rapport à l'auteur, cette absolue autonomie qui les situeraient dans une vie plus vraie, plus consistante que la nôtre. Ce n'est pas sans effort que Malraux se déprend peu à peu de son moi, s'efface devant ses héros et s'efforce de les soustraire à l'emprise de sa personnalité.

tiers, la pauvre aventure de quelques hommes remuant des wagons m'étaient une méditation par quoi je m'empêchais de dormir.

L'insomnie de jour gênait plus l'agilité de l'esprit que son attention. On gagnait en application ce qu'on perdait en vivacité. Mes yeux remuaient les mots comme mes mains des fardeaux. J'en éprouvais tout le sens. Un homme qui va dormir et qui veut penser utilise ses instants de vie comme s'ils étaient en lisière de la mort.

Sommeil aussi lourd que le trépas. Non pas un repos vers lequel on va le corps heureux, encore alerte et qui choisit sa place, se berce lui-même, mais une fatigue dont la chair est pleine. La torpeur déborde de l'homme ; cela se voit à ses yeux, à son teint. Sur cet anéantissement remue sa volonté de veiller.

Assoupissements d'un clin d'œil ou d'un quart d'heure. L'horloge est juge, non la conscience. Combien de temps a duré ce voile que j'arrache de mes yeux ? Je veux encore lire cette page, peser les mots comme si tous étaient rares et précieux. Ai-je encore une heure ou quelques instants avant d'être écrasé ?

***

Ce pays de forêts contenait des verreries qui, autrefois, chauffaient au bois. Le chemin de fer leur amenait aujourd'hui les wagons de houille. De l'extrémité Nord du triage on voyait la nuit les feux de l'usine où l'on soufflait les champenoises. Y entrer faisait partie de mon service puisque je devais amener les arrivages sur son embranchement et y prendre les expéditions, mais cela ne justifiait pas les longs séjours que j'y faisais, y mettant tant de zèle que j'y restais après mes heures de travail. Je voyais des hommes trimer bien plus dure-

ment que nous et comme jamais cela ne m'était arrivé dans aucun métier.

Venant de la plaine glacée où sonnaient les trompes du triage on éprouvait un bon moment de chauffe dans la verrerie torride où le sable fondait sous 1.400 degrés. Le feu était aux verriers une plus grande épreuve qu'à nous le gel et l'intempérie. Un peu de l'air glacé qui dans la plaine nous coupait la figure leur aurait donné le bien-être. Le vent nous semblait une matière dure tant il portait de froid. Notre peau s'y heurtait ainsi qu'à un mur mouvant. Nous frappions du front penché sa masse invisible et lourde. A la verrerie la chaleur pesait dans l'air. La vitesse des hommes y était bien plus grande qu'au triage. Nous étions cadencés par le mouvement de masses de milliers de kilogs. Les verriers payés aux pièces maniaient un objet de 900 grammes dont il ne fallait pas laisser tomber la température pendant le temps de façon. J'avais pratiqué cette allure. Du fournier de pâtisserie au souffleur de verre c'était la même obligation d'obéir au feu, de travailler sur des secondes, mais le feu n'avait tiré de mon corps que de la sueur, ici il tirait du sang. Les hommes des ouvreaux avaient les joues cicatrisées. La réverbération du four leur fendait les pommettes. Ils cueillaient au bout de leur longue canne la paraison en reculant la tête autant qu'ils pouvaient. Geste de l'homme pour qui le métier est un ennemi. Ils en approchaient les mains, ils en éloignaient le front. Leur corps était en lutte incessante contre le travail ; leurs gestes ne l'épousaient pas avec amour comme fait le tisseur pour le fil, le sculpteur pour la pierre.

Les enfants porteurs qui couraient du four des souffleurs à ceux à recuire où ils rangeaient les bouteilles incandescentes accéléraient le trot pour ne pas laisser au verre le temps de refroidir d'un feu à l'autre.

Dans ce métier baigné de sueur on ne faisait que la

champenoise à servir dans les seaux à glace. La peine de ces hommes allait se perdre dans le plaisir des autres. Sur les joues des souffleurs des cicatrices, sur celles des enfants des pleurs vite séchés par la chaleur des fours.

Une nuit où la caravane des petits porteurs d'astres n'allait pas assez vite au gré des ouvriers, je vis les cannes chaudes se lever sur les malheureux gamins affaiblis d'insomnie. Comme au chemin de fer, le travail en verrerie n'arrête jamais. Le grand feu coûtait trop cher pour qu'on n'en tirât pas le profit des minutes. Trois équipes par 24 heures se succédaient aux ouvreaux. Les hommes de relais attendaient la place vide des défaillants. Il fallait compter avec les ouvriers incapables de tenir le poste pendant huit heures.

Ces gueules brûlées, ces guenilles roussies racourcissaient leur vie à labeur d'enfer. Rien n'y était aimable pour la peau ou l'esprit. Intrépides et exténués ils supportaient le feu et la hâte autant qu'il était possible au corps humain. A ces damnés du travail manquait la justice. Il fallait fonder la religion du Travail. Plus un homme est sacrifié à la société, plus le métier qu'il fait est dur et sale, moins on recherche de lui serrer la main parce qu'il n'a pas le temps de la laver.

Le buveur de champagne frappé ignorait l'effort qu'il avait fallu pour lui en préparer le récipient. La verrerie était plus émouvante qu'Andromaque. Le drame social dépassait les tragédies classiques. S'extasier sur :

Grâce à Dieu mon malheur passe mon espérance

et ne pas savoir le malheur des hommes devant l'ouvreau de flammes, c'était une lâcheté de l'éducation, une paresse universitaire, un conformisme littéraire qui proposait l'adoration de mots magnifiques et subtils et négligeait la matière d'un art nouveau ; la réalité de souffrances plus puissantes que celles des héroïnes

raciniennes dont aucune ne savait faire la lessive, cette grande nécessité sociale.

Cessant de me presser pour arriver aux livres le plus tôt possible après la fin de mon travail, je parlais aux ouvriers bouteillers. Un jeune qui se plaignait que l'usine le logeait comme un verrat ne m'accorda pas vite sa confiance. Pour lui j'étais un autoritaire, un galonné du chemin de fer ; il paraissait plus enclin à m'injurier qu'à me dire bonjour. Enfin je sus ce qui en moi l'irritait. Ce n'était pas tant la broderie de ma casquette que la couleur de mes joues.

— Vous plaignez pas, me dit-il, vous avez une belle gueule.

Sur sa peau cuite, grillée par le four, bouillie par sa sueur, pas plus de couleur que sur de la mie de pain mouillée. Du dos de sa main à ses pommettes osseuses aucune différence de teinte. Aux figures des hommes de plein vent le sang affleurait appelé par le froid qui faisait de rouges trognes ; à celles des ouvriers de fournaises une grisaille morte, des masques de cadavres où les yeux paraissaient plus brillants dans cette extinction de l'épiderme.

Tant de désolation dans la chair des ouvriers du verre, tant de beauté dans leur travail. Des aiguilles Nord du triage, on voyait la nuit luire le reflet de leur grand feu. Le remuement des souffleurs éclipsait le trou incandescent des ouvreaux. Splendeur des grandes fournaises dans les ténèbres.

Des murs souillés par la crasse volante des brasiers, une masure d'usine, mais à l'intérieur le four : une blessure du soleil. La lumière liquide, un rampement d'étoiles qui semblaient chercher à rejoindre les constellations du ciel. C'étaient les bouteilles rouges remuées par les porteurs. Sous ces astres de verre la misère des pauvres enfants privés de sommeil. Presque tous pupilles de l'Assistance publique, car il fallait que les familles

fussent en grande misère pour donner ce dur métier de porte-flamme à des gamins de 13 ans, l'âge où l'on dort si bien. Après leurs huit heures de trotte les petits verriers mettaient leurs corps crasseux dans les draps sales du dortoir. Le feu sorcier faisait de leur travail une splendeur dans la nuit. Sur les deux chantiers du rail et du verre, l'un gelé, l'autre torride, une grande symphonie de lumière ; deux métiers illuminés. Sur les voies, feux de trois couleurs : vert, blanc, rouge. Au-dessus des lanternes au poing des hommes et des signaux aux mâts, les lampes d'électricité blanche jetaient grand jour aux manœuvres des wagons noirs. Il fallait s'approcher de la verrerie pour entendre le bruit des cannes de fer. Notre vacarme atteignait plus loin. Les souffleurs travaillaient à notre musique de coups de sifflet et de trompes. Les lumières du triage et du four interrompaient un moment pour les voyageurs de nuit, les ténèbres de la campagne. Sur le rail rien que des hommes de bonne poigne. Les apprentis du chemin de fer restaient au service de jour dans les bureaux : porteurs d'avis, transmetteurs de dépêches. Le Verre faisait la vie plus dure à sa marmaille de bâtards. Quel bienfaisant mécanicien remplacerait le travail de leur pauvre chair par celui de morceaux de métal et de l'énergie électrique ? Les derniers esclaves. Ils attendaient leur libération par la Mécanique. Damnation de l'homme qui doit accomplir l'effort que la machine n'a pas su encore imiter ! Ce bas-relief vivant de muscle et de flamme sur le sol chaud de la verrerie marqué de l'empreinte des pieds nus avait la beauté d'une sculpture de Temple. Le métier comme la statuaire parvenait à des lignes exquises. Quelle grande artiste que la souffrance du travail. Comme elle simplifie les gestes répétés. Ce petit verrier érigeant sur la canne de fer la bouteille en feu était un bel objet d'art.

Vacance de la pitié dans la joie des hommes. Le vin

de champagne symbolisait leur plaisir. Les harasses de bouteilles chargées sur wagons plats partaient aux maisons de Reims et d'Épernay dont les étiquettes avaient dans l'histoire de la joie une gloire mondiale.

Sous quel canapé de restaurant, aux pieds de quelle fille ivre, sur le plancher de quel bateau de guerre de l'Empire britannique irait rouler cette bouteille fabriquée par la gueule brûlée des souffleurs et l'insomnie suante des enfants abandonnés par leur mère, adoptés par la Verrerie ?

Drame de la Rigolade et de la bouteille. Combien de bâtards la folie du champagne ferait-elle encore pour le portage des champenoises ?

A nous, hommes de la dure, les gamins de verrerie nous enseignaient à souffrir par le métier.

Nous savions qu'il ne faut point juger les ouvriers sur leur férocité dans le travail. L'accoutumance, l'orgueil professionnel leur permettent le rire là où il semble que l'hilarité ne soit plus possible.

Pendant les nuits de grande gelée, avec des trains sifflant tout autour du triage bourré de wagons, quand la catastrophe ne tenait qu'à des centimètres, les hommes patients et exténués renonçaient à la fatigue de jurer, mais Lagneau, le sous-chef de manœuvre, annonçait la boisson chaude.

Un train parti, une voie dégagée lui donnaient un peu de conversation avec son hareng saur. Sous la dure épaisseur du travail la joie était toute prête à percer, à bondir dans les minutes de repos. Quel plaisir la nourriture contenait pour cet homme à belles dents et qui buvait le pain comme une rasade.

Compagnon qui croque ta pauvre pitance en courant sur le ballast, si tu savais que j'ai nourri des princes et accommodé des nourritures dont jamais ta bouche ne connaîtra le goût ; de ces choses que mangent les gens qui portent des noms de boulevards. Figure-toi, gourmet

de hareng saur à la Triage, qu'il y a quelque part, dans des lieux fabuleux, sur plat d'argent la Dodine de foie gras à la Metternich. Toi, si heureux le jour où tu as un rond de saucisson avec deux grains de poivre, que tu avales, car tu ne laisses rien perdre.

Jamais je ne te dirai ça, mon bon camarade. C'est un vieux temps. Je ne veux pas faire travailler ton imagination. Tu as assez d'espérer cinquante francs de plus par an et de pouvoir retrouver une demi-heure plus tôt les nichons de ta femme. Bois un coup et ris. Le triage se dégage. Car il riait, Lagneau, à deux heures du matin. Il faut être un homme solide pour rire la nuit quand le thermomètre baisse et que le trafic hausse. Mais jamais je n'ai vu rire un enfant de verrerie.

***

Sur le talus, au-delà de la cabine I, on cueillait des fraises des bois. Le triage était une île de fer dans les flots de verdure de la Thiérache. La nuit nous baignait de grande lune, les crépuscules tardifs et les aurores matineuses faisaient n'allumer les signaux qu'à vingt et une heures et les éteindre à quatre. De l'entre-voie de la une et de la deux, à l'endroit même où on releva Lagneau, tué entre deux wagons, je regardais les feux du rail et ceux des étoiles. Renoncer à la carrière me donnait une liberté de penser qui me séparait des hommes du métier. J'étais sur mes derniers jours de porter la casquette brodée des quatre lettres d'argent : NORD. Quatre cent mille hommes, dans toute la France, blasonnés géographiquement : Est — Ouest — Orléans — Midi — P.L.M., j'allais rompre avec eux la solidarité corporative. Et aussi avec ceux hors de France, car le métier dépassait la patrie. Les conducteurs belges qui venaient jusqu'à Anor nous étaient d'une

amitié créée par la profession sans que l'homme y eut fait choix. Et ce Canadien qui m'aborda à Calais :

— *I am a railroad man.*

Je n'aurais plus aucune raison de lui tendre la main, à lui et à des centaines de milliers d'autres.

Ma démission me revint, refusée par l'ingénieur en chef Albert Sartiaux. J'étais trop têtu pour changer de décision sur une si encourageante marque de bienveillance. Je ne m'en allais point par mécontentement de carrière mais par rage de me conquérir moi-même, d'être enfin libre de penser et d'écrire. Le métier me tenait plus que je ne croyais, car les dernières semaines que j'y passais me donnaient autant de tristesse que de quitter pour toujours un ami. Ma lanterne posée à la place mortuaire de Lagneau était comme une veilleuse sur une tombe où huit ans de ma jeunesse restaient ensevelies, auprès du camarade tué.

Au premier matin de mon dernier poste de jour l'inspecteur manchot s'approcha de moi. Voulait-il avant mon départ prendre sa revanche de ma grossièreté :

— Vous avez tort, me dit-il. Réfléchissez bien ! Réfléchissez ! Vous êtes déjà à 3.400 francs. C'est très beau pour votre âge. A la prochaine augmentation vous aurez 4.000 et la casquette de principal. Après 4.000 on va vite. Vous n'êtes pas un homme facile, mais vous faites très bien votre métier. Je vous le dis amicalement...

Y avait-il autour de moi plus de bienveillance que je ne croyais ? Le manchot était-il délégué pour m'influencer affectueusement ? Était-ce simplement un brave homme qui me sachant capable de brusqueries me pardonnait celles commises à son égard et me mettait en garde contre celles que je commettais à l'égard de moi-même ?

Il avait encore des choses à me dire. Il ne fallait qu'un peu de douceur de ma part pour qu'il me parlât comme à son fils ressuscité, dans la tombe de qui il avait laissé un bras. Son chagrin n'avait pas seulement fait tomber des larmes, de ses yeux mais de la chair de son corps.

Mes métiers m'étaient de grands maîtres. A l'Alimentation je devais l'habileté de main, la force de poigne, l'adresse à tenir des fardeaux sur la tête, l'endurance devant le feu, le maniement des couteaux et une vivacité de gestes égale à celle de la danse, de l'escrime ou de la boxe. La trique y avait aidé d'abord, l'orgueil ensuite.

Au chemin de fer je devais d'avoir perdu la peau bouillie de sueur des hommes de chauffe. La vie en plein vent m'avait remis le sang aux joues et créé une santé de fauve. Il fallait l'obéissance au métier et ses dures obligations pour acquérir cette aisance physique dans l'intempérie, le froid et la nuit.

Respirant pendant douze heures d'affilée le vent glacé des forêts de la Thiérache, je me souvenais de mon métier d'adolescent dans les sous-sols parisiens, crasseux et méphitiques. Le travail en contre-bas de la rue ne permet pas la propreté des locaux. L'écoulement des égouts dans beaucoup de rues est au-dessus du niveau du sol des caves. Cela empêche le lavage à grande eau et fait s'agglomérer tous les débris du travail sur le sol en terre battue. Quelle différence de cette claustration dans des caves à four à la bourrasque des triages où nous n'avions comme abri qu'une visière de casquette. Après le métier dans un trou, le métier sous le ciel. Au lieu du soupirail par où l'on voyait des pieds, j'avais l'amitié des étoiles. A l'horizon de mon travail les astres remplaçaient les empeignes.

De vieux équipiers, des manœuvres étaient aussi

résistants que des loups. En huit ans de présence à la Compagnie mon livret médical avait toutes ses pages blanches.

Quelle école aurait pu me donner cette patience acquise à remuer des masses de centaines de mille tonnes ? Et cette obéissance imprescriptible à l'ordre qui devait me sauver dans tant de situations, me permettre « d'en sortir » par l'habitude de l'effort accompli sans désespoir. Jamais de renoncement sur le rail. Quelle que soit la catastrophe il faut rétablir la circulation et que « ça passe ». On relève le cadavre. On enlève les débris, on refait la voie et on reprend le service à la même vitesse. Quelle philosophie de bibliothèque valait cette expérience pour la formation des caractères ?

Si jamais je parvenais à écrire une œuvre qui contînt de l'éternel, ne le devrais-je pas à l'âme que les métiers m'avaient formée ? Si dans ma peau naissait un autre homme, n'était-ce point par ce que les métiers m'avaient imposé ? Heureux et de loisir dans une profession facile à quoi aurais-je employé mon goût d'écrire ? A des vers aimables, à l'analyse de personnages sauvés du grand drame de la vie : gagner durement son pain. C'est grâce au métier intenable que j'avais lutté d'évasion en évasion, emportant mon âme comme un trésor volé. Me détruisant, le métier m'avait créé. M'asservissant il m'avait révolté. Grâce à lui qui exigeait tant, j'étais devenu capable de me demander beaucoup. Il m'avait aussi enseigné la dignité d'être responsable. Par lui, j'étais devenu chef et camarade des hommes de dure vie, les connaissant non pas seulement en amitié mais en expérience. J'étais à l'envers de la pancarte : « Défense de traverser les voies. Défense de pénétrer dans le chantier. » Je me tenais au cœur de cette grande position de conscience que rien ne peut remplacer : être l'homme du métier. Et si j'avais à maudire la pro-

fession, je savais pourquoi. Je pouvais calibrer mes reproches sur des actes.

L'homme nouveau que je cherchais en moi n'était pas tellement celui qui se libérerait du travail mais celui qui pourrait l'aimer. J'emportais du métier cette accusation qu'il nous assassinait l'esprit, qu'il nous donnait la possibilité d'exister mais non la joie de vivre et qu'il y avait une grande conquête sociale à accomplir, celle du bonheur de l'homme au travail. C'était cela la création nouvelle, donner à l'ouvrier le plaisir de son œuvre. Aucune religion ne l'avait prononcée, aucune société ne l'avait réalisée cette parole transformatrice des esprits et des corps :

Sois heureux dans ton métier.

Adieu les camarades et pardon de vous laisser sur la dure. Encore une rame à trier ; aussi bien que si je devais rester vingt ans avec vous. On n'aura rien à nous reprocher. Nous savons que le plus grand contentement ce n'est pas le dossier qui nous le donne ni l'inspecteur, c'est de l'un à l'autre que nous nous l'accordons. Serrons-nous la main, mes camarades et mes maîtres ; ceux qui ont fait de moi un homme, qui m'ont enseigné la rude vie. Adieu à vous dont le corps et l'âme m'ont rendu capable de demander, après les plus dures nuits du métier :

— Qu'est-ce que c'est, la fatigue ?

Renaissance. Vie nouvelle, toujours poursuivie, jamais atteinte. Ce que j'ai réalisé ne m'a servi qu'à mesurer ce dont je me suis senti incapable. Dans ma vie j'ai porté une vie qui a toujours voulu naître. Une vie de plus de mort que de vie et qui cependant a été ma raison de vivre. J'ai dédaigné ce que j'avais. J'ai espéré ce que je n'aurai jamais. Je me suis surtout mesuré à ce qui m'a manqué. La renaissance, le recommencement, la vie nouvelle ont été l'espoir non seulement de

ma carrière, de mes années, mais de mes heures, de mes instants.

Toujours j'ai attendu le mot décisif, la phrase parfaite, l'acte pur. Tout cela est enseveli dans ma vie ; mort avant d'avoir vécu.

C'est peut-être la plus délicate position de l'esprit : ne pas se laisser désespérer, ne pas s'attribuer la satisfaction.

Combien d'hommes vivent pour vivre ! J'ai vécu pour espérer vivre.

Qu'on me pardonne ce que j'ai atteint, par égard pour ce que j'ai cherché : mourir à moi-même et devenir autre.

Destin, tu m'as donné une vie, merci tout de même, mais que veux-tu que j'aie fait de grand avec ça. C'est si petit.

PIERRE HAMP

PROPOS D'ALAIN

C'était dans le haut du village, d'où l'on aperçoit la mer à travers les ormeaux et les pommiers. Au vieux marin que je rencontrai, je fis la politesse de dire que je me sentais bien dans cet air-là, et c'était vrai. Mais lui reprit cette idée comme un homme qui cause, et qui laisse là le reste. Sa manière était de me quitter en tournant la tête vers moi, et puis de revenir, comme ayant encore une dernière chose à dire. « Vous êtes donc, me dit-il, comme ce sacristain de Paris, si fâché de s'en retourner, et qui disait qu'avec cet iode dans les poumons, cet iode de la mer, on se sent rajeuni. » Ici quelque remous écarta l'homme ; puis il revint, tout confident : « Il me disait qu'on ne peut mourir ici ; je lui répondis qu'on meurt partout. » Nouvelle feinte de départ, mais le conteur regardait ici et là, comme pour chercher des témoins. Toute la scène allait jouer sur ce mouvement de partir et de revenir. Ce fut bref. « Vous savez ce que disait le terrien ; il disait au marin : « Où donc sont morts tes grands-parents et tes parents ? — Ils sont morts en mer, dit le marin. — Et tu oses t'embarquer ! dit le terrien. » Une fausse sortie. Là-dessus le marin hausse les épaules et va s'en aller ; mais il revient et demande : « Et toi, terrien, où sont donc morts tes grands-parents et tes parents ? » Le terrien répond qu'ils sont morts dans leur lit. « Et, dit le marin, tu oses te coucher ! » Il s'en alla, cette fois, sans autre commentaire.

J'ai gardé assez longtemps cette histoire. Je l'ai essayée sur des gens d'esprit, sans beaucoup de succès ; je vis qu'ils cherchaient à deviner et à me gagner sur le temps. Ce n'est pas loyal, car le temps appartient tout à celui qui conte ; et je m'étais bien gardé de penser pendant que

le vieux marin parlait. Savoir pourtant si cette histoire était naïve un peu trop, et apprêtée comme un jeu de mots. Toutefois, quand je l'essayais sur moi-même, je produisais à chaque fois le même effet de surprise, et un retour de grandeur, sans penser plus loin, mais avec l'idée qu'on pouvait penser plus loin. Pesant ces choses en moi-même, je m'aperçus que je discutais sur les conditions de la poésie. Car cette symétrie des mots ressemblait à un jeu de rimes. Et certes quand on a lu deux ou trois fois un court poème, l'effet de surprise devrait être épuisé ; dans le fait il ne l'est point. La ruse de l'auditeur (car un poème doit être lu) ressemble à la ruse des enfants, qui savent très bien tout le conte, mais qui sont avides pourtant de l'entendre, et qui se gardent un plaisir d'étonnement. N'est-ce pas dire que la terreur ou la pitié, quand elles viennent d'un conte, sont tout autres que le choc de l'événement, qui nous démolit, choc qui nous prive de nous-mêmes, qui nous interdit même le souvenir. Diable ! me disais-je, ce n'est pas une petite affaire de penser, je veux dire, car c'est la même chose, de penser qu'on pense. Et vraisemblablement un cheval ne se racontera jamais le coup de fouet ; il ne fait jamais que l'attendre, et telle est sa mémoire à lui. Or le roi de la planète (ce vieux marin) tient beaucoup à rester maître du temps et des coups de fouet ; il les donne en ses récits, sans jamais les recevoir. Il est le maître du jeu. Il dit toujours : « Si je veux bien » ; il se demande : « Est-ce que je veux bien ? » De là ses retours, et cette scène balancée. Et je sais, pourtant, je dois savoir que le grand art montre ses finesses, comme le mur montre ses joints.

Le théâtre est la clef de tout ; car les scènes ne trompent personne ; et les décors et les déguisements non plus, ils ne trompent personne. Il n'y a que les niais qui se trompent sur le poignard et sur le poison. Mais y a-t-il des niais ? Le plus lourd auditoire se donne et se reprend, se retient de vivre et se reprend à vivre, selon les touches mêmes de la poésie, qui tout de suite le place au rang des dieux. Ce qui frappe dans le mendiant, quand on le compare à un chien, c'est la majesté. Il se raconte ; il est poète. S'il verse une larme sur ses malheurs, sachez-le, cette larme

est fausse ; elle est donc plus que vraie ; mais vous le savez bien. Et cent fois vous serez touché des larmes de théâtre, et des morts de théâtre, enfin de toutes choses qui sont votre étoffe, mais que vous détachez de vous comme un vêtement, que vous suspendez sur l'acteur, qui court au malheur à votre place. Aussi ne court-il pas vite ; au contraire il revient ; il prépare la fausse sortie, qui est une vieille manœuvre, et que l'on voit venir d'une lieue. Que l'on voit venir, comme on voit venir la rime, et le compère alexandrin sur ses douze pieds. Excusez tout cet appareil ; ce n'est pas peu de chose de jouer avec le destin. Il y a des siècles que les poètes nous ont appris à nous rassasier de nos larmes et de nos malheurs. On ne meurt point d'en parler. On en parle de haut. Les dieux marchent sur la terre. Et méfions-nous des gens d'esprit.

ALAIN

RÉFLEXIONS

De l'Explication dans les Lettres.

C'est un problème plus fuyant que celui qui a fourni à Meyerson le titre *De l'Explication dans les Sciences*. Les lettres n'ont pas pour fonction d'*expliquer*, même au sens meyersonien, mais d'éclairer et d'échauffer. Les vérités littéraires ont pour première condition d'agréer : vérités d'agrément, et ce qu'on appelle les Lettres ce sont les manières de faire agréer. La République des Lettres est née chez les sophistes et les rhéteurs, et elle a toujours gardé quelque chose de ces origines. Elle a comme la République tout court ses discours et ses partis. « Des vérités littéraires c'est-à-dire vagues », a dit Taine. D'ailleurs nous vivons de vérités vagues. Leur importance littéraire et sociale égale l'importance psychologique des perceptions obscures. Le vague se précise par le discours comme la perception obscure par la conscience. Mais le discours qui le précise le restreint, et du reliquat se forme un autre discours qui l'équilibre, qui hérite du reliquat, vit de ce reliquat. Il ne s'agit pas ici, comme le disaient les sceptiques, des deux plateaux d'une balance, mais des deux jambes d'un corps en mouvement ; d'un mouvement qui appartient à la vie même des lettres. Plutôt que de dire que les lettres sont le domaine de la quasi-explication, il faudrait dire qu'elles sont celui de la demi-explication, demi-explication qu'un ordre analogue à celui de l'Etat fait collaborer avec d'autres demi-explications pour former une société d'idées. Qu'on ne voie pas là un pyrrhonisme facile, mais simplement une partie de la géographie physique de la République des Lettres, de la République autonome des

Lettres. On peut d'ailleurs très bien se passer d'une République autonome des Lettres, et certains pays s'entraînent plus ou moins à s'en passer. L'histoire de la France montre que chez nous on s'en est tout de même passé plus difficilement que de la République tout court. La France est un pays où la République des Lettres existe.

S'il m'en souvient bien, le mot « vérités littéraires c'est-à-dire vagues » était appliqué par Taine à son explication des hommes par la race et le milieu, telle qu'on la trouve utilisée, à propos de la Champagne et de La Fontaine, dans *La Fontaine et ses Fables*. Or on sait quelle brillante fortune ont fait ces sortes de « vérités », qui d'ailleurs n'ont pas été inventées par Taine, et dont on trouverait les origines dans les idées de Coppet. Barrès en a tiré l'idée de « vérité française ». Et la vérité avec une épithète ethnique de ce genre est incorporée aujourd'hui au nationalisme allemand.

En apparence, il s'agit là d'une idée singulière et dangereuse, que personne n'aurait osé formuler avant le XIX[e] siècle, avant ce que beaucoup appelleront le confusionnisme du XIX[e] siècle. Plaidons cependant en sa faveur trois circonstances atténuantes, qui nous obligeront, probablement, sinon à la mettre sur le trône, du moins à la garder en service.

D'abord, sous une forme larvée, elle a toujours fait plus ou moins partie du langage commun de la civilisation. Les anciens croyant que chaque peuple a sa vérité religieuse, répugnaient à rejeter comme inexistante une divinité qu'une cité ou une nation honorait : c'eût été tomber dans le paradoxe incivil et fanatique des Juifs. L'unicité dans la vérité a été en Grèce l'œuvre des mathématiciens et des philosophes, des spéculateurs de l'Un, contre lesquels, d'ailleurs, il s'est toujours maintenu une forte opposition cynique, pyrrhonienne, probabiliste. Le problème non résolu du *Protagoras* est toujours resté à l'ordre du jour ; et les Académiciens se fussent fort bien reconnus parmi nos pragmatismes et nos pluralismes.

En second lieu, l'usage de cette idée dépend beaucoup de l'interprétation et des suites qu'on lui donne. Des notions de vérité française et de vérité allemande, on peut tirer soit

un principe de tolérance, soit un principe de fanatisme. On peut les appliquer utilement ou dangereusement. Barrès les applique assez utilement dans les *Amitiés françaises*, où est en jeu une question d'éducation, d'homme total à former. Il les a appliquées très dangereusement dans l'affaire Dreyfus, où, de son fait et de celui des siens, la question de l'authenticité du bordereau, purement technique, a été dès le début, engagée dans l'idée de vérité nationale ou de vérité utile.

Enfin, et plus précisément, et en conformité avec ce dernier exemple, l'idée de vérité nationale (ne la confondons pas avec la notion de l'intérêt national), périlleuse et trompeuse quand il s'agit d'éclairer une action à entreprendre, de trouver une règle à suivre, de déterminer un futur, reprend ses avantages comme instrument d'explication littéraire, quand il s'agit de *montrer*, de rendre intelligible un événement passé sur lequel nous ne pouvons plus rien. Elle se lie alors à un état d'esprit historique, à un discours historique, elle appartient, comme l'a vu Taine, à un ordre et à un déterminisme oratoires, ceux de l'explication dans les lettres. Nous ne sommes pas gênés pour voir dans la Lorraine de l'*Homme Libre* un chef-d'œuvre. La même méthode appliquée dans *Scènes et Doctrines du Nationalisme* au procès de Rennes, ou, dans l'*Ame Française et la guerre*, à la guerre de 1914, nous paraît faible. De la Lorraine de l'*Homme Libre*, voyez comme le *Génie du Rhin* représente exactement la descente, la pente d'automatisme. A la réussite dans le déterminisme d'explication, répond un échec très net quand le déterminisme prétend dépasser l'explication du passé pour créer un avenir, et agir. Tentation et déception éternelles des déterminismes !

L'explication de l'homme par la terre, si insuffisante, si fragmentaire qu'elle paraisse, n'en demeure pas moins un des types de l'explication littéraire. Chez Taine elle n'appartient pas au Taine psychologue, ami de la science, disciple de Condillac. Elle appartient au Taine critique, lettré, oratoire, normalien, lecteur de Balzac et de Stendhal. Barrès, plus artiste encore que Taine, a mené à un nouveau tournant cet ordre d'explication littéraire. Il l'a échauffé d'assez

d'éloquence, d'assez d'art, pour en tirer un nationalisme, pour convertir les *causes* physiques terriennes, qui font qu'il est Français de la frontière, en *raisons* d'être Français de la frontière. Et le pas à franchir, pour un Grec et un logicien comme Maurras, consistera à consolider ces raisons en l'éternelle raison, la même que celle dont on apercevait la pointe de lance en doublant le Sunium. L'explication littéraire terrienne lancée par Taine est plus ou moins à l'origine de la philosophie nationaliste de Barrès et de Maurras.

Elle est d'ailleurs parfaitement française, et on l'imagine difficilement, avec cette forme, née ailleurs qu'en France. Il y faut d'abord une République des Lettres, puisque la République tout court reçoit une explication en somme littéraire, et que l'opinion agrée. Il y faut ensuite des habitudes de propriétaire, un goût de la terre, un réalisme de jardinier. N'oublions pas que les *Origines de la France contemporaine* elles-mêmes sont un bastion de propriétaire. Il y a fallu enfin une lenteur accordée à la durée d'un vieux pays, la transmission d'un bien d'une génération à une autre, la génération de Taine saisissant, comme on dit en droit, la génération de Barrès et de Maurras, et un discours logique, nombreux, orné, qui se produit comme un arbre, — le fameux arbre de M. Taine, l'arbre totem du nationalisme littéraire.

Mais une philosophie qui n'aurait pas d'ennemis ne serait pas une philosophie vivante. On sait ce que les ennemis de Bergson ont fait non seulement pour le succès du bergsonisme, mais pour son intelligibilité et pour sa mise en place dans l'éternel dialogue d'Ionie et d'Elée.

L'auteur de *Délice d'Eleuthère* servirait à l'attester. Il y a dans son livre un tableau bien curieux des hésitations d'Eleuthère devant le communisme. Evidemment Eleuthère est communiste de principe. « La destruction, dit-il, de l'instinct de famille et de patrimoine a tout son cœur. Mais la disparition de ces produits de l'art et de la pensée, nés eux aussi d'un instinct égoïste, et qui font son délice ? » Enfin la haine l'emporte sur ce goût des biens, sur cet attrait du dieu des femmes étrangères, et Samson se décide à secouer les colonnes du temple traditionnel des

Français dès qu'il considère comme un des avantages du communisme « l'abolition de la hideur morale que représente un Barrès » Bérénice est Dalila comme Hitler est Titus.

L'explication littéraire qui est à l'origine de la doctrine nationale descend elle-même, avons-nous dit, dans la réalité paysanne française. La *Terre* de Barrès, en effet, n'est pas une terre abstraite, c'est le champ dont les lois de la coutume et de l'usage ont fait Jean maître et seigneur, l'ont, de Pierre à Simon, puis à Jean transmis. L'œil d'Eleuthère l'a admirablement reconnu. On n'atteindra Barrès qu'à travers Jean Lapin, qui, s'il faut en croire Eleuthère, participe de la même hideur morale. Ecoutez plutôt :

« Première chose à faire, apôtres du monde nouveau : jeter l'infamie sur l'âme du paysan... Les clercs modernes, valets des possédants, possédants eux-mêmes, se sont mis à glorifier l'attachement aux choses. L'agrippement au patrimoine, ou domaine familial, est devenu une vertu ». On comprend ce que voulait dire Eleuthère quand il terminait un jour une conférence par cette décision : « La France est une victoire de l'abstrait sur le concret. » Soit du Français abstrait qu'Eleuthère voit dans son miroir sur le Français concret, sinon conquis, qui vous parle ici.

Bouteiller apportait bien à Nancy, dans sa valise, quelque chose d'analogue. Eleuthère conclut avec plus de rigueur, il est meilleur logicien. Quand il reproche « aux Guehenno et autres Français » internationalistes de méconnaître la France, j'avoue que je donnerais franchement l'absolution à ces Guehenno si par France ils entendent l' « abstrait » d'Eleuthère, la « haine du réel » français, l' « infamie » jetée sur les trente millions d'âmes paysannes françaises. C'est le nombre des Français dont les grand-parents étaient paysans, des Français concrets justiciables du *Je vous hais !* éleuthérien. Et tout cela remplacé par « l'exaltation de l'Universel, le culte des valeurs abstraites et désintéressées » ce froid absolu d'un univers défait sur lequel Eleuthère écrit d'ailleurs une belle page.

Une belle page... Cela appartient en effet à l'ordre littéraire. Et il est remarquable qu'en supprimant la terre et

l'homme de la terre, Eleuthère voudrait bien qu'on supprimât aussi l'explication par la terre et le sang. Il semble que plus encore que l'idée de vérité française l'idée de vérité juive lui fasse horreur. Il n'y a pas de vérité juive, il y a la vérité, la vérité du philosophe dans ses concepts. Voire ! Eleuthère ne perdrait-il pas les trois quarts de son intérêt si on ne l'expliquait pas par son peuple, si on ne voyait pas son peuple, ou plutôt le sacerdoce de son peuple (c'est un docteur de la loi, ce n'est pas un *nabi*) à travers lui ? Sa haine du paysan, du Français de la terre et de la terre concrète des Français, devient sympathique dès qu'on y connaît la réaction du peuple séculairement sans terre, qui se réfugie dans l'esprit, comme les Allemands d'aujourd'hui, privés d'espace, se réfugient dans l'homme. Deux explosifs ! Si Taine avait eu à examiner le cas d'Eleuthère, il l'eût repassé immédiatement à Renan : l'auteur de l'*Histoire du Peuple d'Israël* se fût retrouvé en pays de connaissance, et n'eût pas eu de peine à construire son explication littéraire d'Eleuthère. Et même avec une bienveillance et une amitié dont le secret s'est perdu. Un nègre, venu d'on ne sait où, assistait un jour à un des *Dîners Celtiques* qui furent une des joies de la vieillesse de Renan. Renan lui fit ses compliments, et développa des raisons subtiles pour que les Bretons fussent sur la planète les meilleurs amis des nègres. Devant le sémitisme intégral d'Eleuthère, un terrien nuancé, et qui ne hait point, dira peut-être poliment à Eleuthère, avec Capus : « Après tout nous ne sommes séparés que par un abîme ! » L'ennuyeux, c'est qu'il s'agit d'abîmes où nous pourrions bien tomber !

ALBERT THIBAUDET

LA PORTE FERMÉE

Oui, c'est entendu, l'on peut faire l'éloge de la poésie. Et depuis Platon jusqu'à Fargue y a-t-on manqué ?

Le dégoût du temps, l'appétit de l'éternité...

« Il y a cette différence entre une histoire et un poème, dit à peu près Shelley, que l'histoire est un catalogue de faits détachés... et le poème, l'expression des formes immuables de la nature humaine. Le temps qui détruit la beauté des faits historiques augmente celle des faits poétiques. Une histoire déforme ce qu'elle reflète ; la poésie l'embellit. »

Etre soumis au temps est insupportable à l'esprit... Il veut par tous les moyens s'évader de ce qui se *succède* et qui *n'arrive* jamais. Mais pour celui qui n'a pas renoncé au monde, quel autre moyen alors que de le transformer ?

« La poésie fait que les objets familiers cessent d'être familiers... Une nature divine s'insinue dans la nôtre, mais c'est à la façon du vent sur la mer : le calme du matin efface son passage que seules nous révèlent les rides creusées la nuit sur le sable. » (Toujours Shelley).

Tout cela est vrai. Et aussi que la poésie nous donne un piètre moyen d'évasion que seule une religion pourrait faire aboutir, car elle transformerait en vie nouvelle ce qui n'était que refus de la vie présente. Elle nous donnerait la rose sans épines que la poésie nous promet sans jamais pouvoir nous l'offrir, qu'elle nous montre et nous dérobe à la fois.

A peine ai-je trouvé cette antithèse que je m'arrête, pris de scrupule. Puis-je oublier les longues, les interminables

périodes de sécheresse, l'acedia des grands mystiques ? Durant quinze ans la Mère Angélique a souffert d'une complète privation de la présence divine, et pourtant elle était pour ceux qui l'entouraient un motif d'exaltation. Les doutes, les tourments de Tolstoï dans ses élans vers les hommes sont trop récents pour qu'on les rappelle. Saint François lui-même vit assez longtemps pour se sentir abandonné de tous : il avait tant voulu que ses disciples ne possédassent absolument rien, et ni les papes, ni les riches, ni les pauvres de son temps ne l'ont entendu ainsi. L'artiste peut au moins créer ce qu'il aime, il s'y efforce en tous cas, il a toujours l'illusion d'y parvenir ; il y a peu de suicides par désespoir de créateur. Mais quand on aime et qu'on sent se dérober l'objet de son amour devant soi...

La plus haute de toutes les vies, la vie contemplative elle-même, cache des abîmes de doute, de souffrance et de désespoir.

Mais tout cela est-il donc si redoutable ? N'est-il pas bon de vivre d'une vie humaine avec tout ce qu'elle contient d'amertume ? Ne risque-t-on pas de tomber dans le pire dessèchement, celui du soi-disant « pur esprit » ? On écrit alors dans une minute de mauvaise humeur qu'on se refuse à choisir entre les hommes, comme si, même derrière les étiquettes de partis les plus verbales, il n'y avait pas des réalités humaines, comme si soi-même on n'avait pas choisi dans la vie quotidienne, comme si la pensée pouvait rester étrangère à l'action. Le désordre, l'envie, la guerre, le chômage ne sont-ils pas (à droite et à gauche) des réalités avec lesquelles tous doivent compter ? Les rares asiles de silence et de paix qui subsistent dans le monde actuel nous resteront-ils ouverts ? Il faut bien redescendre sur la terre, quand la porte du ciel est fermée.

— Mais on a peut-être le droit alors de se décider non d'après les mouvements de la foule mais d'après la plus profonde exigence.

Cette exigence qui fait qu'on ne se ralliera pas à un groupe, parce que nos intérêts, notre milieu, nos passions nous y portent, mais qu'on osera se proposer une ligne de vie que l'expérience a fait reconnaître bonne, dût-elle être rejetée

par tous, et qu'on ne se ralliera à un parti que dans la mesure où nous ne pouvons pas nous mentir à nous-mêmes, cette exigence intérieure peut seule justifier aux yeux de certains ce qui pourrait passer pour une palinodie : la reconnaissance, la mort dans l'âme, que le poète a besoin d'autre-chose *encore* que de la poésie, et même que celle-ci sans cette autre chose ne serait qu'une fleur sans parfum.

JEAN GRENIER

NOTES SUR ANDRÉ MALRAUX

(Fragments)

« Ce que doit exiger de lui-même celui qui se sait séparé, c'est le courage ». L'œuvre de Malraux doit être lue et comprise à la lumière de cette parole : elle dégage l'énergie d'une pensée résolue, nourrie du « mépris de toutes les acceptations ». Le refus de céder à l'intimidation du malheur, aux menaces de la situation imposée, fait de l'homme ce qu'il est véritablement, détermine son rang parmi les êtres. De tous les actes possibles, celui-ci le met en présence de lui-même, et d'autant mieux qu'il s'est retiré plus profondément de l'humanité commune. L'épreuve du courage donne la mesure de l'homme tout entier. Loin de s'y dérober, l'esprit la recherche pour rassembler sa puissance — et, au besoin, la provoque. Renonçant à son immunité, il se laisse envahir, lui l'insaisissable, accepte de se lier, lui l'impalpable, à la chair souffrante.

Le conquérant de Malraux ne s'abandonne point au hasard ; il choisit de s'y exposer pleinement afin de prendre possession de lui-même dans l'effort de la décision. Sa solitude, que le combat préserve de moisissure, est le lieu où ses sentiments maîtrisés se transforment en pouvoir, où son être se ramasse devant l'imprévisible en une attente surtendue que l'aventure prolonge mais ne termine pas. La passion de l'épreuve forme ici le ressort d'un drame dont la réalité même est le théâtre. Elle libère les antagonismes latents et pousse jusqu'à leurs conséquences dernières les conflits au sein desquels le héros « joue sa vie sur un jeu plus grand que soi ». Ce courage-là, précisément parce qu'il prétend faire obstacle à l'universelle désagrégation, se maintient par l'obsession du néant. Il tire son origine d'une invin-

cible répugnance à la bassesse d'une vie « livrée à l'espoir et aux songes », vendue d'avance à la mort.

Les romans de Malraux se déroulent tous dans l'espace rigoureusement clos de la scène tragique. Tout converge vers l'instant où l'imminence du péril devient insoutenable, où l'exaltation furieuse de l'homme qui va s'écraser contre sa fatalité atteint sa limite extrême. Malraux ne se contente pas de situer ses personnages dans l'aire de la mort ; il leur retire jusqu'à la dernière chance d'évasion en les livrant à l'horreur ineffable de la torture. Le thème et l'image de la marche au supplice le hantent ; il ne peut qu'il n'y revienne dans chacune de ses œuvres et n'en fasse le centre du drame. Victime d'un énorme non-sens, l'homme, que l'indignité d'une soumission forcée à l'arbitraire d'une volonté aveugle, prive de tout ce qui le fait homme, trouve soudain en soi-même une ressource imprévue, tout inexplicable. A elle seule, la volonté héroïque demeurerait impuissante à faire surgir une possibilité de liberté de l'abîme où se sont englouties toutes les réserves de la vie. Cette faculté insoupçonnée de rebondissement, de résurrection, révèle le lien profond qui unit le courage désespéré à quelque foi inextinguible. La marche raidie de Perken vers les rangs serrés des Moïs, l'attente de Katov dans le silence coupé de gémissements — la distension même de l'espace entre le mur des condamnés à mort et le mur des suppliciés, entre la case bloquée de Grabot et la masse des Moïs à l'affût — figurent cet écartèlement de l'âme, ce paroxysme d'acceptation et de révolte qui aboutissent au choix du martyre.

Malraux prête à l'épreuve de la torture une signification quasi-métaphysique. Elle est, aux confins du possible, la « question », au double sens du mot. Le plus abandonné des hommes, « obligé de se réfugier tout entier en lui-même, est mis en demeure de faire de sa mort « un acte exalté... la suprême expression d'une vie... » Sa volonté n'a plus à quoi se prendre, son esprit fasciné contracte la durée en un présent aigu, sans communication avec le futur, sans connexion avec le passé. En cet état, il lui reste à découvrir, à conquérir, sous la menace d'une destruction imminente, les valeurs absolues de l'existence. Dans *Maître et Serviteur*, de

Tolstoï, le sens de la fraternité, de l'identité retrouvée sous la dispersion de l'être, ne se dévoile qu'à l'instant où la machine du moi se disloque à l'approche de la mort. Ainsi, dans la *Voie Royale*, Claude connaît auprès de Perken mourant « la poignante fraternité du courage et de la compassion, l'union animale des êtres devant la chair condamnée ». Cette révélation de la minute extrême implique un jugement sur l'authenticité des valeurs universelles à quoi l'homme se réfère dans la réalité commune — une nouvelle évaluation de l'existence. De l'agonie de toutes les libertés concevables naît une liberté essentielle. Elle s'élève du fond de cet enfer d'impuissance, d'humiliation, de terreur qu'est l'attente de la torture. Tout se passe comme si la peur insatiable du tortionnaire, que la suppression de l'objet redouté ne suffit point à calmer, possédait la propriété de renflammer en la créature humiliée quelque suprême fierté. A son sommet le courage est cette conquête de soi-même, à la face de la mort, qui épuise d'un seul coup les dernières disponibilités de l'être. L'impossible se réalise lorsque la victime, s'élançant où déjà on l'entraîne, échappe inexplicablement à l'oppresseur.

Il reste cependant que ce miracle ne change pas la vie, pour le héros de Malraux, mais la consomme : il est la fin de l'aventure, non son commencement absolu. Perken a beau affirmer : « Ce n'est pas pour mourir que je pense à ma mort, c'est pour vivre », déjà il sent le destin mûrir en lui sa mort. La durée humaine ne se heurte ici qu'à sa propre finitude : démasquée mais non surmontée, elle se convertit sous le regard de l'esprit en une durée spectaculaire.



Sachons gré à Malraux d'avoir pris sans équivoque un parti extrême : il nous fait ainsi sentir avec force qu'entre la révolution qui travaille à « la destruction provisoire des rapports de prisonnier à maître » et la foi qui attaque le fondement même de ces rapports, nulle entente n'est possible. En dernière instance, l'*amor fati*, la passion de la fatalité l'emporte toujours, chez Malraux comme chez

Nietzsche, sur la passion de liberté dont elle n'est pourtant que le reflux, la puissante retombée. L'insurrection contre le destin s'achève en une apothéose des « forces absurdes » qui ferment au désir d'éternité l'accès de l avenir et l'infléchissent vers la mort.

Il semble que tout homme possédé du besoin d'absolu soit, à certain point de sa progression, mis en demeure de choisir entre la découverte de soi-même, au-delà de soi, dans la transcendance de la foi et l'accomplissement de soi-même, au plus près de soi, dans l'appropriation de la mort considérée comme « la suprême expression d'une vie à quoi elle ressemble tant ». Les héros de la *Condition humaine* n'auront peut-être trouvé dans la révolution qu'une occasion de « mourir le plus haut possible », de faire de leur mort « un acte exalté » où ils se reçoivent eux-mêmes sans partage.

Mais ici, l'auteur se sépare des personnages auxquels il s'était intimement mêlé. Ceux-ci ne peuvent que suivre le chemin abrupt qui les mène de la décision à la mort. Leur aventure se déroule dans un présent tendu à se rompre. Celle de l'auteur, se développant à la fois sur différents plans de durée, parmi de changeantes perspectives temporelles, aboutit à l'œuvre qu'élabore l'imagination créatrice, entre l'avenir assiégé et le passé mortel. Libérée de l'érotisme qui l'oblige à ressasser les mêmes thèmes et de la volonté héroïque qui prétend l'asservir à une tâche déterminée, l'imagination, « reine du vrai », comme la nomme Baudelaire, ressaisit la durée en lui imprimant son propre mouvement. « Apparentée à l'infini », elle traduit l'obsession de l'individu en mythes universels nourris de la plus riche substance des temps. Le passé ne serait qu'un amoncellement d'absurdités et de catastrophes si l'œuvre, mystérieusement accrue par la durée et la mort, plus existante que ne le fut jamais son créateur périssable, ne lui restituait la vie avec le sens. Les civilisations se succèdent, impénétrables en leur essence, dans un univers disjoint. L'œuvre seule, dont l'immortalité est « faite de la mort des hommes », de la ruine des empires à quoi elle survit, des vastes espaces de temps qu'elle a traversés, fonde la continuité humaine. Par son intermédiaire la vie vague de l'humanité se précise et fait irruption dans

l'actuel. Que la fidélité à certain modèle de l'homme, due à son intercession, repose essentiellement sur un quiproquo, cela n'en diminue ni la valeur ni la portée. Il suffit que la belle œuvre ait de quoi contraindre la nécessité à s'effacer un instant devant sa propre image délivrée. La servitude, la dépendance, mille chaînes, se font l'instrument magique d'une mystérieuse libération. Aux confins de l'existence et de la mort, cette forme à peu près inattaquable, à peu près immortelle, résiste et renaît indéfiniment.

Depuis Kierkegaard, Nietzsche, Rimbaud, le divorce de la volonté de salut avec la poésie règne dans un monde divisé où les forces créatrices de l'homme ne peuvent que se nuire et s'entre-détruire. Mais en dernier lieu, l'œuvre à parfaire, ce mystérieux et puissant absorbant, détourne à son usage les passions contraires qui, tour à tour, jettent le poète dans le tumulte des luttes terrestres et l'en dégagent pour le vouer à la contemplation du spectacle qu'elles composent. Si Malraux n'a pu assouvir que dans l'action révolutionnaire son besoin de dilapider la vie, de la consommer sans mesure, ses romans témoignent du soin qu'il a mis à préserver un inestimable dépôt de sensations, de visions, d'éblouissements. Alors que ses personnages adhèrent étroitement à leur destinée, lui-même s'écarte de la sienne par quelque endroit : son destin ne le résume pas tout entier. Le poète est privilégié au-dessus de ses créatures qui meurent sans avoir été affranchies.



Le don de l écriture polypohnique va de pair, chez Malraux, avec le sens de l'universel, avec l'intelligence des rapports qui unissent les révolutions des passions humaines à l'éternel recommencement du monde. Au thème de la contemplation, l'abrupte mélodie de la terre fournit un contrepoint. Un chant désolé, comme suspendu à l'inexprimable, survole le vacarme des voix furieuses. Il s'opère un échange de rythmes entre la multitude tourmentée qui transforme en événement la pression d'une volonté dominatrice et l'animateur lucide qui transmue en connaissance

de soi la lutte contre les fatalités. La situation tragique des militants communistes coïncés entre le Kuomintang et l'Internationale, éclaire et prolonge le débat du conquérant pris entre sa fidélité à la discipline choisie et sa vocation d'insurgé.

Malraux est le seul écrivain de sa génération qui ait osé s'attaquer à l'épopée de notre temps et n'ait pas manqué de souffle dans cette entreprise. Peu importe après cela que sa fresque de la révolution soit peinte sur les murs d'une cellule, que le lyrisme ait envahi l'épopée, peu importe que les foules révolutionnaires y paraissent à peine et ne manifestent leur présence que par leur furieuse docilité à des annonciateurs intrépides dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils ne ressemblent guère aux meneurs d'aujourd'hui. Cette marge d'arbitraire entre la représentation et la réalité n'altère ni l'authenticité du récit historique, ni la vérité essentielle de la fiction : au contraire, elle permet à l'esprit dérouté d'aborder le monde du chaos, d'y reconnaître, parmi les clameurs du présent, le gémissement de l'homme assailli par la houle des souffrances millénaires. Les romans de Malraux nous proposent une nouvelle image de l'homme seul retrouvant, à la faveur d'une rébellion commune, le sens mythique et religieux de la participation à l'humain. Ils nous dévoilent, à une profondeur inaccessible aux contraintes sociales, le besoin primordial de communication qui noue, au cœur même du concret, la vie séparée à la vie collective. Cette solitude de combat, encerclée mais non submergée par des flots d'humanité, telle qu'ici elle est évoquée, devient le seul point stable dans notre désordre et notre délire. Tout ce qui subsiste d'intact, de pur, de non-contaminé dans l'âme individuelle s'y retire pour s'y fortifier.

Il n'aura manqué jusqu'ici aux personnages de Malraux, pour délivrer pleinement leur message, que cette souveraine indépendance par rapport à l'auteur, cette absolue autonomie qui les situeraient dans une vie plus vraie, plus consistante que la nôtre. Ce n'est pas sans effort que Malraux se déprend peu à peu de son moi, s'efface devant ses héros et s'efforce de les soustraire à l'emprise de sa personnalité.

Des *Conquérants* à la *Condition humaine*, la distance parcourue mesure le détachement de soi-même auquel l'œuvre, non moins que la vie, a contraint le poète. Le pénible dépouillement de l'esprit créateur, s'arrachant perpétuellement à ce qu'il étreint pour multiplier ses contacts avec le monde, affranchit le moi de ses idoles. Insensiblement, le culte de la fatalité fait place à l'adoration d'une éternité vivante où se fondent les fatalités individuelles dans la joie d'un sacrifice exempt d'orgueil. A travers l'épreuve, le héros de Malraux entrevoit la bouleversante possibilité d'une transfiguration de la volonté de puissance. L'enthousiasme qui le submerge à l'instant où il découvre que « l'homme passe infiniment l'homme » dans le don de soi ne ressemble plus guère à « l'exaltation qui sort de l'absurdité de la vie » : il illumine l'existence jusqu'en ses épaisseurs de désolation. « Comme une épave tirée de profondeurs aussi lointaines que celle de l'obscurité », la joie a surgi de l'immensité du tourment [1].

Que le Conquérant, l'Aventurier, le Militant représentent trois aspects successifs de la même figure humaine et correspondent aux étapes d'une évolution intérieure encore inachevée, on n'en saurait douter. Aussi n'est-ce nullement un hasard si l'amour, tout absent des premiers romans de Malraux, n'apparaît que dans la *Condition humaine*. La fiction suit fidèlement, ici, la ligne de sommet d'une existence comprise entre la solitude emmurée de la volonté de puissance et la solitude partagée de la fraternité devant la mort.

***

Il se trouve que la France « bourgeoise » a donné à la révolution le seul poète authentique dont elle puisse s'enorgueillir. Bien plus, ce sont précisément des qualités spécifiques d'artiste français racé qui permettent à Malraux d'affronter ce sujet écrasant. Le don d'entrer d'emblée

1. De là que l'œuvre de Malraux, si destructrice en apparence, n'a rien de déprimant. A tout moment, le vent du large, tonique et salubre, pénètre avec violence dans ces espaces fermés.

dans le plein du sentiment et d'en retrouver le fond permanent, la capacité de dessiner par la parole le mouvement d'une pensée pénétrée de lyrisme, l'accent même du « discours sur les passions » qu'interrompt une plainte amère comme involontairement proférée, relient Malraux à la double lignée de poètes et de moralistes qui, joignant le pouvoir de l'expression à l'intelligence psychologique du concret, n'ont cessé de reprendre, de perfectionner ce discours, de l'incorporer à une action, dans le drame, le poème ou le roman. Héritier de cette tradition toujours vivace, l'auteur de la *Condition humaine* s'est révélé apte à saisir autre chose que le côté extérieur et caduc du phénomène révolutionnaire : il a su peindre la lutte intestine des puissances de l'âme qui le préfigure.

RACHEL BESPALOFF

Avril 1935.

CHRONIQUE DES ROMANS

LUMIÈRE D'AOUT, par *William Faulkner.*
UN CRIME, par *Georges Bernanos.*
LA MEUTE, par *Alphonse de Chateaubriant.*

Trois livres de M. William Faulkner ont été traduits et publiés en France. Ils permettent de reconnaître en leur auteur l'un des romanciers les plus originaux de l'époque.

Il y a chez William Faulkner, en même temps qu'un romancier, un moraliste et un visionnaire. De là sans doute le caractère de nécessité qui marque son œuvre. Aucune n'est moins gratuite. C'est une œuvre violente jusqu'à la frénésie, dense, amère et par certains points monstrueuse. Elle séduit et déconcerte. Elle est arbitraire et crie de vérité. On n'y voit guère que meurtres, lâcheté, mensonge, luxure, sadisme, folie ; mais elle n'est jamais basse, jamais malpropre. Dira-t-on qu'elle est morale ? Elle l'est de la singulière façon dont un puritanisme de race se plaît à signaler toutes les déchéances et les exactions, et d'abord celles qui viennent d'une morale puritaine.

Faulkner les signale, les attaque, et l'on veut bien qu'il les rejette. Mais il les décrirait avec moins de complaisance si, malgré lui, quelque part de lui-même ne s'intéressait pour elles. Il n'a que mépris pour l'hypocrisie et l'aveuglement ; mais non pour le crime, non pour le péché. Faulkner n'aime pas les victimes ; à l'opposé, de quelle ardeur emplit-il ses héros ! avec quelle ardeur les peint-il ! Beaux monstres sanguinaires comme le héros de *Lumière d'Août ;* mais monstres qui savent, à coup sûr, trouver place dans son cœur. Faulkner tend d'instinct, fût-ce en les condam-

nant, vers les manifestations les plus violentes de la vie. C'est cette complexité d'inspiration qui donne à son œuvre une saveur si inquiétante.

Toute cette œuvre est hantée par la haine de la femme et de l'amour sexuel ; haine si farouche et si pleine de mépris qu'on se prend à attendre quelque subit revirement ou plutôt l'apologie d'un amour qui ne semblerait point bas à l'auteur. C'est autour du besoin sexuel que Faulkner accumule les bassesses et les crimes qui forment la trame de ses livres. L'hypocrisie et la cruauté qu'il dénonce chez les puritains prennent elles-mêmes une apparence sexuelle, plus honteuse d'être inavouée. S'il lui arrive de peindre une femme qui ne soit pas méprisable, qui même soit une victime de la lutte sexuelle, au moment où notre pitié s'éveille, il dénonce dans son héroïne tantôt une inconsciente cruauté, le plus souvent de l'aveuglement, de la sottise et je ne sais quelle tranquillité bestiale.

Les livres de Faulkner offrent pour un Français l'attrait d'un monde à peu près nouveau. Le peuple de la Louisiane qu'il met en scène, nègres, fermiers, pasteurs, petits bourgeois, est à la fois assez primitif et assez civilisé pour lui offrir les plus violentes images de luxure, de cruauté et de démence. Ce sont ces images seules que Faulkner veut accueillir. Il les caresse, il s'en enivre, il les garde en soi aussi longtemps qu'il peut ; mais on les sent à l'arrière-plan du récit ; elles s'annoncent, elles le tendent, elles le transfigurent. A l'instant où l'auteur ne peut plus différer, il ruse encore, découvre un biais inattendu, les jette enfin avec une frénésie glacée, comme de simples documents, l'une sur l'autre, l'une plus atroce que l'autre ; jusqu'à ce que, enfin délivré, apaisé, il termine son récit sur quelques mots tranquilles et cyniques. Chacun de ces livres n'est qu'un long halètement vers un assouvissement provisoire.

On entre dans un livre de Faulkner comme dans une hallucination. Veut-on suivre un personnage ? il se dérobe, un autre apparaît. Va-t-on assister à une scène longtemps attendue ? L'optique change ; c'est un passant qui, par bribes, selon ses yeux, la racontera. Brusquement l'histoire s'interrompt pour recommencer dix ou vingt ans en arrière.

C'est ici l'art de Faulkner, qui est grand, et c'est l'une des formes de sa pensée, qu'il pourrait aisément justifier. Le présent et le passé, semble-t-il dire, coexistent en tout homme, à tout instant ; rien de plus naturel donc que de mêler l'un à l'autre dans un récit, et d'éclairer un fait présent par une action depuis longtemps accomplie. Il n'est d'autre part pour Faulkner aucune réalité objective ; un événement n'a pas en soi de figure ; il n'existe que par la conscience qu'en prennent les acteurs et les spectateurs. De là vient la perpétuelle tendance de Faulkner à ne pas nous présenter directement un fait, mais à nous le suggérer par les récits, le plus souvent fragmentaires, des spectateurs. Il faut, pour saisir l'intrigue de ses livres, une suite de patients recoupements.

Sanctuaire, le premier livre de Faulkner que l'on traduisit en français, n'était peut-être pas la meilleure introduction à son œuvre. Je n'y vois ni le plus complet, ni le plus représentatif des romans de Faulkner. Il est construit autour d'un fait-divers assez scabreux, qui risquait de ne donner à cette gageure qu'un succès de scandale,

Le second, *Tandis que j'agonise*, lui est de beaucoup supérieur, par son ampleur, par sa composition, par son allure solennelle d'épopée macabre.

Mais le livre qui paraît aujourd'hui, *Lumière d'Août*, fort bien traduit et préfacé par M. Maurice-Edgar Coindreau, est le plus complet, le plus violent, et, techniquement, le plus étonnant des livres de Faulkner. On lui reprochera sans doute d'être parfois confus et d'ajouter du mystère, soit dans la hâte de la composition, soit par un éclairage artificiel, à ce qui, en soi, était suffisamment secret. On peut d'abord être déconcerté, croire à un procédé, souhaiter une lumière franche. Mais le procédé ne tarde pas à paraître un besoin, et l'allure chaotique du roman un de ses charmes. Tout reproche doit enfin céder la place devant le jaillissement de cette œuvre.

***

Depuis *la Joie*, qui parut, je crois, en 1929, M. Georges Bernanos n'avait publié aucun roman. *Un Crime* causera peut-être quelque déception si l'on y cherche un livre d'une envergure égale à celle de *Sous le soleil de Satan*, de *l'Imposture* ou de *la Joie*. Mais il ne semble pas que M. Bernanos lui-même le propose pour tel. Ce n'est pas d'ailleurs qu'il ait à le désavouer ; on approuve la formule sous laquelle ce livre fut annoncé : « Un roman policier ? peut-être. Du Bernanos, assurément. »

Du roman policier, *Un Crime* offre d'abord l'intrigue la plus commune. Un crime, deux crimes ont été commis ; quel en est l'auteur ? Il en offre aussi l'un des procédés favoris : le coupable est le personnage qui devrait être le moins soupçonné ; et le coup de théâtre final : le coupable se faisait passer pour la victime. Toute cette intrigue n'est pas de tous points parfaite ; souvent M. Bernanos semble gêné ; le récit traîne ou tourne court ; on est insuffisamment éclairé ; on se sent mal satisfait, irrité parfois comme d'un piège trop brutal. Mais enfin ce sont là des caractères qui apparaissaient déjà dans les premiers romans de M. Bernanos ; ce sont des caractères propres à son talent, à son inspiration. Et puis on n'attendait pas de M. Bernanos qu'il voulût rivaliser avec les maîtres du genre.

C'est par son atmosphère que ce livre nous requiert d'abord. On y retrouve l'intensité, le déchaînement, l'anxieuse violence qui tendent tout l'œuvre de M. Bernanos. On y retrouve aussi l'étonnante aventure spirituelle où M. Bernanos engage naturellement les données les plus réalistes. Le premier chapitre, où l'auteur, simplement en rapportant une conversation et en peignant un décor, crée une attente et laisse pressentir un mystère, est à cet égard des plus révélateurs et des mieux venus.

Mais l'importance particulière de ce livre me semble dans l'étrange lueur que M. Bernanos projette sur l'âme du prêtre, sur sa séduction, sur son pouvoir, sur son essence. Je ne serais pas surpris qu'il n'eût recouru à l'appareil du roman policier que pour nous placer devant le fait accompli et nous contraindre à admettre ainsi ce que nous eussions peut-être rejeté sans cette ruse. Pendant deux cents pages,

nous voyons évoluer un jeune prêtre qui, sans efforts, presque malgré lui, désarme tous ressentiments, se concilie les cœurs, sait comprendre, sait atteindre, enfin semble avoir reçu les dons les plus rares du prêtre, le don. Brusquement nous apprenons que ce prêtre est une jeune fille (et même une invertie). Et sans doute on se sent un peu joué et l'on n'aurait pas grand mal, reprenant le récit, à y signaler quelques invraisemblances. N'importe, il est trop tard ; et si l'on admet difficilement la substitution de l'héroïne à un prêtre, on est contraint de reconnaître que les dons qui nous touchaient en ce faux prêtre étaient bien d'essence féminine.

C'est là l'audace du livre. La partie n'était pas facile à jouer. Et l'on ne dira pas que M. Bernanos l'a tout à fait perdue.

***

La Meute, de M. Alphonse de Chateaubriant, est un recueil de nouvelles et de contes, dont les uns furent écrits dès 1908, et le plus important, qui donne son titre au recueil, une vingtaine d'années plus tard. On peut ainsi se rendre compte de la façon dont ont évolué l'art et la pensée de M. de Chateaubriant.

Les deux nouvelles les plus anciennes, *le Baron de Puydreau* et *Monsieur de Buysse*, ne sont guère que des images de couleur généreuse, deux portraits, simplifiés et romanesques, où l'auteur ne semble avoir cherché que le plaisir de l'évocation.

La Meute est une histoire plus ample, plus poussée et plus ambitieuse. Elle part d'une anecdote très certainement authentique. Deux bêtes issues du chenil royal, don et pour ainsi dire signe du roi, arrivent dans un château de Vendée ; aussitôt malaise, fureur, conspiration de tous les mâtins d'alentour ; une nuit, ils se rassemblent, s'acheminent vers le château, égorgent les bêtes royales. Le symbole est clair : c'est celui de la Révolution, et il paraîtrait certes un peu trop rapide si l'auteur le prenait tout à fait à son compte. Que la haine pour la race, pour le rang, pour la supériorité soit

un des éléments essentiels d'une révolution, on le sait assez. Mais il faut sans nul doute, pour pousser moitié d'un peuple à égorger l'autre moitié, des mobiles beaucoup plus subtils, plus raisonnables, plus généreux.

Aussi bien, quel que soit l'attachement que M. de Chateaubriant peut avoir pour ses personnages et l'ordre social qu'ils incarnent, ce n'est pas une apologie de ces personnages ni de cet ordre qu'il entreprend, mais leur chronique, une chronique lucide, mi-résignée, où le culte des éléments nobles n'exclut pas la peinture des faiblesses.

Ce qui frappe d'abord dans les livres de M. de Chateaubriant, c'est leur allure, franche, parfois rude, à la fois pleine d'indépendance et de bonne volonté. La phrase ne vise nullement à la musique ; mais elle sait peindre, elle a du relief et de la saveur. On sent un homme qui dit ce qu'il voit et comme il le voit. Toute son œuvre est nourrie d'une admirable connaissance des choses de la terre. Tout cela a été vu, senti, entendu ; tout cela fait partie d'une vie.

MARCEL ARLAND

NOTES

Henri Barbusse

Faut-il le plaindre d'être mort avant le temps, ou l'envier d'avoir disparu à un beau moment, peut-être à l'apogée de sa vie, et d'avoir pour son dernier voyage retraversé la patrie humaine qu'il s'était choisie et où il était aimé ? Mais que c'est bref une existence d'homme : vingt ans, le prix littéraire de l'*Echo de Paris* et la mêlée dreyfusienne ; quarante ans, la guerre ; soixante ans, la mort du révolutionnaire...

Dans l'édition en trois volumes de Van Bever et Léautaud, Apollinaire le précède par son ordre alphabétique, mais dans l'originale, il ouvrait la marche : *Ma sœur, quand tu souris, on croit — Que c'est ton âme sur la terre...* et : *Tu n'es, pauvre poisson séché — Que les lettres de ton histoire*, et encore : *Je t'écris et la lampe écoute — L'horloge attend à petits coups*. Quelle distance de cette poésie « poitrinaire » au grand souffle du *Feu !* Entre les deux, il y avait eu l'*Enfer*, mais bien peu y avaient pris garde.

Il est curieux que ce pudique tendre, ce retenu se soit changé en prophète aux vaticinations sans fin. Qu'on pense aux *Enchaînements*, aussi pleins de beautés et aussi illisibles que l'*Ahasvérus* d'Edgar Quinet.

Mais la grandeur pour les uns, l'intérêt pour les autres du destin de Barbusse est précisément dans ce dépouillement, cette transfiguration, cette renaissance. Du rêveur des *Pleureuses* au directeur de *Monde*, à l'orateur des congrès, quel chemin parcouru, quelle suite de renoncements, de conquêtes, de compréhensions. Il est trop facile, et par suite injuste, de le représenter glissant au communisme presque sans le vouloir, entraîné par le poids du *Feu*. Le vrai, et l'admirable, c'est qu'il

a su tirer toutes les conséquences de son premier acte de révolte et de protestation contre les mensonges. Tout conspirait à le retenir sur la pente : le succès matériel, sa mauvaise santé, ses amitiés bourgeoises (qui lui sont demeurées fidèles : on l'a bien vu en lisant la nécrologie du *Figaro* ou l'article de Fernand Gregh) et plus encore le libéralisme individualiste, humanitaire et anarchisant qui était son *credo*, comme celui des meilleurs de sa génération.

La postérité choisit ses symboles et ses héros. Si un avenir révolutionnaire retenait dans le nombre Henri Barbusse, ce ne serait pas sans raison : il fut le premier de son âge à sacrifier sa foi de bourgeois libéral et personnaliste sur l'autel du marxisme. Il n'eut pas les dons d'animateur qu'il fallait pour rallier autour de lui *l'intelligentsia* française. Il avait gardé un accent trop doux et il raisonnait de façon trop diffuse. Mais Romain Rolland, Gide, Aragon, Malraux, Bloch ne sont venus qu'après lui, et sauf Aragon moins complètement que lui. Il reste comme le premier témoin, le précurseur.

Quant à son œuvre littéraire, une anthologie réserverait des surprises. Mais à ne considérer que l'*Enfer* et le *Feu*, ses livres les plus accomplis, il importe de mieux définir le naturalisme de Barbusse qu'on ne l'a fait encore. Zola n'a rien à voir ici. Le naturalisme que prolonge Barbusse est le plus valable de tous, celui de Huysmans, dont il a la poésie noire, l'outrance lyrique, la neurasthénie et l'appétit d'absolu.

Mais que le nom de Barbusse survive ou non, qu'on estime juste ou non son adhésion au communisme, une chose est sûre qui importe encore à quelques-uns : ce fut une belle âme et qui sut se donner sans réserves à son idéal. Éloge banal, mais combien de fois vraiment mérité ?

BENJAMIN CRÉMIEUX

*
* *

LE ROMAN

LA DERNIÈRE CHANCE, par *Francis Carco* (Albin Michel).

Un roman ? Un documentaire. Avec tous les avantages instructifs et l'ennui du genre.

Il ne suffit pas qu'un personnage entrevu aux premières pages et dont on perd et recherche la trace, finisse par mourir en épilogue, pour qu'un livre relève de la technique du roman. Ce lien, c'est tout au plus l'équivalent, dans un documentaire de l'écran, de l'ingénieur qui guide les visiteurs dans une usine ou le chef d'expédition dans une chasse au tigre.

Il ne faut pas non plus que, jouant sur les mots, on considère que les vies aventureuses aperçues au cours d'un voyage sont des romans tout faits et mille fois plus passionnants que ceux de l'imagination.

Jugeons donc le livre selon ce qu'il est exactement : une enquête sur « le milieu » dans le bassin de la Méditerranée. Comment l'auteur s'y prend-il ? Il se lie avec deux individus, Total et Amédée-la-Commande dont chacun peut, de nos jours, grâce aux multiples reportages sur le sujet, imaginer l'habit, l'air fermé, l'argot et le métier. Mais ces braves disparaissent pour de mystérieuses et claires raisons, et notre auteur qui n'aime pas se promener seul et s'ennuie à la première soirée tête à tête avec soi-même, se fait piloter par l'inspecteur de police d'Athènes : description d'Athènes, du Pirée, tour des boîtes de nuit, description du quartier réservé. Intéressé aussi par le commerce des stupéfiants, il questionne son policier : « J'aimerais me rendre compte de l'atmosphère, ... du caractère ... » : atmosphère, caractère, mots magiques, en vogue vers 1900, moins fréquents cependant, dans le texte de Carco, que « pittoresque » et « couleur locale ».

Départ pour Smyrne. Description de Smyrne. Description d'un entrepôt d'opium.

Constantinople. Description de la ville. Description du quartier réservé. Rencontre de François-le-Fou, ami d'Amédée-la-Commande. Visite au bureau de police afin d'être piloté dans la tournée des boîtes de nuit.

Beyrouth. Description de Beyrouth. Description du quartier réservé. Promenade en compagnie du directeur de la police.

Tunis. Description de Tunis. Description du quartier réservé. Rencontre de Lucien, à la veille d'être expulsé et que le reporter peut « utiliser » pour son enquête.

Marseille : on apprend qu'Amédée a vendu Total et que

celui-ci, appréhendé, a défendu chèrement sa vie et s'est refusé jusqu'au bout à livrer ses complices.

Conclusion : le milieu se meurt. Sauf chez Total, plus d'honneur, plus de solidarité, plus de fortunes, plus de morale, dans le milieu. D'ailleurs, la traite des femmes disparaît et les bénéficiaires se résignent à la vente plus périlleuse de la drogue ou à des métiers de moins en moins lucratifs. Quelques-uns tentent encore désespérément leur dernière chance, mais « partout, la police veille » .. Ce n'est pas que la police soit devenue si efficace, mais elle a une alliée puissante et invincible, la crise : « l'époque ne se prête plus aux anciennes entreprises. » Il n'y a plus d'argent, partant plus de plaisirs interdits, partant plus de vrais hommes, comme dit Carco.

A ce compte-rendu fidèle, on voit les qualités du livre. Documentaire, ai-je dit, et excellent : bien découpé, animé de dialogues, l'ethnographie à la rescousse de la géographie, des personnages qui reposent, à temps, de l'immobilité du décor, les prises de vues heureusement alternées, les paysages éblouissants des villes ensoleillées encadrant la misère et la laideur des chambres d'amour, Francis Carco a du talent ; il sait voir et faire voir ; il choisit ses détails et raconte avec vivacité.

Le défaut d'un tel livre tient plus à la veine exploitée qu'à l'auteur. La vérité est qu'on est fatigué de la description pour la description, des récits de voyage, des reportages « intéressants ». L'amour du départ sent trop son vide intérieur et la nécessité d'exciter artificiellement une inspiration insuffisante. On prend quelque méfiance devant ces Baedeker hardis et de haute qualité.

L'appel du paquebot, le goût effréné de l'exotisme, la recherche du spectacle « typique » pour une sensibilité blasée, tout cela dénonce une psychologie rongée du plus mauvais romantisme. Francis Carco ? Une victime des Orientales, de Farrère et de Loti. Sauvée parfois par un sens du poétique et du pathétique vrais.

Ce qui rend attirante, par place, la lecture de *La dernière Chance*, c'est la sympathie de l'auteur pour les déchéances qu'il rencontre. Cependant, c'est avec un certain malaise qu'on le voit, dans chaque ville, flanqué d'un inspecteur de police. Il a beau affirmer qu'il ne trahit jamais ses amis

traqués, (p. 94) des suggestions comme celles qu'il fait à son guide (p. 190) inquiètent les profanes.

D'autre part, rien ne m'a révolté comme l'insistance et la cruauté avec laquelle il interroge Phopho, la petite prostituée. Comme si un sentiment vraiment humain n'invitait pas à respecter l'ignorance ou l'insouciance de ces malheureuses. Questionner, susciter des confidences, rouvrir des plaies, rendre consciente une misère animalement sentie ou cachée, le beau métier, en vérité ! Mais que ne ferait-on pas pour avoir de la copie ?

Au reste, le plus dur reproche à faire à *La dernière Chance*, ce n'est pas moi qui le fais. C'est Poloche... — « Tu tartines cette fois sur la Grèce ?..... mais les ballots vont dire qu'après *Palace-Egypte*, tu boulonnes en série. »

E. NOULET

* * *

LA MAISON CAMILLE, par *Henri Duvernois* (Grasset).

La Maison Camille est un recueil de nouvelles ; la première raconte l'ascension de deux couturières à Paris ; suivent d'autres récits d'intérêts divers mais d'une valeur semblable, équivalente à peu près à celle d'un feuilleton pour quotidien. Puis, une série intitulée : *A l'Instar...*, abrégés de psychologies calquées, répliques affadies de célébrités qui, derrière la créature, découvrent le pantin. Enfin, *Rencontres* qui contient au moins quatre sujets de roman périmés, imbriqués les uns dans les autres avec l'aisance propre à l'auteur. Le tout destiné à faire sourire de la sottise humaine et à glorifier, du même coup, la perspicacité de l'observateur. Le tout, sans exception, y compris les histoires d'amour, greffé sur des inégalités ou des soucis d'argent.

Un don incontestable : celui de lier, d'enchaîner, de mettre en page. On passe, en effet, d'un personnage à l'autre, d'une scène à l'autre, d'un glissement si facile et si naturel que, surpris d'être ainsi manœuvré, le lecteur concède que voilà bien l'art de conter. Il a tort. Car les qualités de tels récits sont celles qui donnent lieu aux pires confusions et créent ce qu'on appelle précisément la littérature. Démêler les mérites et les torts de *La Maison Camille*, c'est, qu'on le veuille ou non, faire le procès d'un genre.

Quel est le secret de la fécondité de M. Duvernois ? Que fait-il au juste pour remplir ses deux cent soixante pages ? C'est bien simple. Il collectionne tout. Il ne sacrifie rien. Et l'avoue : « j'enregistrai le plus que je pus, dans le dessein de me servir un jour de ce reportage. » (p. 165) « Dans le dessein de me servir... » Confession directe, mais passons. Adoptons « reportage » Exact. Reportage, c'est-à-dire, aubaine du pittoresque à vue de nez et de l'événement sensationnel ; butin d'intérieurs, de racontars et de ragots.

Tics, manies, anomalies, déformations, tout ce qui frôle le fait-divers, tout ce qui est un peu risible et un peu touchant, M. Duvernois le traite en esquisses qui ne demandent pas la profondeur ; dans sa comédie de mœurs, il introduit le sentimentalisme du drame bourgeois.

Riche de tous les traits qu'il rapporte, il s'enorgueillit sans doute de la justesse de son coup d'œil ou de la fidélité de sa mémoire, comme si l'humanité était ce qu'il en voit, comme si la caricature en était la connaissance, comme si la peinture de la société, c'était cette politique de la sécurité, l'objectivité souriante et sans responsabilité du narrateur.

Qu'on ne riposte pas que M. Duvernois n'a pas tant de prétention et que ses buts sont plus modestes. Il a lui-même indiqué avec soin, à plusieurs reprises, qu'il raconte des choses véridiques et que ses biographies sont réelles ; il écrit même quelques-unes de ses nouvelles (et les meilleures) comme *Péripétie* et *Tzz.*, expressément pour distinguer sa réalité authentique de la réalité des romanciers dont il se moque.

Son mérite d'observateur impartial, c'est donc, en fait, l'impuissance d'invention, de passion et de poésie qui caractérise toute une génération, ou si l'on veut tout un style.

De même, d'autres qualités du récit autorisent à confondre facilité d'élocution avec intelligence, habileté avec talent. Du moins, faudrait-il reconnaître au ton de M. Duvernois, cette ironie qui fait l'agrément d'une lecture, et son correctif bienséant, la pitié. J'accorde que le seul sentiment valable du livre est cette pitié sous-jacente, dilettante, élégante, contemporaine d'une époque pour qui le raffinement a remplacé la pensée.

N'exagérons pas. Cette littérature a son public. Elle est donc

justifiée. Il faut bien que les lectrices nées autour de 1870 *et qui n'ont rien appris*, aient leur pâture, jusqu'au bout. Ainsi, devant des rôles de composition comme Monsieur Galbortas, elles s'écrient : c'est un roman de caractère ! et devant *A l'instar de Job :* quelle profondeur ! On peut se dire toutefois qu'il devient difficile de réunir ces conditions : être vieille dame, française, rentée et frottée de belles-lettres.

E. NOULET

* * *

LETTRES ÉTRANGÈRES

LAWRENCE ET BRETT par *Dorothy Brett*, traduit par *Denyse Clairouin* ; MATINÉES MEXICAINES suivi de PANSIES (poèmes), par *D. H. Lawrence*, traduit par *Thérèse Aubray* (Stock)

Les souvenirs de Mabel Dodge sur Lawrence à Taos sont irritants à cause de cette Américaine qu'on y voit trop, et passionnants à cause du sujet, même maltraité. Miss Brett raconte la même période et n'irrite pas, ne passionne pas non plus, mais nous intéresse longuement et gagne en somme notre complicité. Elle a l'humour discret, sensible, qui convient à la confession d'un sentiment ni partagé ni rebuté, et résigné dès le début à cet état. Le plaisir le plus vif que réserve ce genre d'écrit, c'est de nous laisser lire dans le jeu d'un être humain : rien ne flatte mieux notre désir d'ubiquité. A cet égard, le livre de Dorothy Brett est beaucoup plus satisfaisant que les diatribes intéressées de Mabel Dodge. Il parvient à ne rien cacher tout en restant d'une exacte pudeur.

Mais enfin, c'est tout de même pour Lawrence qu'on lit ces dames. Pour quel Lawrence ? Je me demande si le souvenir de son œuvre est pour beaucoup dans l'intérêt que je prends aux chroniques minutieuses de sa vie [1]. A-t-on remarqué l'extrême rareté des documents accessibles sur la *manière de vivre* de nos contemporains ? Nous avons des reportages et des biographies, c'est-à-dire des moyennes et des exceptions, de la statistique et

1. Même question pour les *Conversations avec Eckermann*, pour le *Journal* de Byron, etc.

du pittoresque. Mais où trouver la description des journées, des occupations, des manières de réagir d'un homme réel aux prises avec son métier, ses voisins, sa femme, son argent ou son manque d'argent ; avec des ustensiles, une scie, un cheval ; avec les sentiments et les idées des autres, et leurs histoires ; avec le train *banal* des embêtements et des petites chances ? — Voici alors, entre cent autres, cette description d'une journée de Lawrence dans son ranch mexicain (c'est à Lawrence que Brett dit « vous » tout le long du livre) :

Jour de lessive ; à nouveau Frieda barbote avec plaisir dans ses baquets que vous emplissez sans relâche de l'eau du puits. J'apporte, moi aussi, quelques seaux. Puis vous partez écrire dans les bois, et moi taper à la machine.

A déjeuner, vous me dites que Clarence avait eu une conversation avec Tony au cours de laquelle il lui avait déclaré que vous aviez l'intention de « détruire » Mabel, ce qui bouleverse Tony et vous bouleverse au delà de toute expression. Vous êtes très peiné, et je dis, moi, qu'on ne devrait pas raconter de pareilles histoires à Tony. Vous répondez avec force et chaleur: « Oui, c'est vrai, on ne devrait pas les lui dire » et vous soupirez profondément.

Vous ne vous sentez pas bien, aussi après le déjeuner vous vous mettez à frotter le parquet de la cuisine à genoux ; à l'aide d'une petite brosse à mains, vous frottez les vieilles planches pourries. C'est cette vision de vous ainsi qui m'a fait peindre ces planchers, des années plus tard, pour que vous n'ayez plus jamais à les frotter. Après le plancher vous brossez tout ce qui vous tombe sous la main et vous lavez des choses toute la journée.

A cinq heures nous allons chercher les chevaux qui se cachent tout au bout du champ de pommes de terre, là-bas près de la barrière sud. Finalement, nous les pourchassons dans le corral, mais nous sommes plus éreintés que jamais. Puis Poppy se cabre au-dessus du dos de Bessie et nous la perdons presque. Enfin nos montures sont sellées et nous partons chercher le lait, mais vous êtes blême et fatigué.

Un trait qui manque par hasard dans cette page, et qu'on retrouve dans toutes les autres, c'est la mauvaise humeur des Lawrence, leur humeur rageuse, faut-il dire, coupée d'accès de malice saugrenue. Les *Pansies* confirment d'ailleurs ce que nous disent Brett et les autres de cet état d'irritation perpétuelle où vivait Lawrence. « *Je suis épuisé — Par l'effort que je fais pour aimer les gens — sans y parvenir.* » Ou encore : « *Oh ! ne me*

donnez pas votre confiance — Pour me charger du poids de votre vie, de vos affaires ; — Ne me fourrez pas dans vos soucis. » La mauvaise humeur est sans doute la caractéristique générale des hommes d'aujourd'hui : c'est qu'ils croient au bonheur et à l'argent, les deux choses les plus irritantes du monde. (Un sous-produit et un moyen pris pour fins). Mais justement Lawrence ne croyait ni à l'un ni à l'autre. Sa susceptibilité vient sans doute de son infériorité physique. Mais non moins de son obstination absurde et touchante à vouloir « les gens » plus vivants, plus naturels, plus rayonnants, plus « solaires » qu'ils ne sont. En somme, bien qu'il prêche tout le temps, il attend des autres beaucoup plus qu'il n'est disposé à leur donner. « *Soyez ! Ah ! soyez un soleil pour moi — Et non une lassante et exigeante personnalité.* » L'homme moderne, dit Keyserling, n'a pas de prochains ; il n'a que des voisins inévitables. Voilà Lawrence, l'homme sans prochain. Car le prochain selon la définition évangélique, c'est justement celui qui « exige » de l'aide et auquel on vient en aide... Autrement, il serait deux fois insupportable : comme voisin toujours insuffisant, et comme reproche qu'on ne veut pas entendre. Pauvre Lawrence à la recherche de sa communauté solaire ! [1] C'est son meilleur prétexte à fuir les hommes. Mais après tout, qui donc vint à son aide, à lui ?

Il n'avait que la nature, les bêtes, les choses. Envers elles, il est plein d'une espèce de charité patiente et ingénieuse. D'où son amour des travaux manuels. Comme tout cela est rafraîchissant, satisfaisant, fidèle et pur.

Notez aussi cette petite phrase du récit de Brett : « Puis vous partez écrire dans les bois. » On allait oublier l'écrivain. Il est là, adossé à un pin, avec sa chemise bleue, ses culottes de velours blanc, et son grand chapeau de paille pointu, en train d'écrire sur ses genoux. (Pendant que les autres font une carrière dans le « monde des lettres » et se composent un prestige !) Il invente ses histoires, secrètement animées par « les battements du cœur sauvage de l'Espace », il s'amuse, il s'effraie

1. Je n'arrive pas à prendre au sérieux *en soi* la religion solaire que prêche Lawrence. C'est un rêve de compensation. C'est l'expression de son impuissance à résoudre ce que j'appellerais le « problème des gens », qui est moins grandiose et beaucoup plus encombrant...

de ses personnages, il les hait furieusement, il les approche avec méfiance et tout d'un coup les pousse par derrière, et rit. C'est un long enfant maigre au regard narquois et inquiet, et qui s'est mis une barbe rousse pour avoir l'air d'un faune.

DENIS DE ROUGEMONT

* * *

LES MYSTIQUES ALLEMANDS DU XIII[e] AU XIX[e] SIÈCLE, par *Jean Chuzeville* (Grasset).

C'est une entreprise incertaine que celle d'offrir à la curiosité moderne les témoignages écrits de la mystique médiévale ou renaissante. Notre optique actuelle doit fatalement les déformer. C'est qu'elle est généralement conditionnée par notre romantisme littéraire en même temps que par notre scepticisme religieux. Une telle disposition d'esprit nous incite à séparer ce qui était lié chez les mystiques : la vision de foi et les symboles concrets qui essayent de l'envelopper pour la transmettre. Nous estimons alors les mystiques selon les critères du lyrisme moderne, qui ne préjugent pas nécessairement l'intellection du contenu, et encore moins de sa vérité. Il y a donc de l'équivoque dans notre admiration (ou notre déception) devant les témoignages qu'on nous propose. Un peu plus d'exigence philosophique conduirait certainement la plupart d'entre nous à récuser la Vérité que les mystiques ont prétendu traduire, ce qui reviendrait à les taxer de mythomanie.

La ferveur littéraire indiscrète, qui fera sans doute le succès de ce volume, vaut-elle mieux que l'étroitesse positiviste, qui réduira tout cela au jeu des complexes freudiens ? Tout dépend de ce que l'on attend de l'homme et de son esprit : la puissance de tromper (art inclus) pour jouir, ou la puissance de fixer le vrai par convention ou décret scientifique, pour agir. (Il y a d'autres exigences possibles : ces deux-là dominent notre siècle).

Du point de vue strictement théologique, qui est tout de même décisif en ces matières, l'alternative que je viens d'indiquer ne se pose plus. Car la foi n'est pas davantage une évasion hors de ce monde qu'une limitation de l'homme au temporel. La foi réelle, c'est la puissance active de l'Eternel dans ce temps. Cette définition condamne tout mysticisme qui ne

serait, comme le veut M. Chuzeville, que la « *recherche des moyens par lesquels l'âme arrive à transgresser ses limites charnelles et temporelles, à s'oublier en Dieu, son principe.* » La question est alors de savoir s'il existe une mystique vraiment chrétienne, une mystique qui ne soit pas cette « transgression » et cet oubli de nos limites, contre lesquels s'élèvent sans cesse les Prophètes et les Apôtres. Il faut reconnaître que les pages les plus « belles » — du point de vue de l'art — de cette anthologie, sont souvent les plus hérétiques, celles aussi où l'*hybris* spirituel se pare le mieux d'humilité dévote.

Ceci marqué, qui est plus qu'une réserve, il convient de remercier M. Chuzeville de nous avoir ouvert par son anthologie tout un monde spirituel et poétique plein de dangereuses merveilles. Le choix des textes me paraît des plus heureux, la traduction ferme et coulante. La plupart des mystiques que M. Chuzeville nous présente sont inconnus du public français, Novalis et Ruysbroeck mis à part ; et beaucoup sont de grands poètes, des philosophes terriblement concrets : Maître Eckhardt, Suso, Tauler, Franck et Weigel, et surtout Boehme le gnostique. Pour Paracelse, on s'étonnera sans doute de le voir figurer dans un choix de « mystiques », alors qu'il est le premier défenseur de l'expérience. Mais la beauté des textes cités fait pardonner bien volontiers cette erreur de classification [1]. Par exemple, je m'explique mal l'omission de Hamann qui eût avantageusement remplacé la visionnaire Catherine Emmerich, et qui mérite au moins autant que Novalis de figurer parmi les grands mystiques modernes. Mais sans doute M. Chuzeville s'est-il laissé guider dans son choix par un préjugé historique que le « Mage du Nord » eût trop évidemment déconcerté.

Ce préjugé consiste à rendre Luther responsable d'une

1. Ce que je pardonne moins à M. Chuzeville, c'est d'écrire que Paracelse « était de nature comédienne, et savait à l'occasion dissimuler, comme l'indique le choix même d'un pseudonyme. L'alchimiste médecin Paracelse, en réalité, se nommait Theophilus Bombast ». Or : Paracelse n'est pas un pseudonyme, mais un des trois prénoms du médecin, qui se nommait, « en réalité », Theophraste-Paracelse Bombaste de Hohenheim, ce dont il n'eut jamais l'idée de se cacher. — L'érudition considérable de M. Chuzeville me paraît parfois hasardeuse. Les travaux de Jean Baruzi lui sont inconnus ; de même que les études de A. Koyré sur Franck et Weigel. Quant à Luther, il le juge d'après un résumé, confectionné par Gonzague Truc, du pamphlet de Maritain, lequel s'appuie sur le P. Denifle... Que de garanties accumulées !

scission dans la culture et la spiritualité allemandes, scission aboutissant par une série d'actions et de réactions dialectiques « au romantisme, au révolutionnarisme et à l'anarchie » (selon M. Truc), à quoi M. Chuzeville ajoute pour sa part l'étatisme absolu, le nationalisme, « l'individualisme effréné », le racisme et le marxisme. Voilà pourquoi le peuple allemand est un peuple empoisonné (p. 19). Cette généalogie des monstres germaniques obsède décidément nos universitaires. Elle relève d'un nationalisme de manuels, pour ne pas dire, avec E. R. Curtius, d'une « propagande de guerre » qu'on aimait à croire périmée. M. Chuzeville a eu le tort de vouloir y réduire l'évolution du mysticisme allemand, qui justement lui inflige le démenti le plus formel. Car si l'on voit à la rigueur le passage de la dialectique de Boehme à la philosophie de Fichte et de Hegel, d'où sont effectivement sortis un certain nationalisme et la doctrine du jeune Marx, on ne voit pas du tout le passage de Luther à Boehme, ce défenseur du libre arbitre persécuté par les pasteurs. Et d'autre part, on sait quels liens unissent Luther à Maître Eckhardt, et surtout à son cher Tauler, dont il cite constamment les sermons.

M. Chuzeville serait sans doute mieux inspiré s'il développait certaines indications fécondes de sa préface et nous donnait une bonne étude sur le lyrisme romantique considéré comme une sécularisation du mysticisme. Il m'a semblé que cette perspective spirituelle était la seule que dégageât sans équivoque la confrontation des mystiques et de la mentalité moderne.

DENIS DE ROUGEMONT

*
* *

LE SPHINX, ET AUTRES CONTES BIZARRES, par *Edgar Poë*, traduits par *Marie Bonaparte*, *Matila C. Ghyka* et *Maurice Sachs* (Gallimard).

Ce volume a été le premier d'une collection que dirige Paul Morand : « La renaissance de la nouvelle ». Dans sa préface celui-ci fait un éloge justifié de la nouvelle, qui trop longtemps à notre époque a passé pour la parente pauvre du roman. Pourtant, que lit-on aujourd'hui de Mme de Lafayette, de Voltaire, de Chateaubriand, de Gobineau, etc., sinon leurs

nouvelles ? Et qu'on ne dise pas que la nouvelle n'est qu'un roman écourté. Les lois de la nouvelle et les lois du roman ne sont pas les mêmes. Paul Morand fait un excellent parallèle entre le roman, œuvre d'atmosphère, où s'épanouissent des personnages avec les infinies variations que comporte toute destinée, et la nouvelle, récit bref, coupe anatomique du réel, instantané photographique.

L'Anglais triomphe dans le roman, le Français dans la nouvelle. Le roman exige le sens de la vie, la nouvelle, le sens de l'art. « On peut écrire un roman avec mauvais goût, outrance et génie, mais il n'y a pas d'exemple d'une belle nouvelle qui ne soit techniquement réussie ». De là une affinité de la nouvelle avec la poésie : « Le désintéressement vis-à-vis de ce qui arrive, de tout ce qui, en outre, pourrait arriver, voilà par où, la nouvelle s'apparente au poème ». Morand dit avoir écrit ses contes non dans un mouvement d'horlogerie, mais comme un coup de main poétique sur un être ou un pays. On ne saurait dire combien ces vues sont justes. Cette préface aurait mérité un développement plus étendu.

Baudelaire n'avait traduit que la plus grande partie des contes de Poë. Marie Bonaparte, Matila Ghyka, Maurice Sachs présentent ici des contes déjà traduits par d'autres que Baudelaire, mais il y a très longtemps et mal. Poë n'a pas cessé pourtant d'être traduit en France, depuis les traductions citées par l'éditeur [1].

On a parlé si bien de Poë qu'il y aurait quelque présomption à revenir à ce sujet. Mallarmé dans son jargon le représente « comme un aérolithe ; stellaire, de foudre, projeté des desseins finis humains, très loin de nous contemporainement à qui il éclata en pierreries d'une couronne pour personne, dans maint siècle d'ici. Il est cette exception, en effet, et le cas littéraire absolu ». C'est toujours la conception romantique du génie : « calme bloc ici-bas chu d'un désastre obscur ». Valéry nous intéresse plus par son analyse d'*Euréka* et par tout ce qu'il en tire pour sa pensée propre.

A ce propos il serait utile pour bien comprendre les contes

1. Rabbe en 1906, Masson en 1910, Lauvrière en 1918.

de Poë de les rapprocher de sa conception de l'Univers. Voici par exemple un conte, celui qui donne son titre à ce nouveau recueil, où quelqu'un, dans un état nerveux assez particulier, croit apercevoir une sorte d'éléphant ailé de proportions gigantesques — alors qu'il s'agit tout simplement d'un minuscule insecte.

Comment une telle méprise peut-elle s'expliquer ? Poë nous décrit admirablement au début du conte l'angoisse qui *précède* l'apparition. Nous sommes amenés à conclure que c'est cette angoisse qui *cause* l'apparition. Ainsi en usent d'habitude les professionnels du « fantastique ». Mais il n'en est rien avec Poë : l'éléphant qui descend le long de la colline se réduit à n'être que l'insecte descendant le long d'un fil d'araignée, parce que l'œil de l'observateur se trouvait à une distance telle que la chose apparaissait comme nous dirions aujourd'hui au premier plan. Voilà une explication objective alors que nous en attendions une subjective. Par conséquent la principale source d'erreur consiste « dans la tendance à sous-estimer ou à surestimer l'importance d'un objet par un simple manque d'appréciation de la distance à laquelle il se trouve ». Poë nous en donne un autre exemple en montrant que lorsqu'on discute de l'influence des principes démocratiques « la distance dans le temps de l'époque à laquelle pareille diffusion pourra être accomplie devrait avoir sa place parmi les données du problème ».

Qu'est-ce à dire sinon que l'espace et le temps sont les coordonnées obligatoires de tout événement — et nous pourrions dire aujourd'hui : les seules ? Que le mot existence est un synonyme de position et de vitesse, et qu'en dehors de cela il n'y a rien de ce qu'on nomme d'habitude « la réalité ? » On pourrait appeler cela le fantastique scientifique. — Un autre exemple nous en est donné par le conte *Les lunettes* du même recueil. D'autres contes pourraient être rangés sous le nom de fantastique humoristique (*La semaine des trois dimanches*, *L'homme dont il ne restait rien*, *Mystification*). Deux d'entre eux, (*La boîte oblongue*, *A bout de souffle*) seraient justifiables d'une interprétation freudienne comme l'a tenté Marie Bonaparte. Un autre, qui est très beau (*Le rendez-vous*) appartient au fantastique romantique et rappelle les contes d'Hoffmann par la

magnificence du décor et son atmosphère de rêve. Deux enfin relèvent du fantastique macabre (*Enterré vivant*, *Ecce Homo*).

Quel que soit leur caractère, tous ces récits sont beaux. Poë est un incomparable artiste. Jamais on n'a poussé plus loin que lui en tout cas l'art des *préparations* qui dans la nouvelle, (comme dans le tableau de chevalet et les « Etudes » musicales), est l'art suprême. Poë y joint l'art du *raccourci* qui en est le corrélatif, mais combien difficile à atteindre. Créer une atmosphère, tendre les nerfs de plus en plus, puis brusquement déchirer le brouillard et susciter une vision (sans qu'il y ait autre chose entre les deux actes, qu'un déroulement d'apparence mécanique et comme si l'auteur était le premier surpris) voilà un des secrets d'Edgar Poë.

JEAN GRENIER

*
* *

CRITIQUE ET PHILOSOPHIE

ESSAI SUR LA FORMATION DE LA PENSÉE GRECQUE, par *P. M. Schuhl* (Alcan) ; L'IDÉAL RELIGIEUX DES GRECS ET L'ÉVANGILE, par *A. J. Festugière* (Gabalda).

Voici deux livres importants sur la philosophie et la religion grecques qui ne peuvent laisser personne indifférent à cause de leur sujet et du talent de leurs auteurs. La culture européenne doit tellement à la Grèce qu'on ne peut vraiment pas la posséder si l'on n'a pas les rudiments de la culture grecque. C'est assez gênant d'ailleurs, car notre civilisation tourne de plus en plus le dos à notre culture. Si nous nous laissons prendre par les problèmes de notre temps, posés surtout par le développement industriel, nous risquons de devenir des Béotiens ; si nous choisissons de méditer sur les thèmes éternels proposés par les Grecs, nous risquons de devenir des mandarins et de perdre le contact vivifiant de l'expérience. Le plus grand intérêt de ces deux livres vient de ce qu'ils suggèrent à l'homme actuel beaucoup d'idées contrôlées par le passé.

Chaque siècle s'est fait une idée différente de la Grèce antique : il y a vu une projection de ses désirs. Schuhl et Festu-

gière réagissent contre cette tendance du XIXe siècle — qu'avait dénoncée Nietzsche en termes si forts — à considérer la Grèce comme une terre bâtie de palais de marbre et d'or, peuplée de nobles figures drapées ne s'intéressant qu'aux jeux de l'intelligence et jouissant d'une parfaite sérénité. Cette image de convention qu'ont popularisée Taine et Renan est encore vivante dans la plupart des imaginations, par exemple dans celle des lecteurs d'Anatole France [1].

A travers toutes les analyses de Festugière transparaît cette idée que l'homme antique se sent écrasé sous la nécessité inflexible qui règle le cours des astres et la vie des hommes et des dieux. Chacun de nous a reçu sa part de bonheur et de malheur, établie une fois pour toutes. Vouloir y changer quelque chose serait folie... Par désespoir on va même jusqu'à adorer la Fortune. Les Stoïciens qui louent leur Dieu impersonnel ne font en réalité que se résigner à l'ordre du monde. Partout le monde antique aspire à la délivrance. De là, le succès des religions qui promettent le salut, celles d'Isis, de Bel, de Sérapis, etc... On peut encore essayer d'échapper à la Nécessité par les mystères qui font participer les initiés à la vie du dieu.

La philosophie, elle, se borne à délivrer ses disciples par une imitation du divin : elle promet un bonheur égal à celui dont ils jouissent, mais dans les limites de cette vie-ci seulement. Mais que la délivrance soit due à une communion ou à une sagesse, elle n'est accessible qu'à une élite, et elle est toujours fragile et sujette à caution.

Pour Festugière (qui est Dominicain après avoir été élève des Ecoles d'Athènes et de Rome) la délivrance ne fut vraiment obtenue pour le monde antique qu'à l'annonce de la bonne nouvelle par Saint Paul. L'homme ne pouvant s'élever jusqu'à Dieu, c'est Dieu qui est descendu jusqu'à lui...

Cet ouvrage, dont nous négligeons à dessein l'importante partie philologique et historique pour n'en retenir que les

1. Des études comme *La vie privée des Grecs* de Picard (chez Rieder) montrent par des faits précis de la vie quotidienne l'absurdité de cette image. A ce point de vue, Louis Bertraud, dans *La Grèce du soleil et des paysages*, a vu bien plus juste en comparant la vie des Grecs à celle des Arabes actuels de l'Afrique du Nord.

grandes lignes, offre un thème à la réflexion. Celui de Schuhl en offre un autre, mais il est plus difficile d'en dégager l'idée principale car, étant une thèse, et une très bonne thèse, elle offre ce je ne sais quoi d'inextricable qui est la loi du genre.

L' « Essai sur la formation de la pensée grecque » offre pourtant de l'unité dans la composition. Après une étude assez fouillée des rites magiques en usage dans la Grèce primitive et de la religion crétoise, nous voyons se dessiner le véritable sujet avec l'étude des deux sources de la pensée grecque : positive et mystique.

La pensée positive prend son origine chez les Milésiens : la loi remplace la justice divine, la propriété individuelle se constitue et surtout les traditions disparaissent chez des gens qui s'expatrient, quittant la Grèce continentale pour l'Asie Mineure. Le commerce et la navigation posent des problèmes techniques que seule une science positive peut résoudre. A cette époque les mathématiques naissent aussi en Egypte.

En même temps se développe un très fort courant mystique dans la Grèce même, qui se manifeste par les mystères de Déméter, le culte de Dionysos, l'orphisme et le pythagorisme. Les mystères d'Eleusis, sur lesquels on a tant écrit et tant discuté sont interprétés par Schuhl comme des rites agraires d'origine crétoise. Même origine pour le culte de Dionysos, pourtant célébré en Thrace. L'orphisme, avec sa doctrine de la transmigration, fait une synthèse de ces religions diverses. Et le pythagorisme en unissant la tendance dionysiaque avec la tendance apollinienne et en superposant une mystique à une physique, rapproche encore plus la pensée religieuse de la pensée rationnelle.

Cette dernière se dégage nettement avec des esprits impitoyablement logiques comme Parménide et avec les médecins hipocratiques, les astronomes et les géomètres. Les techniques et les arts progressent, les préjugés disparaissent. Au milieu du ve siècle l'esprit positif s'est affirmé avec une vigueur incomparable.

L'œuvre de Platon, d'après Schuhl (qui présente son livre comme une simple introduction à l'étude de la philosophie platonicienne) est née de « ce conflit de traditions ou plutôt du déchirement d'une âme partagée entre deux aspirations

divergentes, et qui, ne pouvant se résoudre à en sacrifier aucune, cherche à reconquérir l'unité, à retrouver l'équilibre et l'harmonie » en dépassant leur opposition.

Chez Platon les deux courants « aboutissent l'un à une philosophie mystique et pathétique, centrée sur le drame de la chute et du salut ; l'autre, à une pensée de tendances opposées, encore tout en devenir, où l'on discerne les premiers linéaments des mathématiques, les premiers germes d'un empirisme scientifique ». Alors qu'Empédocle n'avait pu que juxtaposer ces deux courants, Platon, à la suite d'Archytas, parvient à les unir par l'alliance des récits mythiques et des spéculations mathématiques, le mythe étant relégué d'ailleurs à son rang de symbole et le monde physique n'étant que le cadre où se joue le sort de l'âme. « Seule l'intuition préparée par la dialectique peut permettre d'atteindre la racine commune de la pensée mystique et de la pensée rationnelle ».

Mais cette unité complexe, cet équilibre changeant, comme Schuhl définit la « pensée synoptique » de Platon, ne put survivre à son génie. Personne ne fut plus capable ensuite d' « unir la science la plus rigoureuse avec un enthousiasme mystique tempéré de fantaisie ».

La science mathématique progresse, mais son développement est soustrait à la discussion des philosophes par Euclide et de plus en plus elle se développe en vase clos... Quant à la métaphysique, elle tourne le dos aux mathématiques, avec Aristote, attribue à l'âme toutes sortes de facultés, considère les astres comme des êtres animés et fait passer sous le couvert de la raison les rêves nés d'une imagination livrée à elle-même.

Cet ouvrage est plein de suggestions valables encore pour notre époque, comme le fait très bien ressortir M. Brunschvicg à la fin de son plus récent livre, *Les âges de l'intelligence*.

« Le problème pratique auquel aboutit aujourd'hui la considération des âges de l'intelligence rappelle donc celui que posait au pythagorisme, dans tout l'éclat de la civilisation hellénique, la séparation des *acousmatiques* et des *mathématiciens* ».

M. Gilson étant un « acousmatique » et M. Brunschvicg un « mathématicien », on voit que le débat dure toujours.

JEAN GRENIER

*
* *

KARL MARX, L'HOMME ET L'ŒUVRE. DE L'HÉGÉLIANISME AU MATÉRIALISME HISTORIQUE, par *Auguste Cornu* (Alcan).

Le titre et le premier sous-titre sont trompeurs. Qu'on ne s'attende à trouver ici ni une biographie de Karl Marx, ni une étude d'ensemble du marxisme. Le sujet de l'ouvrage est l'histoire intellectuelle du jeune Marx entre 1838 et 1845, c'est-à-dire entre le moment où il étudie et adopte d'enthousiasme la doctrine de Hegel et le moment où il l'abandonne définitivement pour construire sa doctrine propre, le matérialisme dialectique (dont la partie la plus connue est le matérialisme historique). Bien entendu, une telle histoire serait impossible si l'auteur n'évoquait pas l'ensemble de l'école hégélienne, ou plutôt des hégéliens de gauche ou jeunes hégeliens, dans les rangs desquels s'enrôle le jeune Marx avant de les combattre.

Ce gros livre, qui valut à M. Cornu le titre de docteur en Sorbonne, rendra un service considérable aux historiens de la philosophie et spécialement aux historiens du marxisme, ne serait-ce que par l'énorme travail de documentation qu'il représente. M. Cornu a lu et résumé un nombre considérable de livres, brochures, articles de revues et de journaux, qui ne sont pas traduits en français et ne le seront jamais, parce qu'ils ne représentent plus rien de vivant et d'actuel, œuvres de Bruno Bauer, de Ruge, de Moses Hess, de Weitling, de Feuerbach, de Stein.

Pour l'ensemble du public la lecture en est plus difficile, et l'on regrette que, sans tomber dans la vie romancée, l'auteur n'ait pas essayé d'évoquer plus concrètement le caractère, l'existence et le milieu de Marx. Mais il résulte de cette lecture quelques conclusions importantes.

Et d'abord le grand économiste et le grand agitateur que fut Karl Marx ne débuta ni par des études économiques ni par l'action politique et sociale. A l'origine, il fut exclusivement un juriste et un philosophe ; de son propre aveu (cf. *Morceaux choisis de Karl Marx*, chez Gallimard, p. 84), il ne fut amené à

s'occuper de questions économiques qu'en 1842-1843, c'est-à-dire au moment où il allait quitter l'Allemagne, à l'âge de 25 ans, pour venir à Paris. Et c'est à Paris seulement, et plus précisément à partir de sa rencontre avec Engels, en 1844, qu'il s'intéressera au mouvement ouvrier.

De plus — et c'est le point où la démonstration de M. Cornu heurte le plus les opinions communes — dans toute cette période où se mûrit sa doctrine philosophique, jusqu'aux *Thèses sur Feuerbach* (1845) où elle apparaît complètement fixée, l'influence des socialistes français et anglais apparaît négligeable en face de celle des philosophes allemands, et surtout de Hegel et de Feuerbach. Les écrits socialistes n'ont fait que nourrir après coup une doctrine qui s'était déjà constituée hors de leur influence.

M. Cornu met encore en lumière une idée importante : c'est que la nouvelle logique apportée par Hegel, la dialectique qui dépasse les contradictions par le mouvement de la pensée, est restée constamment l'idée centrale de Marx (ce qui montre combien les socialistes qui ont en principe ou en fait abandonné la dialectique, comme Bernstein et même Kautsky, ont tort de se proclamer marxistes). Enfin l'auteur insiste justement sur la plus puissante découverte philosophique de Marx, l'unité totale de la théorie et de la pratique par la puissance de l'activité révolutionnaire

Au moment où tant de gens, qui n'ont jamais lu Marx, se proclament antimarxistes, il est utile et réconfortant qu'un livre comme celui-ci, en dehors de toute polémique, avec tous les scrupules de la critique scientifique, prouve l'importance philosophique du matérialisme dialectique.

RENÉ MAUBLANC

***

LA POÉSIE

PARIS, par *Jean Follain* (R. A. Correa).

Se promener dans le Paris de Jean Follain, c'est suivre la carte du Tendre dans un paysage de pierres sentimentales, de métaphores subtilement photographiques et parmi des enchantements qui sont les horreurs métamorphosées peuplant les replis

sinueux de la vieille capitale. Les entrelacs de l'ironie s'écartent pour le passage nacré d'une larme, sur la face d'un admirable terroir humain, feutre fertile composé par tant de siècles d'histoire et de littérature. La couleur du livre est ce blanc si tendre de plâtre et de cervelle sous le ciel de vent d'ouest sali par la suie des cheminées d'hiver, ce blanc des cuisses des filles trop pauvres pour aller sur les plages quand elles quittaient leurs bas noirs dans les garnis connus de François Villon aux parages de la Maubert. C'est un Paris d'estampes et de vignettes modernes, avec le romantisme charmant d'un passé de romances, de chroniques et d'anciens journaux, — chasse aux lépidoptères par un papillon qui s'est détaché d'une gouache de Max Jacob. Cependant la vie déchirante va toujours et, pour nous mieux déchirer en ce Paris qui rend la France française, imite insidieusement la littérature, avec le luxe des oiseaux sur les statues des grands parcs d'ambassades et l'ombre rose des peignoirs sur les balcons populaires quand passent les soldats de la ligne dans les rues de nos dernières victoires. Jean Follain a tant de vérité dans sa grâce qu'en son livre l'anecdotique s'exalte avec naturel à la noblesse du type.

Le livre de Suarès avait pour sujet Paris comme unité royale et sainte : le livre exquis de Jean Follain nous fait flâner par la multiplicité innocente de Paris comme province de nos rêves, de nos tristesses et de notre besoin d'élégie. De même que Paris conserve tout, son moyen âge, la noblesse de son âge monarchique et l'odeur de poudre de ses révolutions, l'œil de Jean Follain se fait miroir à tous les gestes, à toutes les images, à tous les mensonges de Paris, à toutes les silhouettes de sa vie très fine et doucement argentée aux jours derniers du grand capitalisme.

GABRIEL BOUNOURE

*
* *

DU TEMPS QUE LES SURRÉALISTES AVAIENT RAISON (*Éditions surréalistes,* août 1935).

La poésie constituant par essence une approximation de ce que les philosophes nomment la réalité absolue, j'ai cru devoir ces dernières années, à propos de la dérivation de l'activité surréaliste en activité politique, formuler un doute sur la

possibilité de placer l'expérience poétique au service d'une réalité relative, fut-elle la révolution sociale du moment. Il me semblait que si émouvante et si grandiose qu'elle fut, cette révolution ne pourrait que demeurer en deçà de l'Idée pure de Révolution dont la réalité se confond avec celle de la poésie. Et je voyais par avance les poètes perpétuellement rejetés dans l'opposition extrémiste chaque fois qu'ils tenteraient de faire coïncider l'état de leur pensée avec celui d'une humanité dont ils ont la tâche de prophétiser les démarches, plutôt que de les suivre.

Les fins de non recevoir que subirent les poètes surréalistes de la part des militants communistes, la désagrégation de la doctrine surréaliste sous l'effort que l'on vit Breton accomplir pour l'assimiler au matérialisme dialectique, la dispersion enfin du groupe surréaliste placé dans une position intenable, eussent assez fortifié ma méfiance pour que je m'y tienne, si la parution d'un récent manifeste *Du temps que les surréalistes avaient raison* n'était venue la transformer en conviction.

Ecrit à l'occasion du récent Congrès des Ecrivains, ce manifeste en souligne tout d'abord le conformisme :

Le Congrès international pour la défense de la culture s'est déroulé, y lit-on, sous le signe de l'étouffement systématique : étouffement des problèmes culturels véritables, étouffement des voix non reconnues pour celles du chapitre. Adressée à cette majorité de nouveaux conformistes à toute épreuve, la phrase du discours d'ouverture de Gide : « Il me paraît à peu près impossible aujourd'hui, dans la société capitaliste où nous vivons encore, que la littérature de valeur soit autre qu'une littérature d'opposition », prenait un sens énigmatique assez cruel.

Les surréalistes, après avoir exprimé leur peu de disposition « à accepter sans contrôle les mots d'ordre actuels de l'Internationale communiste, et à approuver à priori les modalités de leur application » passent à l'attaque de la forme que prend la révolution communiste en Russie sous les ordres de Staline. Ils rappellent la récente approbation donnée par le chef russe à la politique d'armements poursuivie par la France, son effort pour rétablir en Russie, le culte de la famille, et terminent ainsi :

Bornons-nous à enregistrer le processus de régression rapide qui veut qu'après la patrie ce soit la famille qui, de la Révolution russe

agonisante, sorte indemne (qu'en pense André Gide ?) Il ne reste plus là-bas qu'à rétablir la religion — pourquoi pas ? — la propriété privée, pour que c'en soit fait des plus belles conquêtes du socialisme. Quitte à provoquer la fureur de leurs thuriféraires, nous demandons s'il est besoin d'un autre bilan ponr juger à leurs œuvres un régime, en l'espèce le régime *actuel* de la Russie soviétique et le chef tout puissant sous lequel ce régime tourne à la négation de ce qu'il devrait être et de ce qu'il a été.

Ce régime, ce chef, nous ne pouvons que leur signifier formellement notre défiance.

Une si violente impossibilité à composer avec le seul effort de construction sociale révolutionnaire de notre temps, manifesté par ceux qui représentent en France toute la poésie vivante de leur génération, dépasse par son tragique le drame de ceux qui le vivent. Il prend une portée générale, et nous incite à méditer sur le conflit qui semble ne pouvoir cesser d'opposer le poète à la cité, fût-ce même à la cité future.

Lorsqu'un poète accepte de plier sa pensée à l'état social du moment, il ne le fait qu'à son détriment, sans rien apporter en échange à la révolution. Le cas de Louis Aragon fournit un exemple de la dégradation qu'un poète peut ainsi subir. Son apologie dérisoire de la littérature réaliste [1] lors du Congrès des Ecrivains, son obscurcissement systématique du message de Rimbaud, les calomnies répandues en public sur ses anciens amis, donnèrent toute la mesure du personnage qu'il est devenu en acceptant de conformer ses convictions à des mots d'ordre politiques.

Par ailleurs, il est instructif d'observer la tolérance extrême dont les militants communistes font preuve à l'égard des préoccupations individualistes d'André Gide, ou des études, étrangères par leur objet à la révolution, de Romain Rolland qui par exemple a pu, à son aise, publier un livre sur un mystique indou.

Sans vouloir méconnaître le fait que des noms glorieux sont trop nécessaires au soutien d'un mouvement pour qu'on s'arrête à inquiéter ceux qui les portent, l'explication m'en paraît être, en outre, que dans la proportion où ils sont poètes, ni André Gide, ni Romain Rolland, ne commirent l'erreur de plier

1. Il en est encore à confondre réalisme et réalité.

étroitement aux nécessités d'une cause particulière une puissance spéculative qui englobe sans doute cette cause, mais encore la dépasse de tout le pouvoir prophétique inhérent à la pensée digne de ce nom.

A. ROLLAND DE RENÉVILLE

* * *

LE THÉATRE

AU HASARD DES SOIRÉES, par *Pierre Brisson* (Gallimard).

On est reconnaissant à M. Pierre Brisson, comme d'une preuve supplémentaire de perspicacité critique, d'avoir prévu les flagorneries et les louanges-massue que vaudraient au directeur du *Figaro* et des *Annales* ses articles du *Temps* réunis en volume, et d'avoir pris soin de délimiter lui-même nettement l'objet et la portée de ce remarquable recueil. De les délimiter d'abord par le choix du titre : *Au hasard des soirées*, puis par les nettes déclarations de son Avant-propos (« Réunissant quelques-uns des feuilletons parus dans le *Temps* entre 1925 et 1935, je n'ai pas projeté d'offrir au lecteur un tableau complet de la production dramatique pendant les dix dernières années. Pareil recueil comporte beaucoup d'omissions, de disproportions aussi... On trouvera ici une suite d'articles où les jugements, sur des sujets variés, ont pu, grâce aux circonstances, prendre un certain développement. Ne parlons d'ailleurs pas de « jugements ». Rien ne serait plus contraire à l'esprit de ces chroniques rédigées de semaine en semaine sans la moindre intention doctrinaire »), enfin par les conclusions désenchantées de la petite histoire du feuilleton dramatique, qu'il a reproduite en appendice de son ouvrage.

M. Pierre Brisson pense à juste raison qu'un article critique vaut d'abord en soi comme un poème ou un conte et que la matière ou le prétexte qui l'inspire n'a pas plus d'importance que le sujet dans l'œuvre de création. L'important, le valable, ou en tout cas la seule chose qui mérite de ne pas périr avec le journal de la veille, c'est la construction critique, soit qu'elle précise la singularité d'un ouvrage, soit qu'elle dégage des

lois, soit qu'elle revise des jugements, soit qu'elle éclaire une création d'un jour nouveau, soit qu'elle participe à une querelle littéraire ou l'institue. C'est pourquoi, le choix pratiqué par M. Brisson dans ses feuilletons, s'est beaucoup moins attaché aux auteurs étudiés qu'à la valeur circonstancielle ou durable de l'article. Si par exemple M. Pierre Brisson n'a introduit dans son recueil aucun de ses articles sur Shaw ou sur Jules Romains, c'est évidemment qu'il les a jugés moins originaux ou moins réussis ou moins justes que d'autres.

Le choix qu'a fait M. Pierre Brisson témoigne d'un auto-jugement d'une singulière sagacité. Il n'a omis aucun de ses meilleurs feuilletons et il n'en a introduit aucun qui ne soit à quelque titre intéressant et digne d'être conservé. Le livre se partage en deux parties à peu près égales, la première consacrée aux « soirées classiques et romantiques » et aux « pré-contemporains », la deuxième aux « contemporains ». La première partie a été l'occasion de quelques polémiques — sur la tristesse de Molière et sa grossièreté à propos de *M. de Pourceaugnac*, sur le réalisme de Strindberg, etc... — et il faut convenir que l'excitation de la polémique convient à merveille à M. Brisson. Les pages les plus significatives du recueil sont sans doute celles sur *Réalisme et poésie au théâtre*, à propos de *la Danse de mort*. Si éloigné que se veuille M. Pierre Brisson de tout doctrinarisme, c'est là qu'il manifeste le mieux sa haine du réalisme et sa passion de la poésie, — poésie ne se confondant ni avec l'éloquence lyrique, ni avec l'optimisme ou le romanesque béat.

Toute la critique dramatique de M. Brisson est axée sur ce pivot, et c'est ce qui le rendra injuste à l'excès, par exemple, pour M. Edouard Bourdet, trop photographe à son gré (et photographe qui retouche trop) ou M. Paul Raynal, trop éloquent et grandiloquent selon lui. Et disons tout de suite, à propos de M. Raynal, combien il est regrettable que M. Brisson n'en ait pas agi avec lui comme avec M. Sacha Guitry ou M. Marcel Pagnol. Les attaques contre *Histoires de France* ou contre *Fanny* sont précédées des articles élogieux sur *Jean de la Fontaine* ou sur *Jazz*. Pourquoi n'avoir pas reproduit le feuilleton louangeur sur *le Maître de son cœur* avant les critiques adressées au *Soleil de l'Instinct* et à *la Francerie*.

Il est rare qu'on ne soit pas de l'avis de M. Pierre Brisson. Cela tient en partie à ce qu'il n'aborde guère de sujets scabreux ou sur lesquels les opinions s'opposent violemment. Rien par exemple dans le recueil n'a trait aux recherches théâtrales surréalistes ou para-surréalistes. Le seul article sur Jean Cocteau traite de son œuvre la plus traditionnelle d'aspect, *la Machine infernale* et le feuilleton sur *Noë* d'André Obey, parfaitement judicieux quant au jugement littéraire, néglige la conception et la réalisation scénique de la Compagnie des Quinze.

Certaines visions critiques peuvent nous paraître incomplètes : de Tchekhov, par exemple, M. Pierre Brisson ne retient pas cette foi profonde dans un avenir meilleur qui colore la vie mesquine et manquée de ses héros. Et je ferais volontiers des réserves sur cette idée fondamentale chez M. Brisson que les grandes figures de théâtre — Hamlet, Phèdre, Tartufe — sont impossibles à interpréter parce que trop riches et trop complexes. Mais ce sont là points de détail. L'essentiel à mettre en relief, c'est la méthode critique de M. Pierre Brisson et la manière dont il l'utilise. Méthode et manière me paraissent de premier ordre.

La méthode, d'abord : un auteur ayant tels dons, tel tempérament que définit M. Brisson, aborde tel sujet et se propose de le traiter de telle façon. Premier point : la réalisation correspond-elle à l'intention ? Deuxième point : la réalisation est-elle satisfaisante et, si elle ne l'est pas, par suite de quelles erreurs ou de quelles insuffisances de l'auteur ne l'est-elle pas ? On le voit, rien de plus patient, de plus scrupuleux que cette méthode qui envisage successivement les rapports de l'auteur et de l'œuvre, puis ceux de l'œuvre et de l'art. Quant à la manière, la volonté de M. Brisson a été de la rendre de plus en plus animée, journalistique, de la libérer de tout pédantisme. D'ordinaire il procède par description ou évocation de l'auteur, relevées de formules piquantes ou mordantes. Suit l'analyse descriptive de l'ouvrage, avec arrêt à chaque trébuchement. Et c'est ici qu'on peut surprendre le secret critique de M. Pierre Brisson : l'un de ses mots favoris est « porte-à-faux ». La pièce, ou la scène, ou la psychologie sont en porte-à-faux. Qu'est-ce à dire, sinon qu'il y a rupture d'inspiration ou

de moyens ? M. Pierre Brisson, et c'est là son don fondamental, est sensible jusqu'à l'angoisse à la logique interne d'une œuvre. La moindre dérogation, le moindre faux-pas le met en alerte, et il n'a de cesse qu'il n'ait décelé le motif du déraillement. Quand ce motif lui apparaît comme une concession au goût du gros public, en particulier à ce qu'il appelle le théâtre rose, il voit rouge et fonce comme un taureau. Quand il s'agit d'une impuissance créatrice, il n'hésite pas à l'indiquer cruellement. Quand il s'agit d'une force de création qui a emporté trop loin le créateur, son rappel à l'ordre se fait discret et respectueux, tout en restant ferme.

On le voit, c'est à un art conscient de tous ses moyens et les dominant, à un art accompagné d'une entente scénique non pas superficielle, mais profonde et coïncidant avec une exigence intérieure, en d'autres termes à un art tout classique que vont les préférences de M. Pierre Brisson. Les évasions dans la fantaisie, une certaine forme de lyrisme ne lui demeurent pas étrangères, et il les admet en principe, mais il y est plus sensible aux moindres fausses-notes. Il a beau admirer Giraudoux, Giraudoux le gêne souvent. Il reste que M. Pierre Brisson, si souvent accusé de détester le théâtre, se fait en réalité de l'art dramatique l'idée la plus haute et la plus noble, sinon la plus libre. Il a comme chacun ses limites, mais son champ d'admiration qui va de Strindberg à Giraudoux est déjà assez vaste. Il a surtout cette vertu si rare dans les critiques d'aujourd'hui de savoir se donner et de ne pas savoir se prêter.

BENJAMIN CRÉMIEUX

*
* *

LES ARTS

Paul Signac

Il avait soixante-douze ans, mais paraissait décidé à vivre encore fort longtemps. Sa mort enlève à la peinture contemporaine une de ses figures les plus populaires. Ce fut un combattant. Il le fut de maintes façons : en fondant le Salon des Indépendants, en révolte contre les Salons officiels, les seuls qui retinssent alors l'attention du public ; en adoptant un procédé pictural révolutionnaire : *la division ;* enfin en prenant

la plume pour défendre cette nouvelle technique. D'où un livre « De Delacroix au néo-impressionnisme », tout entier tributaire des fameuses déclarations de Delacroix en lesquelles se résume un des visages de la peinture, mais non la peinture tout entière, comme le pensèrent les Divisionnistes. Ne soyons pas trop dupes de ce « beau cri », comme l'écrivait Signac : « L'ennemi de la peinture est le gris ». On pourrait en effet dire également : « L'ennemi de la peinture est la couleur » et citer à titre d'exemple toute la peinture espagnole, Vélasquez en tête, la plus grande partie de la peinture flamande et bien des égarés de génie un peu partout. C'est pourquoi, avant d'énoncer une vérité, il est bon d'avoir le sens du ridicule et l'esprit d'ironie (tourné contre soi-même). Muni de ces précieux remèdes contre le dogmatisme, on révisera les deux propositions précédentes, et l'on serrera l'absolu de plus près en décrétant : « pas de couleur sans l'aide du gris ». Pour avoir méconnu cette vérité, que Seurat respectait cependant, Signac peignit outre de prestigieuses aquarelles, des tableaux vibrants fort bien composés, mais d'une égalité d'éclat un peu monotone (ne pourrait-on avancer à ce propos que le grand peintre est celui dont les œuvres, réunies dans une salle, donneraient le mieux l'impression de la diversité ?).

Pour nous en tenir à l'activité de Paul Signac, on ne peut demeurer indifférent au fait que l'abandon, par cet homme en pleine santé, de la présidence du Salon des Indépendants, œuvre dont sa vie paraissait inséparable, précéda de si peu sa disparition. Il est des démissions prophétiques. On peut ajouter que ce salon semblait agoniser par l'effet d'une lourde faute dont Paul Signac porte en partie la responsabilité ; je veux parler du classement selon l'ordre alphabétique. Un salon de combat, comme l'est essentiellement celui-ci, où l'assaut contre la routine implique des formations serrées réunies sous des étendards divers, ne peut s'accommoder d'une mesure qui disperse les forces, détruit en apparence la cohésion des efforts non conformistes, supprime les idéaux adoptés par des groupes et introduit l'égalitarisme dans la seule activité peut-être qui ne le tolère pas.

Mais Paul Signac, si attaché à l'idée révolutionnaire, aurait certainement adopté à nouveau le classement par tendances qui

assura le triomphe de l'ancien Salon, si le temps lui avait permis d'apprécier les résultats de la tentative qui se prépare dans ce sens. Il est en effet de la plus élémentaire justice de permettre aux artistes liés dans la vie par un idéal commun d'exposer leurs œuvres en commun.

ANDRÉ LHOTE

*
* *

REVUE DES REVUES

VOYAGE EN SUISSE

La *Feuille centrale de l'Université de Zofingue*, un peu trop souvent déchirée par les conflits des vieux et jeunes Zofingiens, a donné dans son numéro de mai un « Voyage non sentimental » de Ch.-A. Cingria :

En Suisse, on vous fait payer cher, mais on ne vous vole pas, car dans ce cas l'indigène, qui lui aussi paye cher, se volerait lui-même. C'est surtout cela, ce sentiment qui justifie — qui est agréable — qu'il n'y a pas une inégalité de traitement entre l'indigène et l'étranger, qui fait revenir ce dernier et même, dirais-je aussi, le ressortissant des pays à change bas. L'on déteste être exception. L'on payerait pour ne pas l'être. Ce que veulent les Hollandais et les Américains n'est pas tant faire une économie, que ne pas être exception — ne pas éveiller un rictus goguenard — quand ils consomment. Ce qu'ils payent alors, et cher bien entendu — pas trop : à son prix — c'est ce confort des physionomies, où à aucun titre n'est inscrite une suspicion que vous venez dans ce pays *faire une affaire*. Le confort moral est aussi important, sinon plus, que le confort physique. Le ressortissant d'un pays à change haut, qui vit dans un pays à change bas, se démoralise : il devient avare, fêtard, soupçonneux et abject. Il faut songer à cette hygiène plutôt que trop tard payer des psychiatres. Le ressortissant d'un pays à change bas qui vient dans un pays à change élevé, n'éprouve pas ce dérèglement. Certes il paye cher, donc s'appauvrit; mais dans le même temps il s'anoblit. Cela est sensible surtout chez les enfants. Il faut voir l'air luxueux qu'ils prennent après un séjour de trois mois en Suisse. Ce n'est pas que la nature qui fait ça — le climat physique — c'est aussi et principalement ce je ne sais quoi de cossu et de libre qui fait un habitus heureux à contracter et qui n'existe que parce que la Suisse est chère.

Contradictoirement avec ce qui vient d'être dit, il y a des choses fort bon marché en Suisse. Une femme, pour 3 francs,

peut s'acheter une grande étoffe légère à fleurs, qui drape et fait une robe. C'est même du grand style. J'ai vu cette robe à Lausanne dans une vitrine. On trouve aussi des petites valises de bain vertes, jaunes, vermillon, très jolies, pour 1 franc, 2 francs.

... Je crois que nulle part on ne parle si bien. C'est rustique pourtant, mais pas rustique fertile en tours naïfs, directs — bibliques, comme dirait Ramuz en pensant à ce qu'il utilise du parler vaudois. — C'est mieux peut-être ainsi. Malgré cette tenue, cette correction, cette politesse et cette clarté, ou à cause de ces traits qui, sauf un peu d'hypocrisie, ne sont pas des défauts, Fribourg est le canton, le pays le plus spécifiquement suisse. Il faut un peu aller dans les campagnes pour s'en rendre compte. Ce n'est que là qu'on rencontre des *êtres*. Car le Suisse, c'est ça : une plante, un homme mesuré, fort, égal, un guerrier depuis longtemps à l'état de paix, et qui ne craint rien, n'attend rien, qui respire calmement son air, d'une ample belle poitrine. Les protestants ont des neurasthénies, le pâtre fribourgeois n'en a pas. Il dit *oui*, *non*, pour ce qui est raisonnable (conforme à son droit). Il le dit avec politesse. Il pense au gain. Tout le monde dans une famille travaille à droite et à gauche incessamment dans la nature domestiquée et la nature sauvage. Ils font plusieurs choses à la fois : cherchent du sable dans les rivières pour mouler et faire des plots ; tiennent un café, font leur fromage, leur charcuterie, soigent et parquent leurs bêtes. Les gosses, pendant ce temps, ramassent du bois ou cueillent des mûres dans les ronces. Il faut que chaque instant rapporte, mais ce n'est pas fébrile : c'est entré dans la vie et si bien que l'on ne s'en aperçoit que par une stabilité très grande.

*
* *

DES LETTRES DE RIMBAUD

M. Jean-Marie Carré a retrouvé au Consulat Français d'Aden, et publie dans la *Revue de France*, un dossier contenant treize pièces « relatives aux entreprises éthiopiennes et à la succession d'Arthur Rimbaud. » Ce dossier avait été tout d'abord découvert par Albert Londres qui s'apprêtait à le publier lorsque la mort le surprit. Il comprend plusieurs lettres du poète dont la vie au Harrar nous est, par elles restituée. En voici quelques passages :

Lettre au Consul de France à Aden, à propos de la vente d'armes que Rimbaud avait entrepris d'effectuer au roi Ménélik (30 juillet 1887) :

Monsieur le Consul,

J'ai l'honneur de vous rendre compte de la liquidation de la caravane de feu Labatut, opération dans laquelle j'étais associé selon une convention faite au consulat en mai 1886.

Je ne sus le décès de Labatut qu'à la fin de 86, au moment où, tous les premiers frais payés, la caravane commençait à se mettre en marche et ne pouvait plus être arrêtée, et ainsi je ne pus m'arranger à nouveau avec les créanciers de l'opération.

Au Choâ, la négociation se fit dans des conditions désastreuses : Ménélik s'empara de toutes les marchandises et me força de les lui vendre à prix réduit, m'interdisant la vente au détail et me menaçant de les renvoyer à la côte à mes frais ! Il me donna en bloc 14.000 thalers de toute la caravane, retranchant de ce total une somme de 2.500 thalers pour paiement de la deuxième moitié du loyer des chameaux et autres frais de caravane soldés par l'Azzaze et une autre somme de 3.000 thalers, solde de compte au débit de Labatut chez lui, me dit-il, tandis que tous m'assurèrent que le roi restait plutôt débiteur de Labatut.

Traqué par la bande des prétendus créanciers de Labatut, auxquels le roi donnait toujours raison, tandis que je ne pouvais rien recouvrer de ses débiteurs, tourmenté par sa famille abyssine qui réclamait avec acharnement sa succession et refusait de reconnaître ma procuration, je craignais bientôt d'être dépouillé complètement...

Arthur Rimbaud s'employa à payer exactement les créances de son ex-associé. Il en rend compte ainsi dans une lettre du 9 novembre 1887 :

« ... la nouvelle de mes vertueux procédés se répandait au loin ; il se leva, de ci de là, toute une série, toute une bande, toute une horde de créanciers à Labatut, avec des boniments à faire pâlir, et cela modifia mes dispositions bienveillantes, et je pris la détermination de descendre du Choâ au pas accéléré. Je me rappelle qu'au matin de mon départ, trottant déjà vers le N. N. E., je vis surgir d'un buisson un délégué d'une femme d'un ami de Labatut, me réclamant au nom de la Vierge Marie une somme de 19 thalers, et, plus loin, se précipitait du haut d'un promontoire un être avec une pèlerine en peau de mouton, me demandant si j'avais payé 12 thalers à son frère, empruntés par Labatut, etc. A ceux-là je criai qu'il n'était plus temps !

La veuve Labatut m'avait, à ma montée à Ankobeur,

intenté auprès de l'Azzaze un procès épineux tendant à la revendication de la succession. M. Hénon, voyageur français. s'était constitué son avocat dans cette noble tâche, et c'était lui qui me faisait citer, et qui dictait à la veuve l'énoncé de ses prétentions, avec l'aide de deux vieilles avocates amhara. Après d'odieux débats où j'avais tantôt le dessus, tantôt le dessous, l'Azzaze me donna un ordre de saisie aux maisons du défunt. Mais la veuve avait déjà caché au loin les quelques centaines de thalers de marchandises, d'effets, et de curiosité laissés par lui et, à la saisie que j'opérai non sans résistance, je ne trouvai que quelques vieux caleçons dont s'empara la veuve avec des larmes de feu, quelques moules à balles, et une douzaine d'esclaves enceintes que je laissai.

... La veille de mon départ d'Antotto, montant avec M. Ily chez le monarque pour prendre le bon sur le Dedjatch du Harar, j'aperçus derrière moi dans la montagne le casque de M. Hénon qui, apprenant mon départ, avait franchi avec rapidité les 120 kilomètres d'Ankôbeur à Antotto, et, derrière lui, le burnous de la frénétique veuve, serpentant au long des précipices....

M. Jean-Marie Carré a accompagné ces importants inédits d'un commentaire qui les situe, et en fait valoir le sens.

A. R. R.



CORRESPONDANCE

M. Georges Roditi, directeur de *l'Homme Nouveau*, nous écrit :

Dans la *Nouvelle Revue Française* du 1er Août, M. Jean Grenier déclare que « *l'Homme Nouveau* propage les idées du Plan du 9 Juillet et croit que le politique dépend de l'économique (Marché ou champ de bataille, dilemme de l'Europe — écrit Déat) ».

Nous avons en effet publié un article de politique étrangère de Marcel Déat dont on pourrait à la rigueur dégager la conception du monde que nous prête M. Jean Grenier (on pourrait la dégager avec à peu près le même degré de vérité de n'importe quel article de journal déclarant que tel ou tel pays a besoin d'un débouché pour le trop plein de sa population). Mais contre cette conception prise en elle-même, contre cette philosophie de l'histoire, nous nous sommes déclarés maintes fois en termes non équivoques. Depuis notre premier numéro, nous nous réclamons d'Henri de Man pour qui le socialisme est une idée et une

volonté. En mai 1934, nous écrivions : « Nous croyons à la toute puissance des idées quand c'est la voix même d'une époque qui les proclame à travers le monde. Toute puissance dans tous les pays, dans toutes les classes sociales, sous tous les régimes ». Critiquant la conception matérialiste de l'homme et de l'histoire, nous l'avons définie : « une conception qui permet de liquider d'un seul coup tout ce qui a constitué jusqu'ici la trame de l'histoire : les vertus et les vices, l'instinct d'obéissance ou de domination, le patriotisme, le courage et la lâcheté, l'amour et la haine, l'honneur et la honte, l'orgueil, la gloire, l'aventure. Dans l'univers marxiste, où ces mots et beaucoup d'autres n'ont plus aucune signification autonome, où les œuvres de Plutarque et de toute sa descendance intellectuelle ne sont pas même brûlées mais jetées et oubliées, que reste-t-il ? Il reste deux classes sociales en lutte dont l'une exploite l'autre. » Enfin, dans le numéro de juin dernier : « Si l'on cherche les constantes de notre revue depuis son premier numéro jusqu'à celui-ci, je crois qu'on n'en trouvera qu'une, mais qu'on la trouvera partout : la volonté de séparer la conception économique socialiste de la philosophie marxiste à laquelle elle est traditionnellement liée et de l'intégrer à notre civilisation prétendue « bourgeoise » et à notre morale prétendue « de classe ».

GEORGES RODITI

*
* *

L'on nous fait remarquer que l'ouvrage d'Ergon Erwin Kisch, *la Chine secrète*, dont la *N. R. F.* a récemment rendu compte, contient diverses erreurs de fait.

C'est ainsi que M. de Martel — contrairement à ce qu'affirme E. E. Kisch (pp. 140-141 de la traduction) — a bien séjourné en Chine du 30 juillet 1913 au 26 juillet 1918, mais en qualité de premier secrétaire de la Légation. A la date du 11 novembre 1918, M. de Martel était, depuis le 26 juillet précédent, chargé de mission en Sibérie, le Ministre de France à Pékin étant à cette époque M. Boppe. Enfin, M. Jacques Bardac (et non Bardacque) n'est arrivé en Chine qu'en 1923 en qualité de secrétaire de l'agent général de la Société de Gérance pour la Banque Industrielle de Chine. Il n'est devenu Directeur de l'agence de Pékin de la Banque Franco-Chinoise qu'en 1929.



Les *Lettres* de Lewis Carroll, que la *N. R. F.* a données dans son numéro d'Août, ont été publiées par les soins de Miss Evelyn Hatch aux éditions Macmillan et Cᵒ, à Londres.

L'AIR DU MOIS

ANDRÉ SUARÈS ET « LE PARADOXE DE LA GLOIRE »

Par une ironie de Jupiter qui, comme tous les dieux, aime d'arriver à ses fins par des voies tortueuses, il advient à Suarès ce qu'il a mis le plus de soin à éviter. Forclos du succès par volonté hautaine et par excès d'amour de la gloire, le mince accident d'un double laurier lui échoit. Que la pudeur de son exil et son silence magnanime acceptent avec simplicité, quand lui-même n'a jamais trahi sa condition idéale, de voir deux jurys littéraires entrer enfin dans la leur. Un tel accord du fait et du droit, en son invraisemblance, a la beauté d'une chimère. Et ceux qui aiment Suarès depuis qu'ils savent lire, comment n'applaudiraient-ils pas à la décision de quelques écrivains qui ont commencé d'apprendre à lire et découvrent la joie de « saluer la beauté » ? Mais rien ne sera dit contre eux, puisque l'idée noble leur vint de réparer l'injustice de notre temps envers un poète à qui nous devons tout et tout fut refusé.

Dans sa solitude désertique, Suarès a dévoré l'insulte du silence dont il fut accablé. Telles furent les représailles du siècle envers ce grand contempteur, qui à vrai dire ne méprisa que par amour. Il est l'homme de qui toutes les chances furent niées, et d'abord par lui-même. Nous ne trouverons point d'excuse pour notre époque à dire que Suarés ne pouvait recevoir sa preuve que de lui-même et que la gloire ne pouvait briller pour lui que comme une lueur d'invisible suprématie dans le fond de la crypte intérieure. Par une condition qui est le mystère de son essence, il lui fallait peut-être une défaite temporelle pour accomplir son héroïsme. De cet aveu qu'il a fait une ou deux fois pour en savourer l'amertume ou pour s'accommoder de son malheur, reconnaissons tous que le siècle abusa avec une grossièreté inouïe.

Nul n'a commencé par désirer les fêtes du triomphe avec

plus de violence. Parce que rien de tiède ne peut exister dans cette âme ardente, ce qu'il y a de plus charnellement exaltant dans la gloire païenne enivre ses jeunes puissances. Il a brûlé de saisir l'empire, à vingt ans, dans la lumière romaine et l'orgueil de l'unité. C'est que l'amour de la gloire est le moteur même de la vie héroïque et tout l'honneur à l'antique. Or le Condottiere « pense en ancien une fois sur deux », c'est-à-dire en réaliste passionné qui veut toute l'épaisseur de la vie, toute la pâte de la matière, tout le volume de la statue. Il est parti pour l'Italie afin de se couronner lui-même. Au moment où les symbolistes acceptaient la démission du vouloir-vivre en s'adonnant à d'immobiles nostalgies, lui a voulu la grande action, la profusion et l'éclat, les splendides villes, l'héritage des siècles amoureux et guerriers, les trésors de la passion et de l'art, le royaume de l'Homme Renaissant, l'Uomo Universale, le triomphe de la Personnalité accomplie. Quand il rendait visite à Donatello, à Botticelli, à Léonard, à Michel-Ange, il était poussé par une fougueuse volonté de rivaliser avec leurs créations les plus hautes et l'ampleur de leur renommée. Surtout il était avide de s'emparer du royaume que Wagner avait embrassé dans son appétit de puissance. A Bayreuth, au sortir de son adolescence, à Venise, à la mort de l'enchanteur, le jeune Suarès, nourrissant « les vastes pensers de la gloire » s'est senti désigné, n'en doutons pas, pour être l'appelé au trône et l'héritier de l'empire.

Cet immense amour de la gloire devient un jour passion de la retraite et culte amer de l'obscurité, non point par démenti de l'événement et déception temporelle, mais par l'effet d'une loi intérieure de transmutation. Semblable à lui-même, contraire à lui-même, l'appétit du triomphe devient, par le mûrissement de sa propre force, appétit du silence. Dégoût derrière l'ardeur, excès qui dépasse l'objet, élan vers le plus haut destin. Le mot gloire n'est conservé qu'à la condition de revêtir un autre sens. Rien de plus essentiel chez Suarès que ce renversement du pour au contre : c'est la loi de son alchimie intérieure et le témoignage de son besoin mystique. Toute passion qui se démesure au point de prendre pour terme l'infini doit aboutir à nier le fini de son premier objet et de sa première forme. Une puissance altérée démesurément de sa propre pureté doit nier tout ce qui la manifeste et voir une négation en tout ce qui la réalise. Un amour de la gloire qui ne prend pas en mépris la gloire temporelle n'est qu'un appétit de gloriole. Ainsi la vraie puissance aboutit à un « rêve » où s'identifient la mysticité et

le sentiment poétique, le culte de la « vérité » et l'honneur du Condottiere. Dans le Voyage de Caerdal on voit l'action triomphante prendre honte d'elle-même et se purifier sous les voûtes de la *conscientia pressa*. Comme le vouloir conquérant se renonce dans la contrition et la mort sous les arcs de Ravenne, le rêve païen de la gloire, en sa démesure même, se renverse et s'assouvit en l'humilité du cœur chrétien. Suarès a renoncé à la vie d'éclat et de « tempête » où aspirent naturellement, selon Pascal, les âmes faites pour l'amour ; il a renoncé au bruit de la renommée pour endurer dédaigneusement l'outrage du silence. Il a connu dans sa retraite l'orgueil d'être égal à ce malheur voulu par une fière humilité.

Mais verse-toi plutôt le fiel de tes calices.
Et te couche humblement dans ton immense orgueil.

disait l'Oraison du Prince, un des premiers poèmes de Suarès. Plus grand est l'orgueil de s'être conquis douloureusement sur les objets finis, plus grande est l'humilité devant l'objet infini qui tente la passion d'amour. L'appétit de domination n'est plus alors qu'un appétit d'être infiniment victime. Fiévreuse alternance et mélanges indicibles, où les puissances de l'âme changent de signes et perdent leur identité. Naîtra de là le besoin d'un dépassement mystique qui éclairera cette circulation des contraires d'une lumière étrangement sereine. En attendant Suarès ne voit plus de triomphe que dans la défaite, plus de héros qu'en Philoctète abandonné. Il refuse tous les signes de la gloire par fidélité à une idée de la gloire si haute qu'elle n'a plus de signes. Car la vérité de la gloire exige non seulement qu'on ne la recherche pas, mais qu'on proscrive tout ce qui pourrait la manifester. Alors la gloire de l'Homme n'est pas autre chose qu'une espèce de gloire de Dieu en l'Homme. Mais il n'est pas permis d'abuser d'un mot qui donnerait à penser que le moi misérable se peut diviniser.

Voilà ce que Suarès, tournant le dos au monde, et enfermé en ce paradoxe de se vouloir écrivain sans public, nous a appris à l'âge où nous nous cherchions parmi les plus vains décors et le mensonge médiocre des barrésismes. Pour trouver l'or pur de la vraie gloire, il en a méprisé toute la monnaie qui a cours : il a renoncé au succès pour le rayon mystique qui récompense les forts, le signe de rédemption qui illumine enfin le chevalier de soi-même. Le « paradoxe de la gloire » n'est qu'un aspect du paradoxe général de cette vocation d'artiste. C'est le paradoxe de la sainteté dans le genre de vie qui est sans doute le

plus contraire à la sainteté, la vie du Condottiere de poésie.

Comme un parfait chimiste et comme une âme sainte

Suarès a choisi la détresse de la parfaite déréliction, car la vérité de la gloire ne peut être que la récompense accordée à l'homme idéal quand celui-ci s'est dégagé lentement de l'homme individuel, à force de vivre bellement, saintement. Que le même homme ait pu écrire le Voyage du Condottiere et la Visite à Pascal, cela ne peut paraître un double mensonge qu'à ceux qui n'ont point vu que c'est au même titre que Caerdal est prince en Italie et « ami de la vérité » en Port-Royal. Cette grande manière seigneuriale apportée dans la vie de l'esprit, selon le mot que Mallarmé appliqua, je crois, à Tennyson, ne se distingue pas en Suarès du besoin religieux de mourir à tous les vains objets pour se survivre en sa vérité idéale. La sainteté est la véritable aristie. Le paradoxe de la gloire consiste à donner à l'appétit de la grandeur un objet qui détruit toute grandeur, étant l'infini même.

Le « paradoxe de la gloire » illustre les ambiguïtés douloureuses d'une conscience empirique qui est ainsi toute traversée de flammes mystiques. L'art est à la fois santé et maladie, façon de vivre et façon de ne pas vivre, la poésie est à la fois souffrance et délivrance, balancement sans répit de l'existence au néant et du désespoir au salut. Le Condottiere, tout brûlé d'amour de la gloire est voué au supplice et au triomphe d'éprouver sans fin, selon le mot de Jaspers, « que rien ne réussit que ce qui finalement échoue ». Dans une solitude qui lui est prison et salut, geôle et affranchissement, il est condamné à la recherche de la gloire par les voies du perpétuel échec. Il chante les antiennes de la retraite et en même temps son « âme de colère » maudit les hommes qui l'ont laissé sans rien. Il s'est mis hors des atteintes de la déception et il ne laisse pas de l'éprouver. Bien des fois, il languit dans les dunes de la solitude et les sables de son abandon ; c'est que l'amour de la gloire, même sous sa forme la plus naïve, persiste indestructible, comme une forme de cette innocence sacrée du désir que l'artiste ne pourrait perdre qu'en cessant d'être artiste. Et puis la victoire n'est pas remportée une fois pour toutes ; il faut que le poète recommence à tout moment son ascension vers l'authenticité de la gloire en combattant le soupçon sacrilège qu'il s'est donné à une ombre. C'est pourquoi il semble parfois reprocher au siècle la loi sévère qu'il ne tient que de son propre choix ; il lui en veut d'un silence qui était le seul climat où il pût

élaborer son poème de défaites-victoires. Et ce mécontentement ajoute aux raisons qu'il a de se détester lui-même dans le moment où il devrait le plus éprouver l'orgueil d'une puissance en sa plénitude. Mais qui ne voit que la grandeur de Suarès est faite de ces combats et de cette ambiguïté. Son honneur est de s'y tenir en repoussant les solutions dont les autres se satisfont économiquement dans les doctrines et les dogmes, en restant fidèle au moi, fils de l'un et du multiple, héros tragique, condamné à la perpétuelle défaite d'une victoire sans répit.

Suarès pour ne point manquer à lui-même était forcé de tourner le dos à son siècle, il le devait à sa vocation. Le siècle n'a point manqué à la sienne en lui réservant tous les outrages nécessaires. Vingt chefs-d'œuvre depuis vingt ans n'ont jamais été accueillis que par un parfait silence entrecoupé des injures de deux ou trois porcs de plume. Le siècle enfin a eu honte — paradoxalement — d'être si semblable à tous les siècles des siècles qui ont toujours condamné les plus beaux poètes à mourir par pudeur de vivre.

GABRIEL BOUNOURE

SAINT-DENIS

Une pluie froide noyait le Dimanche de cette pauvre humanité qui n'en a pourtant que cinquante-deux par an. Cependant, nous arrivâmes à Saint-Denis par une avenue aux espaces magnifiques, bordée de tours noires, qui contraignent dans leurs carapaces de fer des explosions dignes de la plus grande guerre ou révolution, et, en attendant, de modestes éclairages. Ah, c'est vraiment une avenue royale. Entre ces gazomètres géants, galopèrent à tombeau ouvert les quarante rois qui firent la France.

Après cela, nous tombâmes dans une petite ville qui n'a ni entrée ni sortie, enfin dans une plaine où une misère décente étend ses abris maussades sur des kilomètres entrecroisés. Sur cette plaine règne Doriot. Mais on est bourgeois ou on ne l'est pas, c'est la basilique que je viens voir et non pas un quart d'Internationale.

C'est toujours drôle de voir une église ogivale qui tient debout, prise dans le bitume, au milieu des courts déserts vaguement respectueux dont l'a entourée un xxe siècle assez souvent archéologue, quelquefois même claudélien. Ce xxe siècle ressent, du reste, le vide de son étonnement et toujours dans

quelque coin de la place pose une pissotière comme il n'y en avait certes pas au Moyen Age.

Ne disons rien sur la beauté, cette beauté que ronge encore un jour de pluie, cette beauté absurde, perdue, insupportable, haïssable, cette beauté jaillie dans un siècle étranger.

Une mosquée ne serait pas plus insolite que ce fragment chanteur parmi les surfaces inertes de notre temps. Entrons. C'est l'heure des vêpres. Il y a un peu de monde dans la nef. Une petite foule de touristes qui attend l'heure de se ruer sur les tombeaux que leurs grands-papas vidèrent avec tant de vertu, une petite foule apeurée et bossue sous la nef qui enlève la pierre au ciel dans une éruption qui devrait tirer nos bras aussi, nous arracher un cri. Mais rien, ce siècle n'est pas encore tout à fait déchiré. Le chœur est bourré de costumes et d'uniformes. Justement les vêpres finissent et le chœur expulse une longue procession dans la nef.

Derrière le bedeau et les prêtres, il y avait cent garçons et cent filles. Si les filles avaient sur la tête un voile blanc, les garçons avaient des tambours et des clairons. Et ce fut soudain une gloire naïve qui nous battit aux tympans.

Petit bourgeois du Dimanche qui vague, ignoble touriste qui laisse sur toute chose sa bave de colimaçon, je regardais avec les apparences de la curiosité ces filles nées au royaume de Doriot qui montraient sous la gaze des visages boutiquiers énigmatiques (voteront-elles fasciste ou communiste ? deviendront-elles cocottes dans le quartier des Ternes ou produiront-elles des enfants ?) et ces garçons qui sonnaient et battaient.

Il y avait cent garçons robustes qui tournaient en rond dans les ombres augustes et qui, sacrée histoire, jouaient Sambre-et-Meuse.

Dans la cave, Louis XVI ronflait.

DRIEU LA ROCHELLE

LES DEUX CORTÈGES

C., à qui l'avenir de la France n'est pas indifférent, revenait d'un voyage dans un pays de dictature.

« Je suis effrayé, disait-il, de cette surexcitation guerrière qui y règne. Un jeune garçon, qui me servait à table et me parlait à cœur ouvert, brûlait d'enthousiasme à l'idée d'être bientôt mobilisé. Il me répétait comme venant de lui tout ce qu'il avait lu dans les journaux, tout ce qu'on lui avait appris à l'école. — Je songeais en l'écoutant le cœur serré à mon attitude pendant la guerre, toute de conformisme et de « jusqu'au-

boutisme ». Me la suis-je assez reprochée quand j'ai compris, mais trop tard, l'étendue et l'inutilité du massacre ! »

Et il alla s'enrôler dans une formation « anti-fasciste » l'hiver dernier.

Récemment il parlait de sa nouvelle expérience politique :

« C'est entendu, il existe en France une masse impressionnante de gens décidés à défendre leurs libertés et la paix. Mais j'ai peur que par la faute de leurs chefs cette masse ne serve qu'à *conserver* un état de choses mauvais : parlementarisme impuissant, électoralisme pourri, mendicité organisée, avachissement général... enfin tout ce qui s'est corrompu de l'héritage du XIXe siècle, sans essayer d'y porter remède. Sauvegarde-t-on pour cela nos libertés ? Mais les grandes compagnies, les riches sociétés sont ravies d'avoir affaire à des régimes faibles, si faciles à acheter (voyez la « liberté » de la presse). Est-on sûr d'éviter la guerre ? Mais une guerre contre une dictature pourrait déchaîner l'enthousiasme (voyez 1914, où pourtant Guillaume II était plus libéral qu'Hitler).

— Alors que faites-vous ?

— Eh bien, je préfère encore le moindre mal ; et pour des raisons d'humanité je demeure là où je me suis inscrit, bien que j'aie l'impression que mon groupe serve surtout à sauvegarder les privilèges d' « oligarchies » solidement installées dans le pays, plutôt qu'à barrer la route à une « tyrannie ».

— Faites attention : votre attitude n'est pas très nette. N'oubliez pas que le 14 juillet il y a eu quelques victimes : ce sont les pauvres gens qui ont voulu voir les deux cortèges l'un après l'autre, celui de la Bastille et celui de l'Etoile. La police les a assommés, ils n'avaient pas droit à l'existence, on ne savait où les classer.

Vous avez le droit d'avoir des habits sur mesure, mais il faut que les idées soient de confection. C'est dommage, parce que vos idées sont peut-être cohérentes et applicables et que je n'en suis pas éloigné. »

JEAN GRENIER

MESSIMY, DREYFUS, BARRÈS

Après la cassation de l'arrêt du Conseil de guerre de Rennes, c'est Messimy qui fut chargé par la Commission de l'armée, le 13 juillet 1906, de présenter à la Chambre le rapport concluant à la nomination de Dreyfus au grade de commandant et de Picquart à celui de général.

Le projet fut adopté par 442 votants contre 32. Parmi ces derniers était Barrès.

Perseverare diabolicum.

J. B.

A COTÉ OU EN FACE ?

M. Ramon Fernandez m'invite à méditer un passage de Péguy qui, dans sa note sur la philosophie bergsonienne (note dirigée contre mon antibergsonisme), prononce que le vrai critique doit se mettre « à côté » de la pensée qu'il discute, non « en face », chercher à sympathiser avec elle, non l'attaquer.

Je demande à M. Fernandez :

Est-ce que Péguy s'est mis « à côté » ou « en face » de Lavisse, de Rudler, de Blum, de Halévy ?

Est-ce que Bergson s'est mis « à côté » ou « en face » de l'associationniste ?

L'idée de Péguy était celle-ci : Mettez-vous en face de mes ennemis, non de mes amis.

JULIEN BENDA

DONC, POLÉMARQUE...

Donc, *Polémarque*, vous ne marchandez pas vos hourrah à l'éloquence d'Hitler et voudriez que la France s'unisse à lui pour faire la guerre au bolchevisme.

Que haïssez-vous dans le bolchevisme ? La destruction de la liberté ? La ruine de l'art ? de la civilisation ? Toutes ces choses sont-elles si brillantes en Allemagne et en Italie ?

Parlez donc net. Ce qui vous terrifie dans le bolchevisme, c'est la suppression des classes possédantes, c'est l'anéantissement des privilèges bourgeois, dont vous savez bien que le fascisme, quoi qu'il dise, les maintient.

N'espérez pas trop. Vous dites à Blum que les ouvriers français ne vont pas se faire casser la figure pour mettre au pas le fascisme italien, son ennemi personnel. Croyez qu'ils se la feront casser moins encore pour arrêter le communisme russe, qui ne menace que vos classes.

JULIEN BENDA

ELEUTHERIANA

Job pleure à la pensée que, si on frappait Mussolini, on frapperait le peuple italien, qui est bon, qui traverse une crise de démence dont il se remettra si on lui laisse le temps.

Ne tuez pas ce chien enragé qui va vous mordre ! *Job* vous assure que, dans dix ans, il sera guéri.

*

Basile s'esclaffe du « bellicisme des pacifistes. » Les voilà qui, pour sauver la paix, veulent faire la guerre !

Figurez-vous, *Basile*, que, pour faire lâcher prise à un apache, cet homme qui se dit « gardien de la paix » a tiré sur lui un coup de revolver.

*

— C'est votre Société des Nations d'où vient tout le mal. Sans elle, l'Italie règlerait ses comptes seule à seule avec l'Érythrée, comme nous l'avons fait avec l'Algérie, l'Angleterre avec l'Inde, et le monde ne serait pas en feu.

— Mais oui, *Nestor*. Et foin de nos tribunaux, de nos lois, de notre « Moralisme » ! Sans eux un Stavisky s'expliquerait en champ clos avec son gibier, et nous n'aurions pas de ces déplorables « affaires », qui jettent la moitié de la France contre l'autre.

*

« Puisqu'on finit toujours par négocier, explique *Pamphile* au condottiere romain, pourquoi ne pas commencer par là, au lieu de partir en guerre ? »

Comme si on négociait sur le même ton après Iéna ou après Sedan.

Voilà pourtant ce que fait écrire l'esprit de conciliation.

*

Pamphile écrit encore :

« A deux reprises, la S. D. N. a trouvé moyen de ne point appliquer les sanctions, alors que son statut le lui commandait. Pourquoi ne ferait-on pas encore de même ? »

Pourquoi ? Mais parce que, ayant manqué deux fois à mon devoir, il peut arriver, *Pamphile*, que je n'y veuille pas manquer une fois de plus.

JULIEN BENDA

QUESTION D'AGE (I)

Voici quatre jeunes gens qui se promènent au Luxembourg en rêvant tout haut de littérature — et de la meilleure. Ils n'ont pas assez de sarcasmes pour Bordeaux, Bourget, Barbusse, etc. Ils sont très difficiles : ils n'admettent que la perfection, ils ne désirent que la gloire. — Repassez vingt ans après : l'un fait

toutes les basses œuvres du journalisme et place de la copie dans tous les hebdomadaires sur n'importe quel sujet — l'autre est devenu fonctionnaire et demande la Légion d'Honneur — le troisième fait, aux Deux-Magots, une honorable carrière dans la Révolution — le quatrième est candidat à tous les prix littéraires, bourses de voyage, récompenses, places que l'on obtient dans les antichambres ministérielles avec de la patience et de la bassesse. Ils n'ont gardé de leur jeunesse que le *langage* de fierté qui fait illusion aux naïfs.

Proust écrivait, non sans profondeur : les vieillards sont faits d'anciens jeunes gens. De même les littérateurs de dixième ordre sont faits de jeunes écrivains de génie.

JEAN GRENIER

QUESTION D'AGE (II)

Flaubert écrivait à 32 ans :

« Il faut faire dans son existence deux parts : vivre en bourgeois et penser en demi-dieu. Les satisfactions du corps et de la tête n'ont rien de commun ; s'ils se rencontrent mêlés prenez-les et gardez-les, mais *ne les cherchez pas réunis*, car ce serait *factice*, et cette idée de *bonheur* du reste est la cause de toutes les infortunes humaines... »

(*Correspondance*, II, 295.)

Et à l'âge de 53 ans :

« Pourquoi n'ai-je pas cela [des enfants] ? J'étais né avec toutes les tendresses pourtant ! Mais on ne fait pas sa destinée, on la subit. J'ai été lâche dans ma jeunesse, *j'ai eu peur* de la vie ! Tout se paye. »

(IV, 174).

J. G.

LA QUESTION D'ARGENT

Stendhal : commencez par vous assurer un revenu certain avant de faire quoi que ce soit — et ensuite n'essayez pas de gagner plus d'argent.

Mais quand on a commencé par gagner de l'argent, on est pris dans l'engrenage, il vous en faut toujours plus et l'on ne peut rien faire d'autre.

Si par contre vous méprisez l'argent et ne voulez d'aucune situation sociale, vous vous exposez, par cet acte originel de fierté, à être humilié toute votre vie et à traîner dans des situations bien inférieures à celles que vous auriez pu choisir.

Le problème n'est résolu pour l'artiste que lorsqu'il naît fils

de millionnaire ou dans une société communiste. Dans les deux cas la question d'argent ne se pose même plus. Le seul danger est que dans le premier cas il puisse manquer d'inspiration et, dans le second, de liberté.

JEAN GRENIER

« *LE PLUS BEAU PAYS DU MONDE* »

Toujours ces *mots*. Quand je dis qu'ils ont perdu leur sens, il faut ajouter aussitôt qu'on a le tort de leur en accorder bien davantage qu'ils n'en gardent et que ceux qui les prononcent n'en conçoivent. Pour vous le prouver, voici une anecdote d'Angleterre : elle doit donc être vraie.

Une petite fille aux cheveux carotte, nommée Alice, écrit ceci dans son devoir d'anglais : « L'Angleterre est le plus beau pays du monde ». Un inspecteur passait par là. Il lit le devoir. Tonnerre et foudres de ce pacifiste, qui n'hésite pas à dénoncer « l'impérialisme démodé » de l'instituteur d'Alice, tenu pour responsable du cliché. On blâme cet instituteur. Qui va se plaindre à son député. Lequel interpelle les Communes. Qui à leur tour infligent un blâme à l'inspecteur : car si l'Ecole se met à « décourager l'orgueil patriotique », où allons-nous ? Quelqu'un qui est bien content, dans cette affaire, c'est le journaliste allemand qui la raconte, et qui ne manque pas de féliciter la Chambre des Communes. (*Gazette de Francfort*, du 31 juillet).

On dirait une « histoire idiote ». Tout y est faux. C'est incroyable à quel point cela ressemble à la plupart des entretiens d'aujourd'hui sur la politique, à l'article du *Temps*, à un cerveau d'homme de gauche ou d'homme de droite.

D'abord « impérialisme » : c'est sans nul doute « nationalisme » que voulait dire l'inspecteur (à moins qu'il n'ait une conception conquérante de la beauté ?) « Démodé » : on se demande dans quel pays. « Pacifiste ? » Aujourd'hui, il n'y a plus que les pacifistes pour oser réclamer ouvertement la guerre (contre les régimes fascistes.) « Orgueil patriotique » — c'est de nouveau nationaliste qu'il faudrait. Précisons, cela en vaut la peine. Le nationalisme existe parce qu'on l'enseigne ; c'est une mystique, un idéal abstrait, un orgueil. Il existe dans la mesure où on l'exalte. Le patriotisme, c'est le contraire : il existe dans la seule mesure où il va de soi ; il faut qu'il reste un lien obscur, informulé, un fait sentimental et tellurique, un ensemble de goûts et d'habitudes qui ne comporte ni orgueil ni modestie,

ni aucune espèce de valeurs morales, de même que la digestion, si vous voulez. L'idée même de s'en vanter indique un trouble. — Enfin, voilà les hitlériens qui trouvent très bon qu'on dise que l'Angleterre est le plus beau pays du monde ? Cela du moins ne manque pas de logique, malgré la première apparence.

L'erreur courante, qui est celle du libéral rationaliste, c'est de croire que la proposition « l'Angleterre est le plus beau pays du monde » comporte un sens rationnel ; que c'est un jugement qui conclut d'une comparaison. Mais en réalité, lorsque la petite Alice écrit que l'Angleterre est le plus beau pays du monde, elle veut dire simplement : *j'aime mon pays*. L'amour exclut toute comparaison. Dire que tel pays « est le plus beau du monde », ce n'est pas dire qu'après enquête on aboutit à cette conclusion : il y a dans ce pays plus de beauté que dans tel et tel autre. C'est tout au contraire exprimer un refus pur et simple de comparer. C'est affirmer une préférence inconditionnelle. C'est reconnaître et accepter le fait concret d'un attachement qui ne comporte pas de choix délibéré. Par malheur, l'enseignement s'empare du *fait* patriotique et tente de le rationaliser : il en fait un objet de discours. Par là-même il le rend absurde. Il le « mystifie ». Qui dit discours dit raison ; qui dit raison suppose comparaison, et rien n'est plus absurde que de comparer un pays à un autre, un amour à un autre, car où est l'étalon, où est la mesure commune, et qui connaît le modèle idéal ? Le malfaisant nationalisme n'est rien d'autre qu'une rationalisation mensongère du sentiment patriotique. C'est l'intervention abusive de la raison comparative dans le domaine de l'incomparable.

Si l'on tient compte du fait patriotique naturel, la seule formule «internationale» qui reste possible est celle-ci : « Chaque pays est le plus beau du monde ». C'est la formule fédéraliste. — Inutile d'ajouter que le salut temporel de l'Europe dépend de sa faculté d'opérer de telles distinctions.

DENIS DE ROUGEMONT

CRITIQUE D'ART

Je lis Berenson pour savoir ce que je dois penser de Giotto. et j'apprends en dix pages que le grand mérite de celui-ci est d'avoir su donner pour la première fois l'impression de la profondeur [1].

1. Voici la conclusion (p. 99) : « Résumons donc la part immortelle de Giotto en disant que sa pénétrante vision de l'extérieur des choses lui

(Berenson est le meilleur auteur qu'on puisse lire sur la Renaissance italienne).

BARBARA S— OU LA CHASTETÉ RELATIVE

Si les éditeurs avaient du flair et de l'imagination, ils devraient faire compiler une anthologie de « biographies imaginaires » (pour détourner de son sens l'expression créée par Marcel Schwob) qui réunirait les inventions et les déformations les plus réjouissantes (en bien ou en mal) des biographes hostiles ou trop zélés. Dans les *Vies* diverses de Villon, Rabelais, Milton, Rousseau, Sade, Blake, Shelley, Wordsworth, Edgar Poe, Baudelaire, etc., on cueillerait ainsi des remarques, des interprétations, des tours de pensée d'un humour irrésistible.

Témoin cette phrase dans la biographie de l'actrice Fanny Kelly, la « Barbara S— » du délicat Charles Lamb, que l'on vient de publier à Londres. L'auteur veut à tout prix présenter sous un jour favorable la vie insignifiante de son insignifiante héroïne. Aussi déclare-t-il dans sa préface qu'elle fut une artiste « d'une popularité méritée et d'une réputation *presque* immaculée » *(almost unblemished character)*.

Je ne sais si j'ai tort, mais ce *presque* me semble admirable. Il rappelle furieusement la mésaventure de la philanthrope anglo-indienne à qui, pour la récompenser de son activité charitable, je ne sais plus quel rajah décerna le Grand Ordre de la Chasteté (Deuxième Classe).

GEORGES LAFOURCADE

LES PROPOS DE M. POLYPHÈME DURAND

DES SIÈCLES BREFS

Car trente ans ce n'est pas la peine.
LA FONTAINE.

— Monsieur, me dit M. Polyphème Durand, n'êtes-vous pas bien satisfait que Paris soit fort loin de nous et que nous nous trouvions assis dans l'herbe, sous ce pommier qui nous préserve d'un soleil encore vif, malgré l'automne ? Je devine pourtant que Mme Baramel, qui fait semblant de sommeiller

permet de nous les représenter plus facilement assimilables qu'elles ne le sont dans la réalité, et de nous procurer par là le bonheur réconfortant de la confiance en la valeur des facultés humaines. »

à nos côtés, nous dirait volontiers que cette retraite, où l'on n'entend que le bourdonnement des abeilles et le cri des oiseaux, est excessivement dépourvue de magasins, de bars, d'orchestres et de tout enfin ce qu'elle nomme son tourbillon.

Mme Baramel, qui n'avait pu se garder d'ouvrir un œil, fit entendre un long soupir.

— Il est vrai, continua M. Durand, que nous ne nous plaisons à l'ordinaire que dans les agitations, pour ce qu'elles nous empêchent et nous dispensent de penser à nous-mêmes. Le rêve de la plupart des hommes est de ne jamais rencontrer une minute qui leur appartienne entièrement et qui les contraindrait à regarder au fond de leur esprit et de leur cœur : désolante aventure que la contemplation du vide !... Ils courent donc, et il leur est précieux de se ruer à mille occupations, fussent-elles vaines, tant ils craignent un seul instant de repos et de solitude, où ils seraient leur propre miroir. Heureux du moins ceux qui vivent à la ville, car la ville elle-même ne cesse point de se transformer. Ce n'est pas eux qui nous confieraient :

— Le vieux Paris n'est plus (la forme d'une ville
Change plus vite, hélas ! que le cœur d'un mortel)...

Je veux dire qu'ils ne soupireraient point cet *hélas !* Ils le remplaceraient par quelque cri de joie ; ils sont en effet si bien mêlés aux choses extérieures qu'ils ne savent que se réjouir si elles se transforment, car elles leur sont ainsi nouveaux spectacles où ils changent eux-mêmes... Mais cette prairie, ces collines, ces montagnes vertes et bleues ne changent point et si elles nous sont un décor émouvant ou agréable, il nous est si bien familier, depuis tant d'années que nous le contemplons, aux beaux jours, qu'il ne saurait plus nous détacher de nous-mêmes.

Depuis que je suis né, je passe ici mes vacances : la petite maison, dont vous voyez le toit d'ardoises bleues dans le feuillage du figuier, n'a pas ouvert une fenêtre nouvelle ni perdu un contrevent. Mes deux grands-mères, qui étaient nées en 1826 et en 1833, et que j'ai longtemps connues, avaient entendu les récits de la Révolution de ceux-là mêmes qui l'avaient faite ou qui l'avaient subie, et je ne parle pas des guerres de l'Empire !... Ne pensez point, et vous ririez, que je compte, sous cet arbre, vous déduire ma biographie et si j'entreprends de vous confier que je me suis trouvé de vive voix informé d'événements qui avaient ému le XVIIIe siècle, où Louis XIV est mort, ce n'est que pour vous prier de noter qu'il est des centaines de

milliers de personnes, dont vous êtes, qui ont goûté la même aventure, et je sais l'un de mes amis, M. J. Ardouin, dont le père, encore enfant, avait suivi pendant quelques heures, sur les routes du Dauphiné, Napoléon qui revenait de l'île d'Elbe. Prenez donc la peine de rêver à tant d'événements qui se sont, en quelque manière, déroulés sous les yeux de personnes qui ont pu me les rapporter elles-mêmes ; et ne nous entretenant ici que de littérature, pour ne point sortir de ma coutume, pensez à tous ces livres fameux qui se sont succédé dans cette portion du temps que nous embrassons ainsi . Je vous en redisais deux vers tout à l'heure ; songeons un moment aux *Fleurs du Mal*, qui sont de 1857...

— Je ne sais point du tout comment vous faites, dit Mme Baramel, pour vous rappeler les dates ! Comment peut-on distinguer, par exemple, 1857 de 1875, qui est formé des mêmes chiffres !...

— Qui s'égarerait, Madame, quand il s'agit du recueil de Baudelaire ? 1857, c'est, au demeurant, l'année où moururent Alfred de Musset, Auguste Comte, Béranger ; où Flaubert publia *Madame Bovary*, non point en revue, comme parlent les bonnes gens, mais en librairie ; où Alexandre Dumas fils fit jouer *la Question d'Argent ;* c'est deux cents ans exactement après la naissance d'un auteur de qui nous tenons, parmi d'autres ouvrages, les madrigaux d'un ruisseau qui était amoureux d'une prairie :

Déjà même en deux bras je m'apprête à me fendre
Pour tâcher de vous embrasser ;

et c'est cent ans après la mort du même poète, dont vous avez lu certains célèbres *Entretiens*, et qui s'appelait Fontenelle, 1657, 1757, 1857 : nous voici revenus aux *Fleurs du Mal ;* mais vous m'avez, Madame, diverti de ma harangue où je pensais vous faire entendre seulement qu'en ne prenant que le soin de considérer cette vieille girouette qui grince, comme au temps de mon enfance, quand elle tourne au-dessus des ardoises, c'est plus de cent années qui nous apparaissent et non point comme des personnes étranges, mais à la façon de visages qui nous sont familiers pour ce que ceux que nous n'avions pas vus nous-mêmes nous avaient été peints en mille conversations par des êtres qui les avaient connus. Qu'est-ce qu'un siècle !... Et comme c'est vite passé ! Dans huit ans, on pourra déjà fêter le centenaire de Paul Verlaine. Le temps s'en va... On l'a déjà

dit. — Ah ! Monsieur, s'écria Mme Baramel, laissez-moi plutôt à mon tourbillon !

TRISTAN DERÈME.

VISITEURS NORDIQUES

Les premières neiges tombent çà et là sur le pays du nord, les massifs montagneux et les hauts plateaux ; elles chassent les oiseaux vers les plaines au climat tempéré. Là, dans les tièdes journées, sous le soleil ou la pluie, Octobre leur fournit en abondance les graines des champs, les baies de la viorne, de l'aubépine et du sorbier. Les insectes hésitent encore à se cacher sous l'écorce des arbres et la mousse ; l'herbe abrite toujours la limace et l'escargot ; la charrue met à nu sur les chaumes les larves et les vers attirés à la surface du sol par l'humidité.

Les vendangeurs ramassent ce qui reste de grappes attachées aux ceps jaunes. Un matin, dans la brume, ils entendent les « si-ip » d'appel des premiers mauvis, grives scandinaves au sourcil blanc qui découvrent, lorsqu'elles s'envolent, leurs beaux flancs roux. Ce sont les avant-coureurs des oiseaux qui vont hiverner dans nos campagnes. Puis, en bordure des prairies auxquelles les pluies ont rendu leur fraîcheur d'avril, les tarins, petits montagnards à livrée verdâtre, se jettent gaiement sur les aunes et les bouleaux dont ils explorent les chatons secs pendus à l'extrémité des branchettes.

A mesure que les feuillages se teintent de brun, d'ocre ou de grenat, de nouveaux arrivent, messagers des mauvais jours sans doute, mais qui apportent du moins un peu de couleur et d'animation à une nature de jour en jour plus sévère : tache rouge du bouvreuil sur la haie noirâtre, plumage d'écaille et de jais du pinson du nord aux reins blancs, allées et venues de la mésange noire qui dépouille de leurs graines les tournesols du jardin, vol secret de la bécasse au crépuscule, et, sur les étangs, nage silencieuse de la sarcelle d'hiver parmi les joncs rouillés.

Les dernières hirondelles s'en vont et beaucoup de migrateurs traversent les airs en formations régulières ou en troupes désordonnées. Des cris nocturnes, qui s'amplifient puis s'éteignent, révèlent des bandes ailées pressées de gagner le Sud. Il fait pourtant bon vivre, en Octobre, sous notre climat d'occident où les dahlias et les asters n'ont pas tout à fait cédé la place aux chrysanthèmes. Mais chaque espèce d'oiseau a ses exigences et ses habitudes ; les unes devancent de loin les

frimas, les autres attendent d'être délogées par eux. Si le froid devient trop vif, les mauvis des vendanges nous quitteront pour aller manger les baies du genévrier jusque sur les contreforts de l'Atlas. Nos bergeronnettes grises seront peut-être forcées de chercher leur vie sous les palmeraies du nord de l'Afrique, mais, pendant des semaines, les toits de quelques maisons au bord de nos rivières leur serviront encore de rendez-vous ; au coucher du soleil, elles semblent tomber du ciel, avec des exclamations de joie, sur les tuiles ou les ardoises qu'elles pointillent d'argent.

JACQUES DELAMAIN

ALMANACH DES CHAMPS.

OCTOBRE. — Octobre, ou la préparation de l'hiver. Il y a des jours chauds encore, mais d'un arriéré de chaleur qui s'affaisse. Dans un gros silence, le soleil donne, regardé par tous les petits soleils des topinambours, en long massif d'un vert étrangement clair là où commencent les champs. La lumière a quelque chose d'une liqueur et d'un verre fondu, enfin de ces ondes qui montent au-dessus d'un brasier mi-éteint. Sur le jardin tiédit un parfum de coings et de buis, de prunes trop mûres et de reines-marguerites qui se fanent. Comme un sucre tourne au caramel, l'air en tournant à l'automne a pris ce goût mordoré sous les feuillages assombris ou allumés, déjà durcis par un vieillissement.

Il n'est plus question de semer : encore un peu de cerfeuil, de mâche d'Italie, si tu veux ; et des épinards qui donneront des feuilles en mars, si l'arrière-saison leur réussit. Aussi pour les repiquer dans quelques semaines, la laitue crêpe et la romaine hâtive. Repique pour l'hiver la laitue de la Passion et l'oignon blanc, les choux pommés et les choux d'York ; et sur les côtières des choux-fleurs, si tu as ce qu'il faut, cloches, ou du moins paillassons soutenus de perchettes, pour les couvrir aux grosses gelées.

Avec des paillassons, précisément, tâche de protéger les planches de haricots verts. Puis arrache les haricots desséchés, serre les perches dans un coin du hangar. Les fanes roulées en brouillis couvriront les plantes délicates, ou attendront le feu dans les carrés vides, parmi les séneçons crottés et les pissenlits.

Commence à présent les nettoyages. Faire les provisions de beau fumier neuf, défaire les couches, mettre le terreau à part

et le fumier pourri dans les planches préparées pour mars. Bêcher les plates-bandes et y planter les œillets de poète, les mufliers, les scabieuses, les campanules, les fleurs qui sortiront au printemps. Terminer les semis qui n'ont rien à craindre des froidures. Mettre en pots la giroflée, les géraniums. Planter les bulbes des perce-neige, des jacinthes, des tulipes ; serrer ceux des glaïeuls, des bégonias, dès qu'entre en sommeil la vie de la plante.

Fleurissent encore les glaïeuls tardifs, les roses remontantes, les hibiscus, les phlox à senteur sucrée, les asters blancs fins comme un lichen, et les asters mauves ou amaranthe. Aussi les fuchsias, les dalhias, les zinnias, fleurs un peu âcres, de couleur violente, mais avec on ne sait quoi de somptueusement chimique qui semble tenir plus d'une étoffe que d'un tissu vivant. Aime-les tout de même. Aime surtout la capucine, si gaie dans les tons de l'aurore et de la flamme. Comme trois de ses fleurs font bien dans un verre d'eau, à la cuisine, où leur odeur de poivre se marie franchement à la vapeur des potages. Seulement, sitôt touchée par le gel, cette exotique ne sera plus comme le dalhia qu'une chose huileuse et sale qu'il faut arracher vite.

Même par temps chaud il y a une humidité dans l'air : dès que tu passes à l'ombre du tilleul, tu la sens comme un souffle de cave. L'herbe moite et molle d'après les regains reste longtemps trempée. Une feuille rouge se détache de la vigne vierge, et vient se poser sur son vert qui paraît le plus riche des verts de l'année, surtout en ces soirs pluvieux où les nuées, comme un feu qui prend sur toute la voûte du ciel, reverbèrent puissamment une lumière jaune. Mais au matin jetées bas par la première gelée, toutes ces feuilles d'un rose si vif, si pur, joncheront les allées qui longent les hangars. Ce soir déjà, lorsque le soleil baisse, il faut fermer la fenêtre. Une subite fraîcheur mouillée apporte, tout bon, tout triste, le parfum délicieux des pommes. Demain, tu feras la cueillette. Il faut un temps sec, et attends neuf heures, que la rosée soit bien levée au verger : sinon, sur les pommes, les doigts marqueront. Cueille les fruits un à un, pose-les doucement dans la corbeille, puis, avant de les ranger sur les tablettes du fruitier, étale-les dans une pièce où ils se ressuiront quelques jours.

HENRI POURRAT

LE GÉRANT : GASTON GALLIMARD.
ABBEVILLE. IMPRIMERIE F. PAILLART.

Aux Editions
GRASSET

EAN COCTEAU

Portraits-Souvenir (1900-1914) avec 50 dessins de l'auteur .. .. **15** fr.

LPHONSE DE CHATEAUBRIANT

La Meute (*" Pour mon Plaisir "*).. .. .. **15** fr.

RISTAN DERÈME

Le Violon de Muses .. .. **15** fr.

AUL MORAND

Rond-Point des Champs-Elysées .. .. **15** fr.

NDRÉ SUARÈS (Grand Prix de Littérature 1935)

Portraits sans modèle .. .. **15** fr.

ENRY DE MONFREID

Le Lépreux (32 pages d'hélio) .. .. **15** fr.

TEFAN ZWEIG

La Peur (*nouvelles*) .. .. **15** fr.

ENRI DUVERNOIS

La Maison Camille (*nouvelles*) .. .. **15** fr.

AURICE MAGRE

Les Aventuriers de l'Amérique du Sud **15** fr.

SEPH PEYRÉ

Sang et Lumières *" Pour mon Plaisir "* .. .. **15** fr.

AN CHUZEVILLE

Choix de Mystiques allemands du XIIIe au XIVe siècle .. .. **15** fr.

LLIAM BEEBE

En plongée par 900 mètres de fond **15** fr.

NRY DE MONFREID

Le Drame Ethiopien (32 pages d'hélio) .. .. **15** fr.

16 PAGES — 75 CENTIMES

MARIANNE

GRAND HEBDOMADAIRE LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ

5, RUE SÉBASTIEN-BOTTIN, PARIS VII[e]

DIRECTEUR : EMMANUEL BERL

PUBLIÉ

LA CHATTE
roman de COLETTE

CHANTIERS AMÉRICAINS
d'ANDRE MAUROIS

FRANCE-LA-DOULCE
par PAUL MORAND

DUO
roman de COLETTE

LONDRES
de PAUL MORAND

LES MÉMOIRES D'UN TRICHEUR
roman inédit de SACHA GUITRY

CHANTIERS ANGLAIS
par ANDRÉ MAUROIS

ROBINS DES BOIS
roman de TRISTAN BERNARD

MAISON BASSE
roman de MARCEL AYMÉ

LA VIE D'HITLER
par ANDRÉ BEUCLER

REMORQUES
roman de ROGER VERCEL

BLIE

JEZABEL
roman d'IRÈNE NEMIROWSKI

PUBLIERA

MES APPRENTISSAGES
par COLETTE

Chemins de fer du P.O.-MIDI

Les Châteaux de la Loire
en AUTOCAR

AU DÉPART DE BLOIS
(Place de la Gare)

1°- BLOIS, CHAMBORD, CHEVERNY, BLOIS
Prix par place : 18 frs

2. - BLOIS, CHAMBORD, CHEVERNY, CHAUMONT, BLOIS
Prix par place : 28 frs

AU DÉPART DE TOURS
(Place de la Gare)

A. TOURS, CORMERY, LOCHES, CHENONCEAUX, AMBOISE, TOURS
Prix par place : 36 frs

B. TOURS, VILLANDRY, AZAY-LE-RIDEAU CHINON, USSÉ, LANGEAIS, LUYNES, TOURS
Prix par place : 34 frs

C. TOURS, CHENONCEAUX, AMBOISE, TOURS
Prix par place : 25 frs

D. TOURS, VILLANDRY, AZAY-LE-RIDEAU, LANGEAIS, CINQ-MARS, LUYNES TOURS
Prix par place : 22 frs

E. TOURS, CHAUMONT, BLOIS, CHAMBORD, CHEVERNY, BLOIS, TOURS
Prix par place : 50 frs

Nota. - ***Ces prix ne comprennent pas le droit d'entrée pour la visite de certains Châteaux.***

Chemins de fer du P. L. M.

PARIS - MARSEILLE - ALG

Le train paquebot qui circule e Paris et Marseille-Joliette, à l'aller, lundis, mercredis, vendredis et same au retour, les mardis, mercredis, vendre et dimanches pour assurer la corresp dance avec les paquebots de la Compa Générale Transatlantique de la ligne M seille-Alger est mis également en ma à dater du 1er Novembre :

— au départ de Paris, le jeudi, pou correspondance du paquebot de la Co gnie de Navigation Mixte partant de M seille pour Alger le vendredi à 10 he (arrivée Alger le lendemain à 9 heur

— au départ de Marseille-Joliette samedi pour la correspondance du paq bot de la même Compagnie arrivan samedi à 11 heures (départ d'Alge veille à 12 heures).

Billets directs et enregistrement di des bagages Départ Paris 20 h. 50. Arr Marseille-Joliette 8 h. 59. Départ Marse Joliette 11 h. 45. Arrivée Lyon 16 h. Paris 22 h. 45.

Les Chemins de fer d'Orléans et du Midi

rappellent qu'un

Bureau de Tourisme

dirigé par

l'Union Nationale des Agences de Voyages

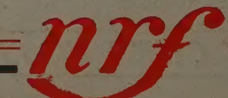
est installé à la

Gare de Paris-Quai-d'Orsay

Ce bureau, qui est ouvert de 10 h. à 12 h. et de 14 h. à 19 h. 30 (sauf les dimanches et fêtes), offre au public tous renseignements nécessaires pour l'établissement des itinéraires et des prix de revient des voyages ; met à sa disposition des carnets de voyages individuels à forfait et se charge d'organiser, dans les conditions les plus avantageuses, des voyages collectifs, accompagnés ou non.




d'après "Léon Dupin"
création Joseph Charles
CELTIQUE


nrf